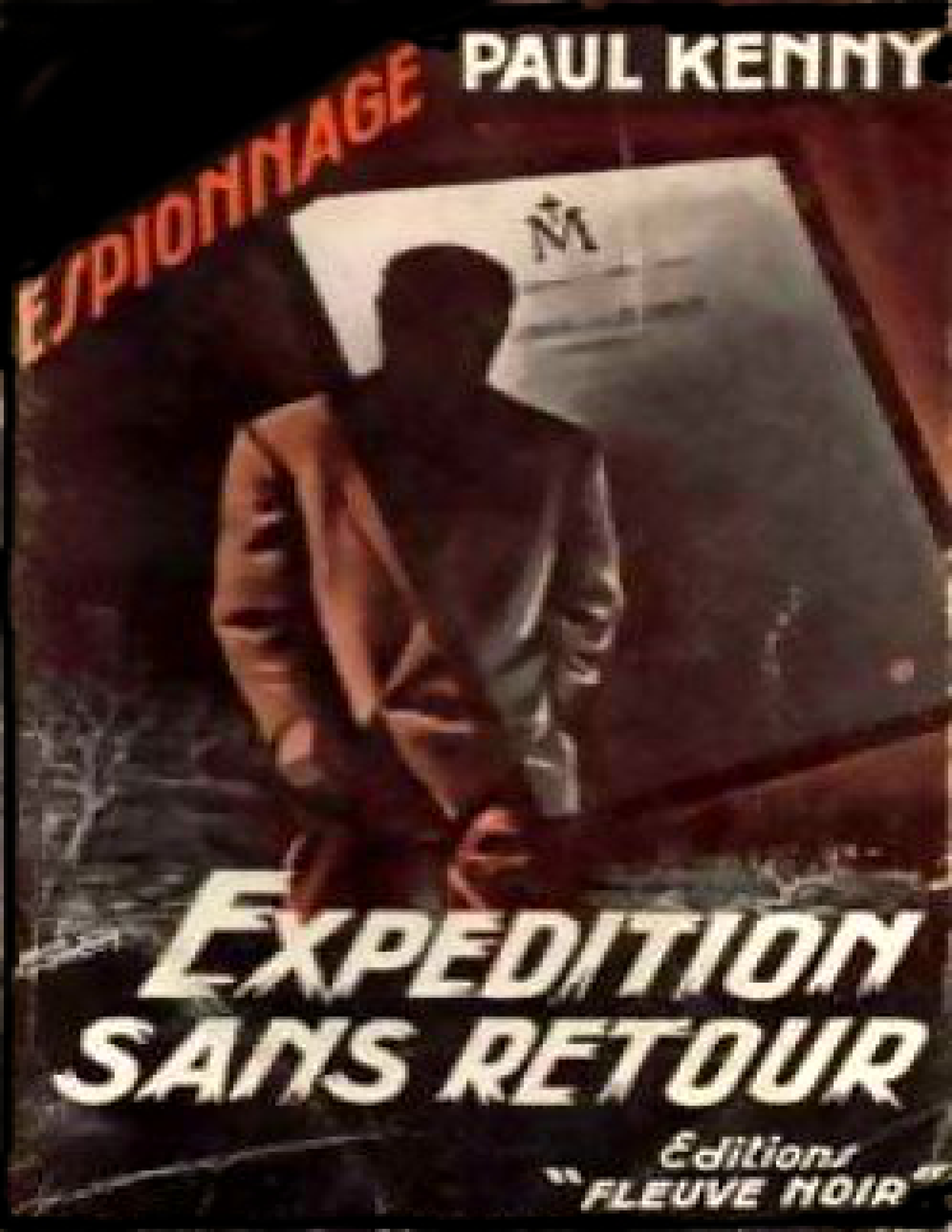

ESPIONNAGE
PAUL KENNY
EXPEDITION
SANS RETOUR
Editions
"FLEUVE NOIR"

MESSAGE PERSONNEL DE PAUL KENNY A SES LECTEURS

Chacun sait que les Anglais ont la singulière habitude de perdre toutes les batailles sauf la dernière, celle qui décide de l'issue d'un conflit. L'homme dont je recueille les confidences est un peu du même acabit : il tolère fort bien les revers passagers, il encaisse sans broncher et nourrit son obstination des coups que frappe l'adversaire. Jusqu'au jour où le vent tourne, et alors mieux vaut se garer de lui...

Peut-être aviez-vous déjà noté ce trait de son caractère, mais je crois qu'il ne s'est jamais manifesté d'une façon aussi décisive que dans l'affaire des Tanagras. Rarement une mission avait débuté aussi mal dans un décor aussi grandiose. Coplan m'a raconté par la suite qu'il aurait agi autrement s'il avait été désigné dès le début ; mais... il n'avait pas le choix.

Néanmoins, et bien que Francis exhale parfois son amertume à propos de cette tragique histoire, j'estime pour ma part qu'il a témoigné, une fois de plus, d'une ténacité sans pareille. Rien ne rebute ce diable d'homme, pas même la conviction intime que son chef doute de le revoir vivant.

CHAPITRE PREMIER

Le menton dans la paume de sa main, Andreios s'absorba dans la contemplation de l'album. La lumière du jour, très atténuée par deux rideaux de voile, tombait en oblique sur les photos. De l'index gauche, l'homme releva sur son front le bord de son feutre gris clair, puis il tourna la page pour examiner les six épreuves suivantes. Six portraits de jeunes femmes.

Patiente et silencieuse, Mme Pittakis attendait une parole de son client. Assise dans un fauteuil ancien style, les mains croisées sur le ventre, elle laissait errer un regard indifférent sur le tapis usé du petit salon. De lourdes tentures grenat et des meubles archaïques

encombrés de nombreux bibelots composaient un décor figé, donnaient une impression de faux luxe.

Andreios se fit la réflexion que certaines de ces filles avaient été mal inspirées en remettant à la patronne des photos aussi moches. Rien qu'à voir les teintes passées de plusieurs clichés, on devinait qu'ils avaient été pris quelques années auparavant ; l'intéressée devait avoir considérablement vieilli depuis. Il y en avait pour tous les goûts : des visages arborant une expression canaille, d'autres dont le sourire forcé trahissait l'embarras ou un vestige de pudeur, des physionomies attirantes, et plusieurs qui ne devaient pas rallier beaucoup de suffrages masculins.

Une pendule égrenait un tic-tac monotone sans lequel l'atmosphère confinée du salon eût été oppressante. Au moins, elle mettait une note de vie dans cette pièce poussiéreuse.

Sans se presser, Andreios saisit délicatement le coin inférieur de la page de carton souple et la rabattit vers la gauche. Encore six têtes, encore six femmes disposées à répondre au désir du premier venu.

Bien qu'aucune d'elles ne lui parût particulièrement séduisante, Andreios se sentit vaguement excité. L'idée qu'il suffisait d'un mot de sa part pour qu'elles fussent soumises à son caprice lui causait un plaisir diffus. Son instinct de domination en était agréablement chatouillé, et des images érotiques lui traversèrent l'esprit.

Il fixa successivement chacun des visages féminins, leur décocha mentalement quelques mots crus, parfois bassement injurieux. Soudain énervé, il fit tourner les pages à un rythme plus rapide.

Mme Pittakis lui dédia un regard aigu sous ses paupières à demi fermées : ce client ne trouvait-il personne à son goût ? Elle puisa dans son répertoire une des phrases type qui, d'ordinaire, influencent un homme incertain.

- Je pourrais vous indiquer celles qui sont les plus expertes, les plus complaisantes...

Elle parlait d'une voix feutrée, insinuante, mais avec assez de détachement pour que son offre semblât dictée par le simple souci de faciliter les choses.

Andreios ne prêta pas la moindre attention à ses paroles et continua de feuilleter l'album. Ses yeux venaient d'explorer une nouvelle série de photos quand il suspendit brusquement le geste qu'il esquissait : au lieu de passer au feuillet suivant, il se redressa et pointa l'index vers un cliché format carte postale sur lequel se profilait un beau et fin visage encadré par une longue chevelure noire, luisante.

- Celle-là, décida-t-il d'un ton coupant.

Mme Pittakis émergea de son fauteuil, rassérénée. Encore une affaire conclue... Elle se pencha sur l'album pour identifier la fille que désignait le client.

- Thessa, murmura-t-elle.

Puis, avec un sourire équivoque qui étira vers le haut un des coins de sa bouche cupide, elle ajouta :

- Un bon choix... Elle est douce, cette petite. Vous verrez... Elle sera là dans moins d'une demi-heure. Et voici de quoi vous distraire en attendant.

Glissant sur la table quelques revues dont les illustrations osées devaient entretenir l'appétit sensuel de son interlocuteur, la patronne s'esquiva sans bruit pour aller donner un coup de téléphone. Elle referma la porte derrière elle avec précaution, comme si la tranquillité de cette demeure bourgeoise était sacro-sainte.

Andreios tira une cigarette de sa poche, l'alluma et quitta la chaise dure sur laquelle il était assis. Il consulta sa montre-bracelet avant de se laisser choir dans le fauteuil qu'occupait auparavant la vieille proxénète. Trois heures et demie. La pendule avançait de six minutes.

Il allongea les jambes et se mit à parcourir une des revues, pour tuer le temps. Malgré son dédain pour ces publications légères qui ne sont utiles qu'aux timides, il fut bientôt captivé par les images audacieuses qui se succédaient au long des pages. Quelques-uns des modèles mettaient leurs charmes en valeur avec une astuce perfide qui ne pouvait laisser aucun homme insensible. Ce n'étaient que jambes finement gainées, dessous affriolants, poses alanguies ou provocantes...

La porte se rouvrit sans qu'Andreios se fût rendu compte qu'une demi-heure s'était écoulée. Dans l'entrebâillement, il vit la patronne qui lui adressait un petit signe de tête. Il lança le fascicule sur la table et se leva d'un élan. Le battant s'écarta davantage pour lui donner accès au vestibule.

- C'est 50 000 drachmes, Kirié (Monsieur en grec), souffla Mme Pittakis en tendant une main parcheminée.

Andreios préleva cinq billets de dix mille drachmes dans son portefeuille, les remit et reçut une clé en échange.

- Chambre 4, précisa la patronne avec une petite inclinaison du buste et un sourire engageant.

Sans lui répondre un mot, Andreios foula le tapis qui menait vers l'escalier, gravit les marches sans hâte superflue. Au premier étage, il avisa une porte marquée du chiffre 4. Il entra sans frapper, referma la porte à clé derrière lui avant de regarder la femme qui se tenait debout, près du lit.

Elle était petite, très mince mais bien proportionnée. Ses longs cheveux sombres, aux lourdes ondulations naturelles, tombaient derrière ses épaules et dégageaient bien ses traits précis de méditerranéenne. Un corsage de batiste blanche moulait son buste, dont le relief accentué accrochait le regard. Sa jupe de taffetas noir épousait étroitement la courbure de ses hanches graciles. Une main à la taille et une jambe un peu pliée, la fille avait une pose calculée, à la fois hautaine et invitante. Elle darda un coup d'œil curieux sur Andreios.

Celui-ci rejeta encore son feutre en arrière, enfonça une main dans sa poche et dit d'un ton traînant :

- Te fatigue pas. De nombreux navires relâchent au Pirée...

Aussitôt Thessa changea de figure. L'expression amène qui modelait sa bouche aux lèvres charnues s'effaça. Ses paupières se relevèrent, démasquant des yeux noirs qui brillaient d'un vif éclat.

... Et poursuivent leur voyage vers l'Ouest, compléta-t-elle d'une voix sans timbre.

Elle s'assit sur le lit, croisa les jambes et considéra son visiteur avec intérêt. Ce dernier s'était installé sur un siège bas, à côté d'une petite table ronde supportant un grand plateau de cuivre ciselé.

Thessa ne l'avait jamais vu auparavant. Elle se demanda s'il était Grec ou s'il venait d'ailleurs. Elle aurait été incapable de dire si elle était soulagée ou déçue, en apprenant que ce type n'était pas venu pour... Il n'était pas mal. Maigre, le nez busqué, l'allure nonchalante, il était sûr de lui ; ça se voyait rien qu'à la façon dont il la dévisageait, sans affectation ni embarras.

- Qu'avez-vous à me raconter ? questionna Thessa en s'appuyant sur les coudes, la poitrine offerte.

- Vous connaissez un certain Pierre Lecas ?

Elle battit des cils en signe d'acquiescement. Tout en lorgnant les genoux découverts de la jeune femme, Andreios alluma une cigarette de tabac blond et laissa tomber :

- C'est un agent du Service de Renseignement français... On m'a chargé de le surveiller ; je suis certain maintenant qu'il essaye de remonter une filière.

- Je m'en doutais, dit simplement Thessa. C'est moi qui ai réclamé l'enquête.

Une lueur de curiosité apparut dans les prunelles de l'homme. Ses sourcils touffus se rapprochèrent.

- Vous ?

- Oui. Il était trop adroit, trop intelligent pour ne s'intéresser qu'à ma personne... Il visait autre chose.

A demi couchée, elle releva un de ses talons pour l'appuyer sur le rebord du lit. Le regard d'Andreios s'abaissa, s'attarda deux secondes et revint se poser sur le visage de Thessa.

- Il est arrivé à Athènes il y a quinze jours, mais je ne m'occupe de lui que depuis le début de la semaine, poursuivit-il en aspirant une bouffée. j'ignore ce qui lui a mis la puce à l'oreille mais je constate le fait : il s'intéresse beaucoup trop à l'industrie des objets d'art en plâtre... Je crois qu'il faut lui en donner pour son argent.

Thessa sut comment elle devait interpréter cette phrase. Elle partageait d'ailleurs l'opinion du messager. Ce Français pouvait devenir une nuisance si on ne mettait pas rapidement un terme à ses investigations.

Elle se redressa en secouant ses boucles noires. Un mince sourire distendit ses lèvres.

- Je m'en charge, dit-elle à voix basse. Mieux vaut couper le mal à la racine, maintenant que nous avons une certitude. Merci pour le tuyau...,

Andreios eut un geste indifférent.

- Ce qui est ennuyeux, articula-t-il, c'est que nous ne sachions pas ce qui l'a orienté vers nous.

Thessa demeura pensive. Elle se posait la même question depuis une semaine. Comment Lecas avait-il suspecté qu'elle jouait un rôle dans l'organisation ? Quelqu'un avait-il commis une faute ?

- Je crois que nous ferions bien de redoubler de prudence, déclara-t-elle. Ce Français devait avoir une idée derrière la tête quant il est arrivé en Grèce, et c'est donc à l'étranger qu'il a dû pêcher un fil.

Ses bras entourant sa jambe et le menton posé sur son genou, elle regarda dans le vague, sans se soucier de ce que sa pose avait de révélateur. Andreios, devant ce spectacle, oublia la véritable raison de sa visite ; une flambée de désir monta brusquement en lui, il ne vit plus en Thessa une affiliée à l'organisation, mais une fille.

Son attente préalable, le cadre particulier de la chambre, la tranquille impudeur de Thessa, tout concourait à énerver ses sens. Il écrasa sa cigarette, se leva et s'approcha du lit. Ses mouvements étaient souples et silencieux.

Thessa enregistra un imperceptible changement de son attitude. Il avait perdu son air désinvolte, sa peau bien rasée se tendait sur ses pommettes. Il la fixait droit dans les yeux, sans mot dire, à cinquante centimètres d'elle.

Une agréable angoisse crispa le cœur de la jeune femme. D'un mot, elle pouvait doucher le visiteur, le ramener au sens de la discipline. Mais au fond d'elle-même elle n'était pas sûre qu'il obéirait...

- Vous pouvez vous en aller, dit-elle d'une voix moins ferme, en rabaissant la jambe et en posant les deux mains sur la courte-pointe.

- Autant pousser la mise en scène jusqu'au bout, prononça Andreios. On ne peut pas toujours parler métier...

Il prit Thessa aux épaules pour la repousser en arrière, mais elle s'y opposa, solidement appuyée sur ses avant-bras.

- Qu'est-ce qui vous prend ? Vous ne...

Il écrasa ses lèvres sur celles de la fille et lui imposa un baiser irrésistible tandis qu'il la courbait de force sur le lit. Sous cette étreinte, les pensées de Thessa chavirèrent. Une sorte de fatalisme instinctif lui conseillait de s'abandonner, bien qu'elle eût certains principes qui lui interdisaient de se donner à des agents du réseau dont elle faisait partie.

Mais Andreios, qui palpait avec avidité la chair élastique de la fille, acheva de briser sa résistance. Les ongles de Thessa s'incrustèrent dans le drap.

Le lendemain après-midi, dans sa chambre d'hôtel de la rue du Pirée, Pierre Lecas examinait une fois de plus un petit Tanagra (Statuette de terre cuite dont le sujet est un jeune homme ou une jeune fille et dont de nombreux exemplaires ont été découverts lors des fouilles de la localité de Tanagra, non loin d'Athènes) lorsque la sonnerie du téléphone l'arracha à ses spéculations. Il glissa rapidement la statuette brisée dans un tiroir de la commode avant de décrocher l'appareil.

- C'est toi, Pierre ? questionna une voix féminine assez enjouée.

- Oui. Quelle bonne surprise, Thessa répondit-il aussitôt avec sincérité. Je ne croyais pas que tu serais libre avant cinq heures...

- Moi non plus ! Mais si le chœur t'en dit, tu peux venir au Café Constantin, place Omonia. J'ai déniché un petit renseignement qui te fera plaisir.

Lecas éprouva un sentiment indéfinissable, fait d'espoir et d'appréhension. Depuis huit jours qu'il jouait au chat et à la souris avec cette fille, il n'avait pas progressé d'un millimètre. Lui tendait-elle enfin un piège, ou bien allait-elle commettre une gaffe révélatrice ?

- J'y serai dans vingt minutes, promit-il avec empressement. Le temps de nouer ma cravate et je m'en vais...

Je t'attends, conclut-elle d'un ton enjôleur.

Il raccrocha, perplexe. En dépit de la prudence excessive qu'il avait observée dans ses rapports avec elle, n'avait-il pas lâché un mot de trop ? En diverses occasions, elle lui avait donné la mesure de sa perspicacité. Sous les dehors d'une demi-mondaine légère et perverse, elle dissimulait une intelligence remarquable. Lecas n'était pas sûr qu'elle avait gobé la fable qu'il lui avait servie.

Il enfila un veston gris clair, resserra le nœud de sa cravate bordeaux et se lissa les cheveux aux tempes, tout en réfléchissant à la manière dont il devrait manœuvrer. Se munir d'un pistolet lui parut une précaution superflue et même un peu ridicule. Il laissa donc son arme dans la valise, qu'il ferma à clé.

Toutefois, avant de partir, il céda à une impulsion dictée par le désir de ne rien négliger ; il griffonna trois ou quatre lignes, plia la feuille et la glissa dans une enveloppe sur laquelle, après avoir collé un timbre, il inscrivit une adresse de Paris. Il conserva la lettre dans la main pour ne pas oublier de la poster.

Un ciel d'une limpidité extraordinaire coiffait la ville d'un dôme d'azur. La chaleur se réverbérait sur l'asphalte mais de légères bouffées de vent rendaient l'air respirable. Peu de voitures circulaient à cette heure.

Lecas jeta sa lettre dans une boîte postale et se dirigea à pied vers la place Omonia. Il aimait se promener dans Athènes, cette étrange cité où la vie moderne contourne sans cesse les vestiges du monde antique, miraculeusement préservés à travers les millénaires. Aujourd'hui, toutefois, il ne songeait guère aux trésors archéologiques de la ville. Il espérait que l'entrevue avec Thessa serait un peu moins futile que les précédentes. Jusqu'ici, les résultats de son enquête étaient plutôt maigres.

Il déboucha bientôt sur une grande place carrée, constellée d'enseignes, et au centre de laquelle s'enfonçait un escalier conduisant au chemin de fer électrique souterrain du Pirée,

Les terrasses des cafés étaient pratiquement désertes. L'animation ne reprendrait que deux heures plus tard, quand le soleil sombrerait derrière l'Acropole.

Lecas entra au Constantin, un des meilleurs établissements de l'endroit. Ses yeux durent s'accoutumer à la pénombre avant qu'il pût

repérer Thessa, assise sur une des banquettes de cuir rouge.

Il vint auprès d'elle, familièrement, et posa la main sur le poignet soyeux de la jeune femme.

- Qu'as-tu trouvé ? questionna-t-il, renouant avec la conversation téléphonique qu'ils avaient eue un peu plus tôt.

Thessa resplendissait de fraîcheur et d'entrain. Elle portait une robe en surrah jaune paille, relevée d'une ceinture large en cuir rouge. Ses cheveux avaient des reflets bleutés.

- Je crois qu'un artisan du quartier de Scambo Nilai pourrait t'indiquer qui fabrique ces Tanagras, déclara-t-elle. C'est un des meilleurs spécialistes d'Athènes. Il connaît le méfier à fond et peut distinguer un article de Patras ou de Salonique entre dix autres manufacturés à Athènes.

- Épatant, dit Lecas avec conviction. Qui t'a fourni cette adresse ?

- Un de mes vieux clients, avoua-t-elle sans la moindre gêne.

Elle n'avait jamais fait mystère de sa profession et, qui plus est, ne se privait pas d'allusions à son activité galante, ce qui n'avait pas manqué, au début, d'intriguer Pierre.

- C'est un respectable érudit qui vient tous les quinze jours chez Mme Pittakis, compléta-t-elle. Je lui en avais touché un mot, hier.

Lecas hocha la tête. Ce que racontait Thessa importait peu, et son accent de sincérité ne signifiait rien. Le problème était de savoir si elle le conduisait vers un guêpier ou sur une voie de garage.

- C'est gentil de ta part, affirma-t-il. je commençais à perdre courage et j'étais prêt à renoncer, d'autant plus que seul un collectionneur maniaque dans mon genre peut s'intéresser à un détail aussi secondaire...

Thessa dut se ressaisir pour se convaincre qu'il mentait. Si Andreios, la veille, ne l'avait pas éclairée sur la personnalité réelle de Pierre Lecas, elle aurait encore douté.

Le garçon apporta deux cafés turcs. Quand il eut déposé les soucoupes, Pierre lui tendit deux billets de mille drachmes, ce qui représentait environ 100 francs. Le garçon voulant lui rendre de petites coupures, il refusa du geste.

- Je croyais que c'était pour tes affaires que tu tenais à retrouver ce fabricant, dit Thessa en lui prenant le bras.

- C'est vrai en partie, répondit-il après avoir bu une gorgée. Ces statuettes sont mieux achevées, leur patine a l'air plus authentique que celles d'autres modèles, mais la clientèle ne s'en apercevra guère si j'en commande d'autres... je n'en vendrai pas une de moins. Non, c'est plutôt pour ma satisfaction personnelle que je veux en avoir le cœur net.

- A quoi les hommes passent leur temps ! émit Thessa avec une moue dédaigneuse.

Pierre aurait pu lui rétorquer qu'elle ne faisait pas un très bon usage du sien, mais il se contenta de proposer :

- Voulons-nous faire un saut jusque-là ? Si tu veux...

Elle n'avait pas l'air très enthousiaste.

- Si ça t'embête, tu peux m'attendre dans les environs.

Thessa détourna la tête pour qu'il ne remarquât pas sa nervosité.

- Pas du tout. J'ai une course à faire dans ce coin-là.

Elle était parvenue à s'exprimer sur un ton naturel, malgré la crainte qui la tenaillait. Ce n'était pas le premier homme qu'elle conduisait à sa perte, mais pour celui-ci, la tâche lui était plus pénible que d'ordinaire. Elle regretta qu'Andreios eût rassemblé assez d'indices pour rendre la mort du Français indispensable.

Pierre se leva, attendit que Thessa passât devant lui. Le couple déboucha dans la rue ensoleillée, se mêla aux promeneurs et s'engagea dans la rue d'Athéna.

- C'est loin ? s'enquit Pierre.

- A peine dix minutes, dit la jeune femme du bout des lèvres.

Elle se demanda encore pourquoi Lecas avait lié connaissance avec elle dix jours plus tôt.

CHAPITRE II

Une petite église orthodoxe était plantée au milieu de la place. Tout autour, des boutiques de souvenirs, de fausse bijouterie et de

copies de sculptures anciennes sollicitaient l'attention des touristes attirés par le curieux édifice.

En flânant, Pierre et Thessa arrivèrent sur le parvis et jetèrent un coup d’œil sur ce coin populeux où s'affairaient des gens pauvrement vêtus qui, pour la plupart, pratiquaient un petit commerce : pâtisseries, cartes postales ou lokhoums.

- C'est là-bas, montra Thessa. La vitrine où il est mis : « Chez Panboukis »

Pierre éprouvait quelque difficulté à déchiffrer l'alphabet grec, mais il repéra cependant le petit magasin.

- Bon, dit-il. Où vas-tu m'attendre ?

- Dans l'église... J'en profiterai pour réciter quelques prières. Ne tarde pas trop.

- Si ce type est vraiment compétent, il aura vite fait de me renseigner. A tout à l'heure, Thessa...

Lecas lui serra discrètement le bras avant de fendre la foule en direction de l'atelier. La jeune Grecque le suivit un instant des yeux, la gorge contractée, puis elle avança vers le portail de l'église et se réfugia dans son ombre fraîche.

Avant d'entrer dans la boutique, Pierre contempla la vitrine où s'amoncelaient des figurines, des bustes en plâtre, des fragments de bas-relief et des lampes à huile en terre cuite.

Certaines imitations étaient tellement réussies que des profanes auraient cru que ces objets étaient parfaitement authentiques et que des fouilles récentes les avaient mis à jour. Bien des voyageurs avaient d'ailleurs déjà emporté dans leur pays des reliques payées très cher qui avaient été fabriquées au cours de la semaine précédente.

Lecas monta deux marches de pierre et poussa la porte. Un carillon tintinnabula à son entrée.

Il faisait relativement obscur dans le magasin, encombré de reproductions d’œuvres d'art, et Pierre hésita à s'avancer parmi ces articles fragiles.

Venant du fond du magasin, un homme parut. Vêtu d'un tablier de grosse toile maculé de taches blanches, les manches de sa

chemise retroussées sur des bras velus, il se caressa les mains en effectuant une courbette.

- Bonjour, Kirié... Quel est le genre de sculpture qui vous intéresse ?

Panboukis pouvait avoir une cinquantaine d'années. Il était de taille moyenne, mais assez large d'épaules, avec une figure luisante aux yeux d'escarboucle. Ses cheveux noirs crépus et une lippe accentuée l'apparentaient aux personnages assyriens qu'on trouve dans les manuels d'Histoire.

- Je m'excuse de vous déranger, dit Pierre en scrutant le visage de l'artisan, mais je suis entré pour vous consulter et non pour acheter.

Une ombre de déception passa sur le front de Panboukis, mais son attitude exprima néanmoins un intérêt poli.

- Je cherche la maison qui fabrique des Tanagras sans que la trace du moulage soit visible, continua Lecas en cherchant des yeux une statuette qui pouvait lui servir d'exemple.

Il ramassa une figurine haute d'une vingtaine de centimètres, représentant une femme gracile vêtue d'une robe de voile dont les draperies collantes révélaient les formes sveltes.

- Voyez, dit-il en montrant l'objet au Grec. Ici, on voit nettement que les deux moitiés ont été coulées séparément et jointes ensuite pour former un tout. Sur le pourtour, on décèle la ligne de jonction. Or il existe des Tanagras où cette ligne est invisible : l'imitation des pièces anciennes est meilleure, presque parfaite. Je voudrais savoir qui les produit...

Panboukis dévisagea le visiteur d'un air perplexe. Il réfléchit quelques secondes puis déclara :

- La plupart des maisons spécialisées réalisent ces Tanagras en sus de la production courante. Moi-même j'en fabrique quand on me les demande...

Les statuettes auxquelles Lecas faisait allusion avaient encore une autre particularité qui les différenciait nettement de celles dont parlait Panboukis, mais Pierre estimait que ce point-là ne devait pas être mentionné.

- Ah ? fit-il étonné. Vous pourriez m'en montrer ?

- Certainement. Je n'en ai pas au magasin, mais si vous voulez me suivre dans l'atelier...

- Volontiers...

Lecas se reprit à espérer. Sans le dire à Thessa, il avait déjà visité plus de vingt maisons et partout il avait obtenu une réponse négative. Nulle part il n'avait trouvé ce qu'il voulait.

A la suite de Panboukis, il s'engagea avec prudence entre les plâtres et les terre cuite qui jonchaient le sol. Il franchit une porte, traversa un couloir sombre et parvint dans un vaste atelier qui formait arrière-bâtiment.

Une grande verrière diffusait la lumière du jour sur des tables, des cuves et tout un outillage hétéroclite. Des bras, des torses et des têtes aux yeux vides gisaient dans tous les coins.

Un ouvrier travaillait à demi nu, trempé de sueur, dans l'atmosphère d'étuve créée par un grand four surmonté d'une hotte. Il détourna la tête pour regarder Lecas, puis se remit à la besogne.

Panboukis grimpa sur un escabeau pour atteindre une étagère où se pressaient une foule de statuettes d'une blancheur immaculée, qui n'avaient pas encore subi le traitement de fausse patine. Il en prit une, redescendit pour la montrer à Lecas.

- En voici un modèle, annonça-t-il. Vous voyez : on jurerait qu'il est fait d'une pièce...

Le Français saisit la figurine, l'examina sous tous les angles. Oui, c'était bien le genre de travail... Il retourna l'objet, la tête vers le bas, pour étudier le socle. Une bouffée de transpiration lui monta au front, et elle n'était pas uniquement due à la proximité du four.

Lecas avait remarqué une tache circulaire semblable à celle qui résulte de l'obturation d'une cavité. Sans l'ombre d'un doute la statuette était creuse. Ou plutôt, elle l'avait été avant qu'on introduise une matière plastique dans l’évidement. Parmi les milliers de Tanagras qu'on vendait sur toutes les rives de la Méditerranée, il ne devait pas y en avoir beaucoup qui présentaient cette caractéristique...

Le visage inexpressif et l’œil atone, Lecas restitua la figurine à Panboukis en disant :

- En effet, la facture est très soignée. Vous n'avez pas un article entièrement terminé ? Je voudrais me rendre compte de l'aspect après application de la dorure et des couleurs.

Le Grec opina.

- J'en ai quelques exemplaires dans la réserve.

Il entraîna Lecas vers une pièce adjacente, tandis que l'ouvrier mettait un ventilateur en marche.

Le Français soupçonnait que cet atelier cachait autre chose qu'une innocente fabrication d’œuvres d'art en gros ; mais pourquoi Thessa l'avait-elle branché sur la bonne piste ? Au fond, le seul problème, à présent, c'était de filer le plus vite possible...

Le ventilateur ronflait avec force, noyant tous les autres bruits. On n'aurait pas entendu le carillon du magasin si un client était entré.

Panboukis ouvrait un cadenas. Il pénétra dans la réserve et ne réapparut que deux minutes plus tard. D'une main il tenait une statuette, de l'autre un pulvérisateur analogue à ceux qu'on emploie pour la peinture au pistolet. Lecas, les poings au fond des poches, observait le moindre de ses mouvements. Panboukis, en technicien consciencieux, reprenait son explication :

- Celle-ci est encore fraîche : les couleurs sont trop vives, il faut les atténuer par une sorte de vieillissement. Vous allez voir comment on procède...

Il tint la statuette par le socle à hauteur du visage de Lecas, puis il dirigea le tube fin du vaporisateur vers la figurine et appuya sur la détente.

Pierre fixa sans méfiance le moulage de terre cuite et reçut en pleine figure un jet de gaz sous pression. Il voulut reculer mais, il se heurta à la cloison tandis que le fluide fusait dans ses narines. Une angoisse atroce lui tordit le cœur, il voulut lancer ses bras en avant pour écarter l'infernal jet froid qui lui balayait la figure, mais il ne parvint plus à mobiliser ses muscles.

Il ne conserva sa lucidité qu'un dixième de seconde. La dernière image qui impressionna sa rétine fut le masque, sardonique de Panboukis, qui avait lâché le Tanagra pour l'empoigner aux revers. Lecas ouvrit désespérément la bouche dans une vaine tentative

pour échapper à la suffocation, puis ses jambes plièrent brusquement sous lui, il s'effondra, emporté dans un sommeil vertigineux.

Le premier soin de Panboukis fut d'ouvrir une partie de la verrière, alors que le ventilateur marchait toujours à plein. Il attendit quelques secondes encore avant de respirer, jusqu'à ce que les dernières molécules de protoxyde d'azote se fussent diluées dans l'air extérieur.

Diligent, l'ouvrier s'amena, prit Lecas sous les aisselles pour le traîner dans l'entrepôt ; là, aussi méthodiquement qu'il accomplissait ses besognes, il joignit ses mains autour du cou de l'homme anesthésié et serra tant qu'il put, pendant trente secondes.

Quand il revint dans l'atelier, Panboukis s'épongeait le front avec un paquet d'étoupe.

- Nous achèverons le travail ce soir, Amilcas, dit-il. On le cuira en même temps que les céramiques... Ça diluera l'odeur.

Au même moment, dans un grand magasin d'Athènes, Thessa faisait quelques emplettes avant de rentrer chez elle.

La disparition de Pierre Lecas ne fut signalée à la police que quarante-huit heures plus tard, par le propriétaire de l'hôtel où le Français était descendu. Les recherches ne furent pas déclenchées tout de suite, mais on prévint l'ambassade de France qu'un ressortissant de passage n'avait pas reparu et que ses bagages étaient provisoirement placés sous scellés.

Ne trouvant aucune trace de Pierre Lecas dans les hôpitaux de la région, la police judiciaire grecque entama une enquête, sans grand espoir. Elle ne possédait aucun fil conducteur et en était réduite à des conjectures : sans doute ce touriste avait-il été victime d'un rôdeur, ou bien avait-il mis volontairement fin à ses jours ?

A tout hasard, une annonce parut dans les journaux, invitant les personnes qui auraient aperçu le Français à faire une déposition, mais ceci ne donna aucun résultat. Un homme seul n'attire pas fort

l'attention, et on pouvait présumer que Lecas ne s'était pas fait de relations à Athènes depuis son arrivée.

En fait, quelqu'un à Paris aurait pu fournir un certain nombre d'indications aux inspecteurs hellènes, mais ce personnage avait précisément d'excellentes raisons pour n'en rien faire.

Alors que les services officiels du royaume, faute d'éléments suffisants, se disposaient à classer l'affaire, à l'autre bout de l'Europe un homme recevait pour mission de la tirer au clair : il ne possédait, au départ, qu'un indice supplémentaire, les quelques lignes griffonnées par Lecas avant son dernier rendez-vous avec Thessa. Il les avait lues plusieurs fois avant de s'embarquer à bord du paquebot qui devait le conduire de Marseille au Pirée.

Rien n'avait prédestiné Max Purdon à une existence aventureuse. Mais il y avait eu la guerre. Au début, il n'avait songé qu'à déguerpir d'une Europe occupée par les armées allemandes.

C'est ainsi que la danse avait commencé.

Prison espagnole, Gibraltar, Londres, les parachutages en France, les retours en Angleterre, une mission au Portugal, puis en Afrique du Nord. A la Libération, alors que certains clamaient bien haut des exploits insignifiants, lui était resté dans l'ombre. Car il avait pris goût au métier.

Il n'avait pas tardé à se rendre compte que les missions du temps de paix sont encore plus ingrates et plus périlleuses que celles du temps de guerre. En périodes troublées, on peut se permettre un tas de choses qui ne sont plus de mise dans un monde pacifié. Finies, les complicités spontanées de l'habitant, les concours imprévus au moment critique ; oubliées, les inadvertances d'une police complaisante.

A présent, il fallait opérer seul en se disant que si ça tournait mal, les tireurs de ficelles vous laisseraient froidement tomber.

En débarquant au Pirée, Max Purdon savait qu'à partir du moment où il foulerait le sol grec, sa situation serait aussi peu

confortable que celle du fantassin qui progresse dans une région minée.

Il n'avait jamais vu Pierre Lecas qu'en photo, et ça lui faisait plutôt un drôle d'effet d'imaginer qu'il marchait sur les traces d'un mort. Car Lecas était mort, c'était la seule certitude que pouvait avoir Purdon. Tout le reste était nébuleux.

Lorsque le navire entra en rade, Max ne resta pas accoudé au bastingage comme la plupart des passagers. Il s'enferma dans sa cabine pour boucler ses valises et pour déchirer en menus morceaux les pages sur lesquelles il avait crayonné les étapes successives de son enquête, avec les solutions de rechange possibles.

Il connaissait bien la Grèce. Il y avait vécu au temps de sa jeunesse, alors que son père enseignait le français dans un Institut d'Athènes. Puis il y était revenu, à de longs intervalles, en simple touriste. Officiellement, c'est encore en cette qualité qu'il arrivait dans le pays.

Alors que le paquebot accostait et que les passagers s'avisaient soudain que les formalités de douane et de police allaient les obliger à faire la queue dans les salons, Max attendait, non loin des tables dressées pour les fonctionnaires grecs, qu'on examinât son passeport. Aussi fut-il un des premiers à descendre sur le quai. Muni d'une seule valise, assez lourde à vrai dire, il déclina les offres des porteurs et des chauffeurs de taxi qui tentaient de l'accrocher au passage.

Il emprunta le métro et, vingt minutes plus tard, il en ressortit au cœur de la capitale hellénique, sur la place Omonia.

A pied, il se rendit rue Benaki, à l'hôtel Thémistocle, établissement peu luxueux mais très propre et dont le propriétaire était honnête. Ayant pris possession d'une chambre, Max se rafraîchit, changea de costume et décida de se mettre en campagne séance tenante.

Puisque Lecas s'était fait tuer, on pouvait en déduire qu'il avait trouvé la bonne piste mais qu'il n'avait pas su dissimuler sa qualité d'agent spécial. Pourtant, ce gars-là excellait dans l'art de passer inaperçu, avec son air bien élevé et ses manières plutôt douces.

Il était cinq heures de l'après-midi. Max Purdon quitta l'hôtel alors que la température commençait à fraîchir. Sa première démarche était toute tracée : ne possédant qu'une seule adresse, il était bien contraint de débuter par une visite chez Mme Pittakis.

Un quart d'heure plus tard, il sonna à la porte d'une maison bourgeoise, dans un quartier résidentiel un peu au nord du centre. Une servante vint lui ouvrir ; sans lui poser la moindre question, elle l'introduisit dans un petit salon qui faisait songer à un magasin de brocante.

Purdon patienta un instant, intérieurement amusé par l'apparente respectabilité du lieu. Lecas était-il venu là avant lui ou s'y était-il pris autrement pour contacter l'énigmatique Thessa ?

Mme Pittakis parut dans l'embrasure de la porte sans avoir été précédée par un bruit quelconque. Le calme et le silence devaient sans doute contribuer, dans son esprit, à hausser la réputation de la maison.

Elle salua gravement son visiteur, l'enveloppa d'un regard expert qui évaluait ses possibilités financières. De cet examen dépendait aussi l'album qu'elle soumettait au choix du client.

- Désirez-vous passer une nuit entière ou un court moment, Kirié ? questionna-t-elle de sa voix sans relief.

C'était bien la dernière des choses à laquelle Purdon eût pensé...

- Un petit moment, prononça-t-il très vite.

- Alors ce sera cinquante mille drachmes, prévint-elle pour éviter tout malentendu ultérieur.

- D'accord, acquiesça-t-il.

- Asseyez-vous, je vous prie...

Elle préleva un album dans une commode et le posa sur la table avec autant de soin que si c'eût été une Bible du douzième siècle.

- Choisisssez, Kirié. Ce sont toutes des filles bien éduquées, et saines. Aucun risque.

- Merci, dit Max, qui entreprit de parcourir le volume. Subitement il eut un léger trac : si jamais la photo de Thessa ne figurait plus dans ce répertoire, comment parviendrait-il à retrouver la jeune femme ?

D'un index un peu nerveux, il fit défiler les pages, puis il se contint en se souvenant qu'il devait donner le change. Pour la forme, il fit semblant d'hésiter une ou deux fois.

Il dut réprimer un soupir de soulagement lorsqu'il aperçut la carte postale reproduisant les traits d'une photo que Lecas avait transmise à Paris. Il revint quelques pages en arrière, tergiversa encore deux ou trois secondes, puis il désigna enfin le portrait de Thessa.

- Comment s'appelle-t-elle ? S'enquit-il pour toute sécurité.

- Thessa. Vous désirez que je vous la présente ?

- Ça me ferait plaisir...

Beaucoup plus que ne se le figurait Mme Pittakis.

- Un bon choix... Elle est très bien, cette petite. Vous verrez. Voilà de quoi vous distraire en attendant. Elle sera la dans moins d'une demi-heure.

Purdon n'avait nul besoin de se distraire mais il prit quand même les revues. La proxénète s'en alla vers son téléphone, tandis que Max s'affalait dans le fauteuil.

Quelle singulière combine ! Le seul moyen d'entrer en relation avec cette fille était de coucher avec elle... Obligatoirement !

Thessa faisait-elle souvent la navette entre son domicile et cette maison ? Lecas avait peut-être découvert où elle habitait, mais il ne l'avait pas mentionné dans ses rapports. En tout cas, cette garce était la seule à avoir pu suspecter son but réel, pour la bonne raison qu'il n'avait fréquenté personne d'autre. Donc, c'était elle qui était responsable de sa mort...

Le long balancier d'une haute pendule battait les secondes. Max pencha la tête sur la. première des revues pour améliorer son humeur, mais ces illustrations ne suffirent pas à le dérider.

Sa nervosité s'accroissait à mesure que passaient les minutes. En plus, il avait le sentiment d'être ridicule, d'abord parce qu'il ne fréquentait jamais ce genre d'établissement et ensuite parce qu'il allait devoir être galant avec une fille qu'il aurait volontiers étranglée.

Un coup de sonnette, dans le vestibule, le prévint de l'arrivée de Thessa. Il reprit aussitôt le contrôle de lui-même.

La porte du salon s'ouvrit, mais ce n'était pas Mme Pittakis. La servante fit entrer un second visiteur, un homme maigre, au nez

busqué, vêtu d'un costume de gabardine gris-clair.
Max et Andreios échangèrent un demi-salut, et se cantonnèrent dans une attitude réservée jusqu'à ce que Mme Pittakis vînt chercher le premier de ses clients.

CHAPITRE III

Une heure plus tard, Max Purdon redescendait l'escalier. Il s'arrêta au bas des marches en songeant à une manœuvre qui lui permettrait de gagner du temps... Un silence de tombeau régnait dans cette maison. Max alla vers le salon d'attente, entrebâilla la porte. L'autre client était toujours là, seul. Il détacha ses yeux du fascicule posé sur ses genoux et regarda Max d'un air interrogateur.
- Je cherche la patronne, dit Max. Elle n'est pas là ?
Andreios fit un signe négatif sans desserrer les lèvres.
- Pardon, dit Max en refermant la porte.
Il longea le vestibule, ses pas étouffés par le tapis. Au bout du couloir s'ouvraient trois pièces. Il frappa à l'un des battants, attendit.
A l'intérieur, il y eut un faible bruissement d'étoffe, puis le vantail pivota et Mme Pittakis montra son visage blafard. Elle considéra Max avec méfiance car il n'était pas normal qu'un client se promenât dans la maison, hors des lieux qui lui étaient réservés. Purdon se fit aimable.
- Excusez-moi, dit-il avec un sourire contraint. Je me suis attardé plus que je ne croyais... Pourrais-je donner un coup de téléphone ?
- C'est quinze cents drachmes.
Max tendit deux billets de mille.
- Gardez la monnaie.
Mme Pittakis, devint aussitôt plus compréhensive. Elle sortit de son antre, passa devant Max et ouvrit la pièce d'à côté, alluma un horrible petit lustre.
- L'appareil est sur le bureau, indiqua-t-elle en désignant un meuble avec couvercle à glissière.
- Merci.

Discrète, elle referma.

Purdon n'avait aucun coup de téléphone à donner. Il se creusa la cervelle pour trouver un numéro qu'il pourrait appeler. Se souvenant de la carte de son hôtel, il la prit dans la pochette de son veston et forma cinq chiffres.

Alors qu'une sonnerie tintait à l'autre bout du fil, Max utilisa sa main libre pour saisir un à un les papiers et les carnets qui jonchaient la tablette du bureau. Ce qu'il voulait, c'était le répertoire de Mme Pittakis, la liste de ses

Une voix répondit dans l'écouteur :

- Hôtel Thémistocle...

- Ici Max. Je regrette, mon vieux, mais je serai un peu en retard. Figure-toi que...

Il se lança dans une explication volubile sans se soucier des tentatives d'interruption de son interlocuteur. En même temps, il examinait en vitesse tout ce qui lui tombait sous la main. Ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il ouvrit doucement les tiroirs de droite, dans lesquels régnait un incroyable désordre.

Il s'arrêta de parler, n'écouta pas ce que racontait son correspondant et renoua quelques secondes plus tard une conversation imaginaire car, de l'autre côté, on avait raccroché. Il pinça un livret à couverture de toile, le déposa devant lui, le feuilleta. Une grimace de satisfaction se peignit sur ses traits. Il ne lui fallut pas tourner beaucoup de pages pour découvrir le renseignement qu'il désirait : Thessa Spyridon, 53462,.

- Nous réglerons tout ça ensemble, articula-t-il à voix haute. Tu peux m'attendre d'ici à trois quarts d'heure.

Il remit le carnet en place, referma le tiroir.

- A bientôt !

Il raccrocha le combiné. Dans le corridor, Mme Pittakis revenait du salon d'attente. Purdon la salua d'une inclinaison de tête et gagna la rue.

Il aurait eu mauvaise grâce de se plaindre de la manière dont débutait sa mission. Parmi les trésors d'Athènes, ceux de Thessa valaient d'être vus de près. Comme agent de liaison, elle possédait tout ce qu'il fallait, la gosse. Et même un peu plus. Il s'était comporté

avec elle d'une façon tout à fait normale, si l'on ose dire. Une simple prise de contact.

Purdon arpenta la rue Victor-Hugo, vers la gare de Larissa, en soliloquant sur les données du problème. En nouant avec Thessa des relations autres que celles que favorisait la maison de rendez-vous, Pierre Lecas avait commis une erreur mortelle, à ne pas renouveler.

Mais d'autre part, Thessa étant le pivot de l'affaire, il était difficile de deviner ce qu'il y avait derrière elle sans la garder à l'œil. Or, si elle n'était contactée par d'autres émissaires de l'organisation que par l'intermédiaire de la respectable entreprise de Mme Pittakis, Purdon pourrait toujours s'évertuer à identifier ses complices. Tous les jours, plusieurs types défilaient dans cette maison pour le bon motif : lequel, parmi eux, constituait un deuxième chaînon ? Impossible de le savoir, même en prenant racine devant l'immeuble.

Non loin de la gare, Purdon avisa un café et y pénétra. Ayant commandé un raki, il réclama l'annuaire du téléphone.

Des Spyridon, il y en avait une belle nomenclature, mais l'adresse inscrite en face du numéro 53 462 ne pouvait correspondre qu'au domicile de Thessa. C'était au 24, de la rue d'Agésilas.

Purdon but une gorgée d'eau-de-vie, qui lui coula dans la gorge comme du pétrole enflammé. Ses yeux picotèrent et il s'envoya une rasade d'eau claire pour éteindre l'incendie.

Ses doigts tapotèrent machinalement le marbre de la table. C'était très bien d'avoir l'adresse de Thessa, mais qu'allait-il en faire ?

Du côté vie privée, la jeune Grecque devait offrir toutes les apparences d'une honnêteté absolue... La filer jour et nuit serait une besogne harassante et, très probablement, inutile. Lecas s'était mis en tête de repérer le fabricant des Tanagras, mais il ne semblait pas avoir obtenu un succès quelconque de cette manière...

Max rêvassa de longues minutes devant son verre de raki, jusqu'au moment où il entrevit une façon de faire bouger les choses. Alors, il vida d un trait ce qui restait d'alcool et appela le garçon.

Purdon n'avait pas quitté de cinq minutes la chambre de Thessa que la porte s'était rouverte. La fille, qui était en train de se rhabiller, fronça les sourcils en voyant apparaître Andreios. Ce dernier vint vers elle et la prit par la taille pour la coller contre lui. Elle ne portait qu'une combinaison transparente sous laquelle on voyait son porte-jarretelles et ses bas bien tirés.

- Il en a mis du temps, le type ! maugréa Andreios en l'embrassant dans le cou, entre la nuque et l'épaule.

Thessa fit un mouvement brusque pour se dégager. Elle repoussa l'homme et lui jeta d'un ton bref :

- Lui, c'était un client. Et toi tu ne dois venir ici que si tu y es obligé.

Andreios, s'affalant dans le fauteuil, arbora un rictus amer.

- C'est trop peu, à mon goût... Si tu consentais à venir à mon hôtel, je ne M'amuserais pas à te relancer ici...

- Tu me l'as déjà dit... Inutile d'insister, je n'y mettrai pas les pieds. Tout contact entre nous aurait dû être rompu depuis ta première visite, quand tu as fait ton rapport sur le Français. Si tu continues à m'empoisonner, je m'arrangerai pour qu'on te change de secteur.

Elle tourna la tête à demi, souleva le bord de dentelle de sa combinaison pour vérifier si la couture de son bas était bien droite.

- J'ai aussi le droit de venir en client, s'obstina Andreios. Je paie, non ?

- Ne fais pas l'imbécile. Tu sais bien que je ne me prête pas à ce rôle de mon plein gré. D'ailleurs, je te jure que ça ne durera plus longtemps... Kotroni n'a qu'à en trouver une autre pour servir de boîte aux lettres.

Andreios se souleva de son siège pour lui arracher la robe qu'elle allait enfiler. Il lui emprisonna les poignets et la repoussa vers le lit avec une force irrésistible.

- Tu resteras ici aussi longtemps qu'on le voudra, tu comprends ? grinça-t-il. Et tu feras ton petit boulot gentiment, avec n'importe qui. Même avec moi...

Thessa se débattit, rua, siffla des injures, mais l'homme accentua peu à peu son emprise. Il avait des muscles d'acier ; sans brutalité excessive, il parvint à la dominer. Penché sur elle, son visage à cinq centimètres du sien, il eut un petit gloussement sardonique.

- Ce serait trop bête si seuls nos adversaires profitaient de tes charmes, Bébé.

Puis il lui prit la bouche et la mordit tout en parachevant sa conquête. Après un recul qui la contracta tout entière, Thessa ne put se soustraire. Elle fut gagnée par le rythme sourd qui la malmenait.

Seul le bruit de leur respiration haletante troubla le calme religieux de la pièce. Au bout de deux minutes, Andreios se redressa, les yeux ternes et la nuque moite.

- Pas plus difficile que ça, marmonna-t-il avec une nuance de mépris. Thessa se releva d'un coup de reins. Ses joues étaient roses d'énervement, son regard flamboyait.

- Tu n'es qu'une crapule, proféra-t-elle. Fous le camp le plus vite possible !

- Bien sur, gouailla-t-il en rajustant sa cravate. Mais compte sur moi, je reviendrai ! Je ne suis pas encore sur le point de quitter Athènes !

Thessa reprit pied sur la carpette. Sa petitesse lui interdisait une riposte physique mais elle aurait voulu le défigurer à coups d'ongles et de dents. Le sang albanais qui coulait dans ses veines lui ordonnait de venger cet outrage, tôt ou tard. Elle admettait de vendre son corps puisque la Cause l'exigeait, mais qu'un membre du réseau la traitât comme une fille était une injure inexpiable.

- Tu me le paieras, Andreios, menaça-t-elle en s'efforçant de contenir sa rage.

- Tu es belle, dit l'autre en la couvant de ses prunelles sombres mais avec une nuance de moquerie. Je te le paierai chaque fois.

Il alluma une cigarette, fit un petit salut du bout des doigts et quitta la chambre, toujours nonchalant.

Demeurée seule, Thessa fut sur le point de pleurer de colère. Si encore Andreios s'y était pris autrement, il aurait eu une chance ; mais depuis sa première apparition il semblait tirer une bonne part

de son plaisir des blessures d'amour-propre qu'il lui infligeait. Ce devait être son vice...

Le cerveau en ébullition, elle se rhabilla en quelques gestes saccadés. Elle toucherait un mot de cette histoire à Panboukis afin qu'il intervienne auprès de Kotroni, lors d'un prochain envoi de statuettes à Corfou. Dès demain elle irait lui signaler le comportement scandaleux de l'émissaire corfiote, qui ne respectait même pas en elle la camarade de combat.

Elle se repeigna, passa un bâton de rouge sur ses lèvres et se tapota le visage avec sa houpette. Sa montre marquait sept heures quand elle quitta la maison, après avoir reçu de Mme Pittakis la rétribution convenue.

Le crépuscule tombait sur la ville. Les immeubles étaient nimbés d'une couleur orangée uniforme, qui supprimait les ombres. Par habitude, Thessa s'assura qu'elle n'était pas suivie. Ce n'était pas une simple précaution de femme en butte aux invites masculines, mais une mesure de prudence dictée par des années d'activité clandestine.

C'est ainsi qu'elle avait repéré Pierre Lecas, deux jours avant que celui-ci ne se décidât à l'aborder en pleine rue... Depuis qu'il était mort, un sentiment d'insécurité qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant la maintenait en alerte.

Elle ne se rendit pas directement à son domicile. La marche et la première fraîcheur du soir lui calmaient les nerfs, après la scène pénible dont elle avait été victime.

Tout naturellement, ses pas l'amenèrent au centre de la ville, où s'allumaient les enseignes lumineuses. Elle flâna devant des étalages, circula dans les magasins et finit par entrer dans un petit restaurant.

Après avoir dîné, elle ne se sentit pas encore d'humeur à rentrer chez elle et décida d'aller au cinéma, ce qu'elle considérait comme son meilleur divertissement. Là elle oubliait ses craintes, elle cessait de se demander si la police n'allait pas venir l'interroger sur Pierre... ou sur autre chose.

Finalement, il était près de onze heures quand elle franchit le seuil de sa maison. Même les péripéties du film n'avaient pas effacé

sa rancune à l'égard d'Andreios. Quand elle se mit au lit, ses pensées continuèrent à vagabonder autour de la vengeance qu'elle méditait.

Le lendemain matin, Thessa s'apprêtait à aller chez Panboukis quand sa logeuse frappa à la porte et lui remit une lettre. La chose était assez insolite pour que le cœur de la jeune femme se mît a battre plus fort. Depuis qu'elle était venue s'établir à Athènes, elle n'avait jamais reçu de lettre à son domicile privé, car tout passait par Mme Pittakis.

Aussi inquiète qu'intriguée, elle déchira le bord de l'enveloppe en se demandant qui pouvait lui écrire, attendu qu'elle ne fréquentait personne et que sa famille ignorait ce qu'elle était devenue.

Elle lut rapidement le texte de la missive. Du coup, son cœur bondit littéralement dans sa poitrine. Son visage devint pâle, ses mains se refroidirent.

La catastrophe qu'elle appréhendait obscurément se réalisait soudain, matérialisée par ces quelques lignes d'une écriture inconnue :

« *Une seule personne pourrait fournir des éclaircissements sur la disparition de Pierre Lecas, et j'ai de bonnes raisons de croire que c'est vous. La police prendrait très au sérieux ce que je pourrais raconter sur vos relations avec le défunt, mais je n'en tirerais aucun profit. J'aime autant vous faire une proposition qui sauvegarde vos intérêts comme les miens :. déposez demain soir, vers huit heures, une enveloppe contenant cinq cent mille drachmes au vestiaire du cabaret Olympe, au nom de Drosos. Vos moyens vous permettent de débourser une somme aussi modique pour assurer votre tranquillité. Je ne vous importunerai plus jamais par la suite, à condition que vous n'essayiez pas de me rouler*. ».

Thessa se mit à trembler comme si on l'avait plongée dans un bain glacé. Ce qui la terrifiait, dans cette lettre, c'était son caractère anonyme. Elle avait l'habitude d'affronter le danger, mais à condition qu'il eût un visage, qu'elle pût se représenter son adversaire, tandis que cette menace sortie du néant lui coupait bras et jambes.

Elle tint la feuille quelques secondes sans oser la regarder puis elle fut tentée de la déchirer en mille morceaux pour l'anéantir, la supprimer, faire comme si elle n'avait pas été expédiée ; elle ne put cependant se défendre de la relire mot à mot.

En même temps, des tas de suppositions absurdes s'entrechoquaient dans son esprit. Celui qui avait écrit ces phrases ne savait rien... Personne ne savait rien ! On tentait de l'intimider, et si elle ne marchait pas on la laisserait tranquille. On ne pouvait pas prouver qu'elle était pour quelque chose dans le meurtre de Pierre Lecas, elle avait bien tort de s'en faire ! Si elle conservait son sang-froid, rien ne se produirait...

Mais ces pensées réconfortantes ne parvenaient pas à desserrer l'angoisse qui lui broyait le cœur. A présent, son algarade avec Andreios ne lui apparaissait plus que comme un incident sans importance.

Un rapprochement d'idées lui redonna un peu de courage : puisqu'elle voulait aller chez Panboukis pour demander son appui, elle allait aussi le mettre au courant de cette nouvelle tuile, qui le visait autant qu'elle. Lui saurait comment faire face à ce nouveau péril.

Elle acheva sa toilette avec une hâte fébrile, glissa l'énigmatique missive dans son sac et sortit de l'appartement. Il fallait bien un événement exceptionnel pour qu'elle mît le nez dehors dans la matinée.

Elle arriva très vite à l'église de Saint-jean-la-Colonne, sur le côté de laquelle était située la boutique de Panboukis. Le carillon tinta de tous ses tubes quand elle poussa la porte du magasin, qu'elle traversa pour rejoindre l'atelier.

Un peu hors d'haleine, elle salua Panboukis et Amilcas, qui évitèrent de lui tendre la main parce qu'ils avaient du plâtre jusqu'au coude.

- Bonjour, vous deux ! Voyez ce que vient de m'apporter le courrier du matin...

Elle avait retiré le papier de son sac et le tendait à Panboukis avec une expression atterrée qui surprit le gros artisan. Il prit la lettre, la parcourut, le front barré par plusieurs parallèles. Amilcas

l'observait d'un œil interrogateur, attendant la réaction qu'allait provoquer la lecture.

Lorsque Panboukis ramena le regard sur Thessa, son masque exprimait une dureté cruelle. L'auréole de cheveux noirs qui encadrait sa figure le faisait ressembler à un satrape oriental.

- Un chantage, grommela-t-il. Puis, après une brève réflexion :

- Tu dois déposer l'enveloppe, Thessa. C'est le seul moyen d'identifier le type qui t'a envoyé ces lignes ; il en sait beaucoup trop pour que nous lui permettions de vivre longtemps...

Puis, comme Amilcas le regardait sans comprendre, il expliqua :

- Quelqu'un sait que Thessa est mêlée à la disparition du Français : il réclame cinq cent mille drachmes pour ne pas la dénoncer à la police. Si nous refusons, il ne tuera peut-être pas tout de suite la poule aux œufs d'or, mais nous avons tout à perdre à laisser circuler un témoin trop bien renseigné.

Amilcas hocha la tête, puis il fixa Thessa.

- Il y a quelque chose d'impossible là-dedans, émit-il sur un ton songeur. Si tu as convenablement mené ta barque, personne au monde ne peut deviner que c'est toi qui as envoyé le Français ici : c'est une impossibilité matérielle...

Thessa haussa les épaules avec exaspération.

- La lettre est là, pourtant !

Panboukis, plus réfléchi, examina l'opinion qu'avait exposée Amilcas, parce que sa pertinence le troublait.

- Entre le moment où tu as indiqué la boutique à Lecas et son arrivée ici, t'a-il quittée ne fût-ce qu'un court instant ? demanda-t-il à la jeune femme, qui se souvenait trop bien des détails de cette journée pour se tromper.

- Pas une seconde, affirma-t-elle, catégorique. Je lui ai parlé au Café Constantin, nous sommes venus devant l'église et je l'ai vu traverser la place pour entrer ici. Il n'a pu contacter personne...

Un silence épais s'abattit sur l'atelier. Amilcas essuya du revers du bras la sueur qui ruisselait sur son front, puis il articula en dardant ses yeux noirs sur ses complices

- Alors le gars qui a envoyé cette lettre ne sait qu'une chose : c'est que Thessa voyait régulièrement le Français. Il tape au hasard

en espérant que ça va lui rapporter quelques billets, mais il ne peut avoir aucune certitude. Ne nous laissons pas influencer par le premier venu...

- Ouais ! maugréa Panboukis, mais je serais quand même curieux de voir sa tête. Tes déductions seraient justifiées si nous étions positivement sûrs qu'un hasard n'a pas joué contre nous...

- Alors, qu'est-ce que je fais ? questionna Thessa, agacée par ces considérations sans portée pratique.

Pour elle, la gravité du danger qui les menaçait tous les trois ne souffrait aucune discussion. Une épée de Damoclès était suspendue sur leur tête et la vie allait devenir un cauchemar si on ne coinçait pas celui qui en tenait le fil.

Va porter les cinq cent mille drachmes. ce soir à huit heures, répondit Panboukis avec une voix cauteleuse. Ce n'est pas une dépense, c'est un placement : je me charge de les récupérer et de clouer le bec du petit truand qui s'imagine qu'il va te faire suer de l'or pendant le restant de ta vie. Quant à toi, Amilcas, tu auras la partie la plus agréable du boulot. Tu iras à l'Olympe uniquement pour filer l'imbécile qui viendra retirer l'enveloppe au vestiaire. J'espère que ce sera M. Drosos en personne...

CHAPITRE IV

Le cabaret de l'Olympe ne se distinguait en rien de la plupart des autres cabarets d'Europe. Aménagé dans le sous-sol d'un café, on y accédait par un escalier au bas duquel se trouvait un petit hall circulaire. Une tenture de velours beige masquait l'entrée de la salle, où un jazz sans énergie concassait de la musique pour une clientèle essentiellement masculine, l'élément féminin étant représenté par une vingtaine d'entraîneuses en robe du soir et par quelques demoiselles sans préjugés en quête d'aventure.

A l'heure où Thessa vint remettre à la dame du vestiaire une enveloppe bien gonflée, il n'y avait pas encore grand monde dans l'établissement. Avant de s'en aller, Thessa jeta un regard circulaire

et aperçut Amilcas qui, méconnaissable, sous une apparence élégante, s'était placé en bonne position pour surveiller les mouvements de ceux qui approchaient du comptoir devant les portemanteaux.

Faute de danseurs en nombre suffisant, les entraîneuses occupaient la piste, par couples, pour mettre un peu d'ambiance.

Vers neuf heures du soir, Max Purdon fit son entrée dans la boîte. Si son calcul était juste, la bande adverse devait avoir sursauté à la réception de la lettre anonyme qu'il avait envoyée à Thessa et un émissaire devait se trouver actuellement dans la salle pour repérer le particulier qui réclamerait l'enveloppe au nom de Drosos.

Le dancing n'était pas bien grandi Quelques places restaient vacantes sur la banquette qui en faisait le tour. Purdon alla discrètement s'asseoir à une table et commanda une bouteille de bière puis, à travers le fin brouillard bleu créé par la fumée des cigarettes, il entreprit de détailler les filles qui dansaient.

Il n'avait évidemment pas la moindre intention de retirer le pli qui l'attendait au vestiaire. Son seul objectif avait été de faire sortir de l'ombre un des acolytes de Thessa et de démarrer sur une piste fraîche. L'hameçon qu'il avait lancé devait forcément exciter ceux qui avaient éliminé Lecas.

Après avoir grillé une cigarette, il boutonna son veston pour aller inviter, une des entraîneuses, une grande fille mince aux yeux d'antilope, à la longue chevelure puissamment décolorée. La douceur naturelle et les propos désintéressés de sa compagne l'incitèrent à lui offrir de venir à sa table, ce qu'elle accepta sans satisfaction indécente. L'orchestré jouait un blues au rythme lent, et Purdon put à loisir explorer du coin de l’œil le visage des consommateurs assis dans les environs du vestiaire.

Au bout d'une demi-heure, Purdon, qui ne cessait de bavarder avec Héléna en lui prodiguant des marques de galanterie, avait acquis la certitude que le type à carrure de boxeur, qui semblait cloué sur sa chaise et qui faisait une grande consommation d'alcool, n'était pas là pour s'amuser.

De temps à autre, et surtout quand un homme se disposait à quitter la salle, ce sombre personnage lui décochait un regard furtif. Chose plus symptomatique encore, il payait ses petits verres à mesure que le garçon les lui apportait.

Effectivement, Amilcas n'était pas d'excellente humeur. En dépit du cadre plutôt agréable du dancing, il trouvait assommant de ne pouvoir quitter sa chaise, et de devoir concentrer son attention sur le coin le moins plaisant de la salle.

Max ne prêtait qu'une oreille distraite à la conversation de la jolie entraîneuse. Il voulait s'assurer si les autres n'avaient pas posté deux observateurs dans le cabaret.

Il aboutit à la conclusion que l'individu qu'il avait identifié n'avait pas d'associé parmi les autres clients. Ou bien qu'un éventuel second était suffisamment adroit pour ne pas éveiller de soupçons.

Max se pencha vers Héléna pour lui dire d'une voix empreinte de regret

- Je déplore de devoir vous quitter si tôt, ma blonde enfant, mais j'ai encore d'autres obligations ce soir...

Un peu surprise par la soudaineté de cette décision, mais fataliste comme on le devient dans ce métier, la jeune femme manifesta un étonnement poli souligné d'un sourire triste qui, s'il avait été moins stéréotypé, aurait été flatteur pour Max.

- J'espère que je vous reverrai, dit-elle en posant sa main longue et fine sur le genou du Français, en un geste câlin.

Je l'espère aussi, dit-il en songeant à la brutale fin de carrière de Lecas.

Il appela le garçon et paya, tandis que Héléna se levait pour signaler à la ronde qu'elle était disponible. Elle s'éloigna avec un mouvement souple de l'échine qui rendit Max rêveur.

Il attendit que l'orchestre terminât le morceau en cours, puis il profita du remue-ménage créé par la fin de la danse pour s'esquiver, sans accorder le plus petit regard à l'homme qu'il avait détecté.

Gravissant les marches de l'escalier, il déboucha dans la rue. Par contraste avec l'atmosphère confinée du dancing, l'air, nocturne lui parut froid.

Il pénétra directement dans le café qui surplombait le cabaret et alla prendre place à une table près de la grande vitre qui donnait vue sur l'extérieur. Un journal fixé à une tige de bois lui servit de paravent.

Il dut attendre deux heures avant qu'Amilcas se fût décidé à suivre le flot des clients qui sortaient du cabaret à l'heure de fermeture : minuit. Écœuré, le Grec était en train de se dire que le maître-chanteur devait avoir pris des précautions pour ne pas se laisser surprendre et qu'une surveillance de plusieurs jours serait peut-être nécessaire...

Amilcas prit le chemin de l'atelier, furieux de rentrer bredouille. A son avis, Panboukis commettait une erreur. Thessa n'aurait pas dû marcher du premier coup, elle aurait dû attendre une seconde missive. Entre-temps, on aurait pu s'organiser.

Il songea un instant à prendre un taxi, mais sa longue immobilité dans le cabaret lui donna envie de marcher. Le trajet n'était pas bien long, une vingtaine de minutes au plus.

Le centre d'Athènes était encore assez animé à cette heure. Comme tous les Méditerranéens, les Grecs aiment le soir et les flâneries nocturnes. Ils vagabondent volontiers dans les rues ou discutent par groupes sur le bord du trottoir pour retarder le plus possible le retour au domicile.

Amilcas mit la clé dans la serrure du magasin de moulages alors que la clochette de l'église orthodoxe sonnait la demie. Du couloir qui menait à l'atelier filtrait une lumière suffisante pour qu'il pût se diriger entre les œuvres en plâtre qui étaient posées sur le sol.

Le tintement du carillon avait prévenu Thessa de sa rentrée. Quand elle aperçut Amilcas, une question jaillit de ses lèvres :

- Alors, tu l'as vu ?

Le Grec la contempla, avant de répondre avec un mouvement d'épaules excédé :

- Personne... Évidemment. Je m'en doutais avant d'y aller.

Thessa noua ses doigts en un geste nerveux. Elle avait froid.

- Il fallait essayer, plaida-t-elle. On ne pouvait rien faire d'autre...

Puis, frissonnante, elle dit à voix plus basse :

- Il fait glacial, ici, quand le four ne marche pas.

La maigre lumière qui tombait de l'ampoule électrique rendait le local encore plus sinistre, avec ses fragments de bras et de jambes qui traînaient dans tous les coins, ces masques grimaçants accrochés aux murs et ces troncs sans tête qui ressemblaient à des débris humains.

Amilcas ôta son chapeau et en coiffa un buste de Socrate.

- Mon idée à moi, émit-il en regardant dans le vide, c'est que cette combine a été montée par un type de notre propre réseau... pour gagner un peu d'argent sans grand risque. Sauf un collègue, personne ne peut se douter qu'il existe un lien entre la mort du Français et toi...

Thessa ouvrit tout grand ses beaux yeux noirs et aspira fortement pour s'écrier :

- Andreios ! Je parie que c'est ce serpent d'Andreios !

Amilcas plissa les yeux.

- Qui est-ce ?

La conviction de Thessa ne faisait que grandir, maintenant qu'elle y réfléchissait. Une bouffée de chaleur lui était montée au visage et sa colère antérieure revenait au grand galop.

- Andreios, c'est l'agent qui est arrivé de Corfou il y a trois semaines, celui qui a suspecté Lecas d'appartenir aux services spéciaux français... C'est un sale type... Il est capable de tout ! Je suis, persuadée que c'est lui !

- Hé ! l'interrompit le Grec avec un calme parfait qui tempéra l'ardeur de la fille. Ne te fie pas à tes intuitions... Pourquoi penses-tu que ce pourrait être lui ?

Elle était sur le point de raconter sa dernière entrevue avec le Corfiote quand le carillon du magasin lui coupa la parole. Son regard croisa celui d'Amilcas, puis se braqua vers le couloir.

- C'est Panboukis, dit l'homme.

Ils entendirent le pas lourd de l'artisan qui approchait ; sa silhouette puissante se profila dans l'ombre relative du vestibule et surgit dans l'encadrement de la porte.

Le costume de bonne coupe que portait Panboukis ne parvenait pas à lui donner de la distinction. On l'aurait pris pour un débardeur du Pirée qui se serait mis en tenue de gala. Il était un peu essoufflé.

- Alors ? questionna-t-il en fixant Amilcas.
L'autre écarta les mains en signe d'impuissance.
- Le type n'est pas verni... Ou tout au moins il ne s'est pas montré. C'était à prévoir.
- L'enveloppe est toujours là ?
- Oui, je l'y ai laissée. Le papier journal qu'elle contient ne coûte pas cher.
- Comment ? bondit Thessa. Et mes 500 000 drachmes ?
Amilcas prit son portefeuille, en retira vingt coupures de 25 000 drachmes qu'il tendit à la jeune femme.
- Les voilà. Je ne voulais pas courir le risque que le type parvienne a nous faucher l'argent sans que nous l'ayons dépisté.
Panboukis n'eut pas l'air d'apprécier cette initiative.
Et s'il emporte le papier journal, que fera-t-il en constatant qu'on s'est fichu de lui ?
- Si c'est un amateur, exposa tranquillement Amilcas, il n'insistera pas en voyant que sa menace n'a pas produit d'effet. Si, comme je le crois, c'est un gars de notre bord qui cherche de l'argent de poche, il reviendra à la charge. En attendant, le fric est à l'abri...
- Un gars de notre bord ? répéta Panboukis comme s'il pensait avoir mal compris.
- Oui, opina son interlocuteur. D'ailleurs, au moment où tu es entré, Thessa commençait à me dire des choses intéressantes... Elle a une petite idée.
Panboukis se laissa tomber sur un escabeau et appuya les coudes sur ses genoux. Sa tignasse crépue émit des reflets d'ébonite.
- Quelle est cette idée ? demanda-t-il à la jeune femme.
Avec une exaltation que stimulait son ressentiment, Thessa raconta que l'émissaire de Corfou était revenu la voir plusieurs fois sans motif valable et qu'il avait cyniquement abusé de la situation. Elle décrivit la scène de la veille et devint encore plus volubile pour étayer son accusation
- Il n'y a que lui qui puisse être au courant... en dehors de nous. Lui seul peut avoir imaginé de me faire chanter ! D'ailleurs, c'est un moyen comme un autre de récupérer l'argent qu'il est obligé de

verser à Mme Pittakis chaque fois qu'il vient. Ce qui m'étonne, c'est que je n'y aie pas songé plus tôt ! Le salaud ! Sa voix tremblait de colère. A ce moment-là, si on lui avait démontré qu'Andreios n'était pour rien dans cette histoire, elle n'aurait plus voulu en démordre : elle détenait une arme contre le Corfiote et elle voulait s'en servir.

Les deux hommes, les yeux baissés, se gardèrent bien d'avouer que les procédés d'Andreios à l'égard de Thessa ne les scandalisaient que très peu, mais ils étaient assez enclins à croire que ce personnage était l'expéditeur de la lettre anonyme. Cette hypothese cadrait trop bien avec un examen raisonné de l'affaire pour qu'on pût l'écarter a priori.

- Nous devons en avoir le cœur net, et tout de suite ! articula Panboukis en essuyant de la poussière de plâtre sur son pantalon. Sais-tu où il loge ?

- Un peu ! fit Thessa. Ça fait huit jours qu'il me demande d'aller chez lui... C'est à l'hôtel Massalias, rue de Patissia.

Amilcas élargit sa poitrine et s'enquit :

- On y va ?

Panboukis se passa la main sur le front pour examiner le pour et le contre. Si Thessa avait raison, il ne serait guère difficile de faire avouer Andreios et cette empoisonnante affaire serait liquidée. Si elle se trompait... eh bien, la gravité de la situation n'en serait que plus clairement établie. Peut-être faudrait-il informer Kotroni, à ce moment-là...

- Un instant, dit-il. Nous devons attirer Andreios hors de chez lui. Thessa, contacte-le par téléphone et dis-lui de venir séance tenante chez Pittakis. Ne fais pas de charme ; malgré sa fatuité masculine, il s'étonnerait d'une aussi rapide volte-face. Dis-lui qu'on t'a remis ce soir un enregistrement qui doit être transmis à Corfou de toute urgence : il ne pourra pas refuser.

- Entendu, fit-elle avec résolution. Et vous, qu'allez-vous faire ?

- Après ton coup de fil, rentre chez toi et ne t'occupe pas du reste. Nous prendrons soin de ton Don juan...

La sonnerie stridente qui se déchaîna sur la table de nuit arracha d'un coup Andreios au sommeil. Son bras jaillit de dessous les couvertures pour mettre fin à l'infernal vacarme qui lui déchirait le tympan. Il saisit le récepteur tout en se redressant sur un coude et questionna d'une voix hargneuse :

- Allô ?

Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître la voix de Thessa, car celle-ci parlait très bas. Dès les premiers mots, il pressa davantage l'écouteur contre son oreille, oubliant sa mauvaise humeur. Deux plis verticaux se creusèrent au milieu de son front.

- Bon, répondit-il après avoir compris à demi-mot pourquoi on le dérangeait en pleine nuit. Je m'habille et j'arrive.

Pas un instant l'idée de se dérober à cette corvée ne l'effleura. Dans ce métier, on ne discute pas, on obéit. Il se demanda simplement si la maison close de Mme Pittakis fonctionnait toute la nuit et si des célibataires avaient parfois la fantaisie de sonner chez elle à trois heures du matin.

Il fut prêt en un quart d'heure. Jetant une gabardine sur ses épaules, il descendit dans la rue sans rencontrer personne. L'éclairage public était éteint.

Andreios marcha d'un pas rapide vers le plus proche stationnement de taxis, sans grand espoir d'en trouver encore à cette heure tardive.

Aussi loin que portait sa vue, il n'apercevait ni un passant ni un véhicule. Au bout d'une cinquantaine de mètres, il se retourna brusquement; averti par la sensation qu'il était épié. Un choc électrique secoua son système nerveux quand il vit, à trois mètres derrière lui, deux inconnus dont il n'avait pas entendu les pas.

Sa main glissa vers sa poche intérieure avec une rapidité inouïe, mais il n'eut pas le temps d'achever son geste car ses bras furent immobilisés avec une précision stupéfiante.

- Pas d'histoire, murmura Panboukis. Ceci est un compte à régler entre amis. Je suppose qu'un brin de conversation ne vous fait pas peur.

Andreios reprit son sang-froid.. L'attaque avait été tellement imprévue que ses réflexes avaient joué, mais le ton de l'un des

agresseurs prouvait qu'on ne songeait pas à le descendre tout de suite. Il tourna la tête à gauche et à droite pour voir la figure de ceux qui le maintenaient et qui, à présent, l'entraînaient à l'allure normale de copains qui ont fait une virée.

- J'adore la conversation, mais à condition que je sache à qui je parle et qu'on ne me serre pas de trop près, dit Andreios en tentant de se dégager d'une secousse.

Amilcas et Panboukis relâchèrent légèrement leur prise ; ce qu'ils avaient voulu éviter, c'était le coup de feu tiré sous l'emprise de la panique.

- Vous avez déjà entendu parler d'un certain Drosos ? questionna Panboukis.

- Non, dit le Corfiote, sincèrement surpris. Qu'est-ce qui a pu vous faire croire que je le connaissais ?

- L'assiduité de vos relations avec une femme nommée Thessa. Celle-là, son nom ne vous est pas inconnu, je présume ?

Andreios frémit. Drosos était-il le « protecteur », l'amant en titre de Thessa ? Alors cette entrevue nocturne s'expliquait... Thessa l'avait attiré hors de l'hôtel pour lui faire administrer une raclée par deux hommes de main. Au fond, il préférait ça...

- En effet, j'ai beaucoup d'admiration pour cette fille. En quoi cela vous concerne-t-il ?

- Elle a des ennuis, dit Panboukis. De graves ennuis : les uns parce que vous la serrez de trop près, et les autres parce que vous essayez de la faire chanter...

Ils avançaient toujours dans la rue obscure, et quelqu'un qui les eût croisés n'aurait pas cru que le dénouement était aussi proche. Andreios, par une manœuvre qui tenait du prodige, se débarrassa simultanément des deux hommes qui l'accompagnaient. Avec une prestesse fulgurante, il fit basculer ses adversaires en arrière, chacun de ses pieds calé derrière leur talon. Ses bras refoulèrent d'un geste brusque ceux qui le serraient : Panboukis et Amilcas se retrouvèrent sur le dos avant d'avoir eu le temps de respirer. Le Corfiote, prenant ses jambes à son cou, détala à toute vitesse.

Amilcas fut le premier debout. En proie à une fureur aveugle, il s'élança sur la trace d'Andreios. Il n'avait que sept ou huit mètres de

retard mais il eut beau forcer l'allure, le fugitif conservait une chance de s'échapper. Alors Amilcas, sans cesser de courir, plongea la main dans la poche de son pantalon et en sortit un couteau à cran d'arrêt. Une simple pression du pouce fit jaillir la lame, très effilée au bout mais s'élargissant jusqu'au manche comme celle d'un couteau de boucher.

Les coudes au corps, Andreios cavalait sans relever la tête. Il ne songeait pas à se retourner pour vérifier s'il était suivi : ce qui comptait, c'était de prendre le large et de foncer droit devant soi. Ses agresseurs n'oseraient pas tirer, ils ne le voudraient pas, le jeu n'en valait pas la chandelle : pour une simple question d'amour-propre...

Un coup sourd le frappa dans le dos, lui coupa la respiration et se prolongea par une douleur aiguë qui fit fondre les muscles de ses jambes. Il trébucha, essaya mécaniquement d'enrayer sa chute et plongea tête en avant sur les pavés.

Les bras étendus, la figure contre les pierres froides, il crut qu'il allait étouffer. Bien qu'il conservât toute sa lucidité, il ne pensait plus à ses poursuivants. Un liquide chaud lui monta dans la gorge et le fit tousser. Sa respiration devint courte et sifflante. Puis il se dit qu'il ne pouvait rester là ; ses doigts agrippèrent les pavés...

- Halte, ne bougez pas ! Je vais prendre soin de vous, dit une voix qui tombait du ciel.

Max Pardon se pencha sur Andreios; mais il se garda d'extraire le poignard de la plaie.

CHAPITRE V

Purdon regarda les alentours, ne vit personne.

Aussitôt après le lancer de son couteau, Amilcas avait fait demi-tour, était revenu vers Panboukis et, sans échanger un mot, les deux hommes s'étaient, défilés dans la direction inverse. Max n'avait eu que le temps de se jeter dans une encoignure de porte ; ils étaient passés à cinquante centimètres de lui.

Posant un genou à terre, Purdon fixa le profil blême du blessé, dont la bouche laissait couler une sorte d'écume. Il reconnut alors le visiteur qui était entré dans le salon d'attente de Mme Pittakis, et il se dit qu'il avait déclenché un curieux mécanisme.

- Pourquoi vous a-t-on attaqué ? questionna-t-il à voix basse.

Le souffle court, Andreios leva les yeux vers le visage tendu qui se penchait sur lui, et dont les traits lui parurent vaguement familiers.

- Thessa... lâcha-t-il avec peine. La garce... Elle n'aurait pas dû...

Max comprenait de moins en moins ; mais, subitement, une inspiration lui vint à l'esprit :

- Vous ont-ils parlé d'un nommé Drosos ?

Le Corfiote opina faiblement de la tête ; cet acquiescement permit à Purdon de conclure qu'il existait une corrélation directe entre sa lettre anonyme et l'agression qu'avait subie ce type. Il aurait voulu poser mille questions, mais il se rendait compte que le blessé allait sombrer dans l'inconscience et il connut une brève angoisse. Ses doigts s'incrustèrent dans l'épaule d'Andreios.

- Dans quel but contactiez-vous Thessa chez Pittakis ? murmura-t-il.

Andreios sentait qu'il allait mourir. Son cerveau lui apportait des images anciennes, de vieux souvenirs qu'il croyait oubliés. Une sereine indifférence s'emparait lentement de lui. La voix qui lui parlait semblait se désincarner.

- ... Liaison Corfou-Athènes, haleta-t-il. Max s'en doutait fichtre bien, qu'il s'agissait d'une liaison entre deux groupes d'un réseau ! Mais pour transmettre quoi ? A qui ?

- De qui receviez-vous des ordres ?

A quelque distance, des pas résonnèrent sur les pavés. Purdon fouilla l'obscurité, les nerfs à vif. Un couple, qui venait de tourner le coin de la rue, se rapprochait...

Andreios avait fermé les yeux. Peut-être n'avait-il même pas entendu la dernière question. Max sentit des gouttes de sueur perler sur son front. Il explora rapidement les poches du mourant, s'empara des papiers et du portefeuille tandis qu'Andreios commençait à délirer. D'une voix presque imperceptible, il marmonnait des mots sans suite

- ... La faute de Kotroni... le Français... une belle gosse...

Purdon tressaillit. Dire que ce type savait peut-être ce qu'était devenu Lecas... et qu'il allait se taire pour toujours. Dans trois secondes, les gens qui arrivaient verraient qu'il se passait quelque chose d'insolite, qu'un blessé gisait sur le trottoir.

L'agonisant eut un hoquet. Purdon, furieux de ne rien avoir appris, ne parvenait pas à se détacher de lui.

Saseno... articula Andreios.

Puis sa tête roula sur son bras.

Purdon démarra comme une flèche. A vingt mètres derrière lui jaillit un cri d'épouvante, un cri de femme. Max filait tellement vite que ses pieds touchaient à peine le sol. Il rasait les façades et courait à fond de train pour s'enfoncer dans un matelas d'obscurité qui le déroberait à la vue de ceux qui avaient découvert le cadavre.

Le sang lui battait aux tempes, son cœur lui martelait les côtes. Sans doute le poursuivait-on ? Il n'entendait rien, mais le vent qui sifflait à ses oreilles pouvait couvrir le crissement de semelles d'une galopade. Enfin il dépassa un coin de rue. Il dut casser son élan pour bifurquer à droite et s'engager dans la voie transversale. Dans l'ombre bleutée de la nuit, il ne distingua aucune silhouette : il avait le champ libre...

Cédant aux impulsions qui guident la fuite d'un homme traqué, Purdon s'efforça de brouiller sa piste en virant chaque fois qu'il le pouvait. Au bout de dix minutes d'une course éperdue, il ralentit son allure ; au coin de rue suivant, il adopta la démarche paresseuse d'un noctambule fatigué.

Il avait l'impression d'avoir avalé un fer rouge. La bouche ouverte, il engloutissait autant d'air qu'il le pouvait sans vaincre sa suffocation. Il fit un tampon de son mouchoir et le passa sur sa figure pour en essuyer la transpiration. Ses cheveux collaient.

Peu à peu, il parvint à remettre de l'ordre dans ses pensées ; il se demanda dans quel quartier il se trouvait. A Athènes, les artères se coupent à angle droit, et il est souvent difficile de déterminer sa position, surtout la nuit. Max poursuivit sa route et, tout à coup, il reconnut les bâtiments de l'École Polytechnique. Dès lors il ne lui fallut qu'un bon quart d'heure pour rejoindre son hôtel.

Harassé, il se mit au lit en chassant toute les réflexions qui lui encombraient la tête. La seule conclusion qui s'imposait, c'est que la soirée n'avait fait qu'épaissir l'imbroglio.

Il ne s'éveilla qu'aux environs de midi, alors que les rayons du soleil s'infiltraient entre les persiennes. A peine avait-il ouvert les paupières qu'il retomba à pieds joints dans la réalité.

Avant de se lever, il alluma une cigarette, question de se donner un peu de répit. Lorsqu'il en écrasa le bout dans le cendrier, il avait mis un semblant d'ordre dans ses projets.

Quand il eut apporté la touche finale à sa toilette, il entreprit d'examiner son butin de la veille, les papiers qu'il avait subtilisés à l'homme dont il avait recueilli le dernier souffle, et dont il ignorait encore l'identité. La veille, en prenant en filature l'inconnu qui surveillait les abords du vestiaire, il était à mille lieues d'imaginer que ce quidam assassinerait le client rencontré chez Mme Pittakis...

Quand le type l'avait conduit jusqu'à un magasin de copies d’œuvres d'art anciennes, Pardon avait tout de suite deviné que ce n'était pas une coïncidence : dans une affaire où des Tanagras jouaient un rôle prépondérant, il y avait gros à parier que les statuettes dont Lecas recherchait l'origine sortaient de là. Sur la vitrine, de grandes lettres disposées en arc de cercle indiquaient « Chez Panboukis »...

Max vida le portefeuille du mort et mit à jour une carte crasseuse, avec photo, constellée de plusieurs cachets : Andreios Pezmazoglou, né à Salonique le 26 août 1930, domicilié à Corfou, rue d'Esculape 37. Profession : mécanicien.

Craignant d'oublier certains détails, Max nota sur un bout de papier les noms que, dans son délire, le blessé avait prononcés. Thessa, naturellement, puis Kotroni... Saseno... Ces deux derniers devaient habiter Corfou, probablement.

Il passa au crible les cartes de visite, les talons de bulletins de versement de compte chèque postal, les pages d'agenda déchirées

sur lesquelles deux ou trois mots étaient griffonnés, de vieilles photos sans signification...

Tout ça ne l'avançait guère. Cependant, il ne fallait pas être grand clerc pour estimer, à la lueur des événements de la veille, que, primo, Thessa avait partie liée avec les agresseurs d'Andreios, et, secundo, que ce dernier s'était attiré l'animosité du groupe en dépit du fait qu'il était son agent de liaison.

Le plus désagréable, c'est que le type qui venait d'être exécuté d'un cour de poignard constituait précisément le chaînon que Max aurait voulu saisir... Sa mort brisait le fil. Un autre agent prendrait la succession, tôt ou tard, mais il serait encore indétectable parmi, les clients qui, sonnaient chez Mme Pittakis.

Max eut l'impression déplaisante que ses membres étaient englués et qu'il se débattait dans de la mélasse. Ses yeux errèrent de nouveau sur les objets éparpillés, non sans une nuance de dégoût. Il allait devoir relater point par point ce qui s'était produit depuis son débarquement à Athènes et terminer sur une note optimiste, bien qu'il n'eût rien de positif à offrir au Vieux.

Il dut vaincre son apathie pour se mettre à la rédaction de son pensum, qu'une traduction en code rendait plus rébarbatif encore.

Vers une heure, il sortit de l'hôtel avec une enveloppe timbrée en poche et la glissa dans la première boîte postale qu'il rencontra. Délivré de cette corvée, il résolut d'aller calmer la faim qui contractait son estomac.

Lorsqu'il eut avalé le café qui couronnait le repas, il se sentit un peu plus alerte.

Ce fut quasiment d'une façon machinale qu'il prit le chemin du magasin de reproductions d'où il avait vu sortir, la nuit précédente, les assaillants d'Andreios. Là devait se trouver un des nœuds de l'affaire. Il pouvait hardiment y faire un tour, puisque personne, dans la bande, n'avait de raison de le suspecter. Même pas Thessa, la seule qu'il eût approchée d'assez près...

Il arriva près de l'église orthodoxe, acheta un plan de la ville et des cartes postales, en bon touriste, puis, après avoir regardé plusieurs vitrines en promeneur qui a du temps à perdre, il finit par pousser la porte de la boutique de Panboukis.

Les tubes du carillon s'entrechoquèrent en produisant des notes musicales et continuèrent a vibrer lorsque Max eut refermé derrière lui. La vitrine étant placée dans l'ombre de l'église, l'intérieur du magasin n'était pas très éclairé.

Purdon s'immobilisa au milieu des imitations de poterie étrusque et des faux bronzes que recouvrait une fine poussière blanche. Il ne fut pas surpris quand il reconnut dans le commerçant qui venait vers lui l'un des deux hommes de la veille.

Panboukis, en tablier et les bras dénudés, salua son client de trois rapides courbettes et posa sur lui ses yeux d'escarboucle.

- Je voudrais emporter d'Athènes un souvenir qui rappelle les sculptures du Parthénon, dit Max d'un ton indifférent. Mais comme je prends l'avion, ce ne peut être ni trop lourd ni trop encombrant... Qu'auriez-vous à me proposer

Le Grec arbora un sourire qui, en accentuant ses rides, lui donnait un air paterne. Il évalua sur-le-champ la situation de fortune du visiteur et déclara :

- J'ai ce qu'il vous faut, Kirié... L'exportation des œuvres authentiques est interdite, mais je possède des copies ou des réductions qui tromperaient n'importe qui si on les exposait dans un musée... Voyez, par exemple, cette Victoire aptère, vieillie par les siècles...

- C'est trop grand, l'interrompit Max en repoussant du geste le plâtre de soixante centimètres de haut que lui tendait l'artisan.

Panboukis déposa l'objet, puis désigna du doigt divers articles ranges sur une étagère :

- Une tête d'éphèbe ? Un buste d'Agrippa, le bienfaiteur de la cité ? Ou cet Apollon dont l'original est toujours sur l'Acropole ?

Max fixa successivement les moulages que montrait Panboukis, esquissa une moue négative.

- Trop classique, tout ça, murmura-t-il. Il en existe des centaines, des milliers de copies dans le monde. Non, je voudrais quelque chose de moins répandu, et qui ait un cachet de grâce, une simplicité de lignes...

Il ne voulait pas prononcer le mot le premier. Le Grec devait avoir l'illusion que c'était lui qui faisait la suggestion.

Panboukis se gratta distraitement les cheveux, tandis qu'il, inventoriait son stock.

- Un petit Tanagra, peut-être ? émit-il d'un air songeur.

Purdon s'abstint, de sauter sur l'offre. Au bout .d'une seconde, il admit avec un brin de réticence

- Oui, au fond... Un Tanagra... Vous en avez ?

Panboukis leva les bras au plafond, comme si la question lui semblait complètement saugrenue.

- Si j'en ai, Kirié ? J'ai le plus beau choix que vous puissiez rêver. C'est moi qui ravitaille les boutiques de Skhimatarion, à proximité même de Tanagra ! Venez avec moi, je vais vous en montrer de très jolis...

Une pointe d'inquiétude naquit chez Purdon. Rien, pourtant, dans l'attitude du Grec, n'était propre à susciter une crainte quelconque : ce dernier se comportait en commerçant, sans plus. Il ne se méfiait certainement pas...

Max s'en voulut d'être nerveux. Aucun danger ne pouvait le menacer dans cette boutique... Il suivit son cicerone dans le couloir qui conduisait à l'arrière de l'immeuble en songeant que, peut-être, Pierre Lecas l'avait précédé en ces lieux.

Il déboucha dans un atelier où régnait un désordre impressionnant, inévitable par suite des travaux très divers qu'on y accomplissait. Un ouvrier installé devant un tour de potier était en train de façonner un vase.

Panboukis grimpa sur un escabeau pour prendre plusieurs figurines, les unes blanches comme de l'albâtre, les autres en terre rouge, d'autres encore traitées dans le style ancien.

- Voyez, dit-il à Purdon en faisant pivoter l'un des Tanagras, les doigts réunis autour du socle.

La grâce de cette statuette était indéniable : le mouvement du personnage, un jeune pâtre, était plein de noblesse et, malgré la petitesse de l'objet, les traits avaient une finesse de camée.

- Délicieux, en effet, approuva Purdon. Montrez les suivantes...

Panboukis fit défiler plusieurs sujets en laissant au touriste le loisir de les contempler. Finalement, Max lui en prit un des mains pour l'examiner de plus près. C'était une musicienne tenant une lyre.

- Combien ? demanda-t-il.
- Vingt-cinq mille drachmes, Kirié...
Mais le sourire engageant de Panboukis se figea brusquement, puis il réapparut alors que Max relevait la tête après avoir regardé sous le socle de la figurine. Apparemment, l'expression du Grec n'avait pas changé.
- Je crois que je vais acheter celle-ci, dit Purdon.
- Attendez ! Vous n'avez pas encore vu les joyaux de ma production, objecta le commerçant avec une hâte qui paraissait inspirée par le souci de donner pleine satisfaction au client.
Avant que Purdon ait pu le retenir, Panboukis marcha vers la réserve, ouvrit rapidement le cadenas et disparut derrière la cloison.
- Amilcas ! cria-t-il de loin. Actionne le ventilateur ! Il faut chaud à mourir, ici !
L'ouvrier abandonna son tour pour aller enclencher un interrupteur à couteaux. C'est alors que Max vit pour la première fois son visage et qu'il reconnut en lui l'homme qui, à l'Olympe, guettait le vestiaire. Craignant que l'autre ne se souvînt de lui, il se détourna pour admirer une Vénus de Cnide d'une blancheur immaculée. Une âpre satisfaction lui dilatait la poitrine, d'avoir en main la preuve que les Tanagras étaient fabriqués dans cette maison. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à filer...
Panboukis revint vers lui, les mains derrière le dos comme s'il voulait jouir de l'étonnement admiratif de son client.
- Je vais vous montrer une de mes plus belles œuvres, dit-il avec un air modeste. Donnez-moi franchement votre avis...
Max, entrant dans le jeu, arborait une mine intriguée.
- Regardez, dit le Grec à mi-voix en ramenant l'objet qu'il avait dissimulé jusque-là.
Purdon abaissa les yeux sur la figure de plâtre qui était exposée devant lui. Un frisson glacial le parcourut, car il reconnaissait dans ce moulage le masque mortuaire de Pierre Lecas !
Avant qu'il se fût rendu compte qu'il se trahissait irrémédiablement, Panboukis lui fracassait la pièce de plâtre contre le front.

D'abord aveuglé par le choc, Purdon trébucha en arrière, encore glacé d'horreur. En un éclair, il se vit perdu. Il rassembla toute son énergie pour tenter, de saisir son pistolet, mais le Grec lui décocha un effroyable direct à la racine du menton. Ses genoux mollirent et il voulut s'agripper à un support ; ses bras battirent l'air, puis il s'écroula avec une lenteur irréelle tandis qu'un voile noir le séparait pour toujours du monde des vivants.

Panboukis, les poings crispés, grinça entre ses dents :

Il a bien failli me rouler, celui-là,.. Heureusement que mon truc est infaillible ; la gueule de son collègue l'a forcé à se démasquer. S'il en vient encore un, il se vendra de la même manière. Amilcas, porte-le dans l'entrepôt et règle-lui son compte.

L'interpellé s'acquitta de cette mission sans sourciller. Ses mains d'étrangleur se refermèrent autour du cou de Max Purdon et serrèrent jusqu'à ce que le dernier souffle de vie eût quitté le corps de sa victime.

Il revint dans l'atelier en s'essuyant les paumes au pagne de toile qui lui ceignait les reins. Soulevant une cruche de terre posée sur l'établi, il fit couler un filet de vin dans sa gorge, puis grommela

-- Je crois que j'ai déjà vu ce type quelque part...

Panboukis arrêta le ventilateur. Un silence pesant emplit l'atelier.

- Comment est-il parvenu jusqu'ici ? poursuivit Amilcas. Ce n'est pas Thessa qui l'a dirige vers nous...

- Pas la peine de se creuser... S'il a pris la succession de son collègue, il a observé les mouvements de Thessa et c'est ce qui l'a amené chez nous. Nous devons changer nos batteries... Deux en quinze jours, c'est beaucoup.

- Le fait est que ça commence à sentir le roussi, admit Amilcas qui n'avait pourtant pas l'air très alarmé. Après l'histoire d'hier et celle d'aujourd'hui, Kotroni devrait nous retirer des affaires pour un petit temps.

- Pousse le four jusqu'à quinze cents degrés... Plus vite nous aurons réduit le corps en poussière, mieux ça vaudra. Je vais m'occuper du moulage...

Comme pour Lecas, la disparition de Max Purdon fut signalée à la police avec un certain retard. Et l'enquête subséquente fut tout aussi stérile. Aucun indice ne pouvait guider les enquêteurs. La seule chose qui frappa ces derniers, c'est que deux Français étaient devenus introuvables sans qu'on pût affirmer avec certitude qu'ils étaient morts.

Il vint à l'idée d'un des hauts-fonctionnaires de la police que tout cela cachait peut-être un drame de l'espionnage, car la Grèce a toujours été une terre d'élection pour les complots. Aussi, quand l'ambassade émit une sévère protestation auprès du gouvernement, on répondit avec infiniment de tact en donnant l'assurance que rien n'était négligé pour retrouver les disparus, mais on fut convaincu en haut lieu que les recherches demeureraient vaines.

Le Vieux prit connaissance de là dernière lettre de Max Purdon alors que celui-ci était déjà mort et incinéré dans un four à céramique.

Ce n'est que plusieurs jours plus tard qu'il acquit la conviction que Max avait suivi la trace de Lecas jusque dans la tombe. Alors, il jugea indispensable de faire appel à son meilleur agent, à celui qu'il aurait envoyé en premier lieu s'il avait été à Paris à ce moment-là : FX-18, dit Francis Coplan.

CHAPITRE VI

Dès que Coplan entra dans le bureau du Vieux, il eut l'intuition que le baromètre moral de son chef marquait « tempête ». L'expression butée, son front soucieux et le tirage précipité de sa pipe constituaient des symptômes irrécusables que le Service traversait une mauvaise période.

- Des ennuis ? demanda simplement Francis dont, par contagion, les sourcils se rapprochèrent.

- Plutôt, dit le Vieux sans desserrer les dents, en levant vers son interlocuteur un visage déprimé. Mettez-vous à l'aise, j'ai une curieuse histoire à vous raconter...

Coplan se débarrassa de son trench, le jeta sur le dossier d'une chaise, et se carra dans le fauteuil aux ressorts perfides et qui, selon les circonstances, agissait comme un piège ou comme un siège éjectable.

Le Vieux se pencha pour prendre un dossier dans un tiroir, le posa devant lui mais ne l'ouvrit pas. Il aurait pu réciter par cœur le texte des quelques documents qui étaient classés sous sa main, dans l'ordre chronologique.

- Ceci, commença-t-il en écrasant sa paume sur la chemise de carton souple, est la lettre de faire-part de deux gars du Service. C'étaient deux agents de première force, qui avaient fait leurs preuves. L'un s'est volatilisé alors qu'il était à Athènes, depuis dix jours, le second a disparu trois jours après son arrivée en Grèce. Et je ne sais ni pourquoi ni comment.

Ce bref préambule suffit à Coplan pour deviner qu'il ne jouirait plus longtemps de l'air de Paris. Il s'accouda sur les bras de son fauteuil et se mit à jouer avec ses ongles, ce qui dénotait chez lui une attitude de vigilance intellectuelle.

- Dans quel but les aviez-vous envoyés là-bas ? questionna-t-il pour inciter le Vieux à poursuivre.

Ce dernier déposa sa pipe sur le bord d'un cendrier et joignit les mains devant sa figure. Il réfléchit deux secondes pour expliquer avec un maximum de clarté une affaire qui, précisément, se caractérisait par l'absence de données bien nettes.

- Il y a trois semaines, en Tunisie, une patrouille nettoie à la grenade un nid de terroristes. Après avoir mis l'adversaire hors de combat, ces soldats fouillent la baraque de bas en haut : ils découvrent plusieurs cadavres, un dépôt d'armes et un petit colis bien ficelé qui, visiblement, allait être envoyé par la poste. Le sergent a la bonne idée d'emporter ce paquet et de le remettre à ses supérieurs. Une adresse figure sur l'emballage : Mlle Thessa, 74, rue Victor-Hugo, Athènes. Dans le colis, il y a une statuette tout à fait banale, un petit Tanagra sans grande valeur, qu'une explosion de grenade a cassée en deux morceaux. Or, la cassure permet d'apercevoir un creux intérieur dans lequel est cachée une bande magnétique, une sorte de serpentin fortement aplati.

Coplan haussa les sourcils. Dès qu'il était question d'un dispositif électronique quelconque, sa formation d'ingénieur reprenait le dessus.

- Et qu'y ,avait-il sur cette bande ?

Les coins de la bouche du Vieux s'abaissèrent en, une sorte de rictus mongol.

- On ne le sait toujours pas. Vous savez que l'indépendance politique de la Tunisie lui vaut beaucoup d'ennemis, tant arabes qu'étrangers. Ce pays nous a demandé, dans le cadre de la coopération, d'identifier ceux qui fournissent des armes aux opposants du régime. Le Service a donc pris l'affaire en main mais le laboratoire chipote sans aboutir à rien de concret. Quand on écoute l'enregistrement, on a l'impression qu'il s'agit d'une discussion véhémente entre deux perroquets surexcités. On a fait venir un professeur de la Sorbonne, un célèbre linguiste : après audition, il n'a pu que se gratter l'occiput. Les techniciens du labo s'amusent à prétendre que c'est du martien. Bref, je n'ai pas attendu l'issue de ces essais pour tenter de localiser l'endroit où avait été fabriquée cette figurine creuse, et de savoir à qui était destiné le message sonore inscrit sur la bande magnétique. C'est pourquoi j'ai envoyé Pierre Lecas à Athènes...

Il s'interrompit, marquant un temps d'arrêt afin de permettre à Coplan de bien se graver ces préliminaires dans la mémoire. Francis fût sur le point de parler, mais il pinça les lèvres, ne voulant pas rompre le fil du récit.

Lecas a contacté la personne à qui l'envoi était adressé : en réalité, l'adresse correspondait à une maison close tenue par une dame Pittakis, car Thessa est une fille publique qui exerce ses talents sur appel téléphonique. Dans le dernier rapport qu'il nous a adressé, Lecas déclarait n'avoir encore aucune idée des gens qui étaient en relation avec Thessa. Il stipulait qu'il avait un rendez-vous avec elle au sujet des Tanagras. Depuis lors, je n'ai plus rien reçu de lui et l'ambassade a été avisée par la police grecque qu'il était porté disparu.

Le Vieux poussa un soupir, dénoua, ses mains et agrippa le rebord de son bureau tandis qu'il faisait basculer son siège en

arrière et le maintenait en équilibre.

- Le ravitaillement en armes et explosifs des rebelles est un des problèmes les plus irritants qui se pose à l'État-major de Tunis. Si des terroristes envoient des messages secrets en Grèce, ce n'est sûrement pas pour établir des relations culturelles... J'ai donc lancé un autre agent sur la piste : Purdon.

- Max ? fit Coplan, avec un mouvement brusque.

- Oui, confirma le Vieux d'une voix tranquille. Il connaissait le pays, la langue et n'avait jamais opéré dans ce coin-là. Ne sachant pas comment Lecas s'était fait repérer, il s'est tenu sur ses gardes, mais pour semer le désarroi dans le clan adverse il a imaginé d'envoyer une lettre anonyme dans laquelle il faisait allusion au meurtre de Lecas. Les choses se sont aussitôt envenimées : le soir même, il prenait en filature un type qui était censé le coincer, lui. Ça l'a mené à une boutique consacrée à la vente de répliques en plâtre de sculptures antiques. Il s'est posté aux environs dans l'espoir de surprendre d'autres personnages qui seraient intéressés par les nouvelles que le type devait rapporter. Vous connaissiez Purdon : il était tenace comme un tigre, et il aurait patienté toute la nuit s'il le fallait pour recueillir un petit indice. Il n'a pas été déçu ; peu après, deux hommes sortaient de la maison et, un peu plus tard, ils attaquaient en pleine rue un individu qu'ils attendaient près d'un hôtel. Purdon n'est intervenu qu'après la fuite des agresseurs ; blessée d'un coup de poignard, la victime a expiré devant lui., D'après Max, c'était un agent de liaison, vraisemblablement chargé d'acheminer plus loin les colis que recevait la fille Thessa. Pourquoi a-t-il été. descendu ? Mystère. Les papiers trouvés sur lui n'offraient aucun intérêt, sauf sa carte d'identité. Vous la verrez, elle figure au dossier. L'histoire s'arrête là, car Purdon a disparu à son tour après avoir expédié son rapport, et j'ai beau me creuser la cervelle je ne trouve rien, dans sa conduite, qui aurait pu le signaler à l'attention de ses adversaires...

Coplan, plutôt perplexe, se caressait pensivement la joue. Il voyait bien les grandes lignes, mais le problème devait être étudié en détails. Cependant, à première vue, quelque chose le choquait dans cette affaire,

- Au fond, résuma-t-il avec une logique implacable, deux agents ont été tués, en dépit de leur adresse professionnelle, avant même qu'ils aient abordé la question principale : le trajet que devait suivre la bande magnétique après qu'elle serait parvenue dans les mains de la dénommée Thessa ?

- C'est exact, admit le Vieux.

- Alors, je me demande pourquoi vous n'avez pas envoyé un faux colis, à la place de celui qui a été intercepté par les soldats.

Lecas ou Max auraient eu quelque chose de concret à suivre...

Le Vieux ouvrit la bouche, la referma, puis il secoua la tête.

- L'idée n'est pas mauvaise, mais elle vous est venue parce que vous savez ce qui s'est produit. Au départ, cela ne semblait pas nécessaire...

Il réfléchit encore et ajouta :

- J'avais donné des instructions pour que le service des Postes de Tunisie signale les envois à destination de la Grèce, mais cela n'a rien donné... Je retiens votre suggestion, en tout cas : j'en toucherai deux mots à Maupas, qui doit partir demain pour Athènes.

- Hein ? proféra Coplan. C'est Maupas qui continue l'enquête ?

Il n'y était plus du tout. Pourquoi le Vieux l'avait-il convoqué, alors ?

Son chef se frotta longuement les mains avant de répondre, satisfait de la déception qu'il lisait sur les traits de Francis. Maintenant qu'il avait bien attisé son intérêt et stimulé son esprit combattit, il pouvait lui dévoiler ses intentions.

Oui, approuva-t-il. Maupas va prendre la suite, mais c'est vous qui allez le couvrir : je n'ai pas envie qu'il tombe dans une trappe comme les deux premiers.

- S'il en est ainsi, dit Coplan, je suppose que j'ai voix au chapitre dans la préparation du travail ?

- Cela va de soi... Puisque je vous tiens pour responsable de la bonne issue de cette mission, je suis prêt à vous faciliter les choses, autant que je le puis.

Le Vieux déployait son amabilité des grands jours, et Francis savait que c'était sa manière à lui d'embarquer les gens dans des

expéditions qu'il considérait comme sans espoir. Et ce manège était tellement cousu de fil blanc que Coplan s'en irritait chaque fois.

- Quelle idée avez-vous derrière la tête ? s'enquit-il d'un ton assez sec, à brûle-pourpoint.

Le chef du 2ème Bureau savait dissimuler ses sentiments quand il le voulait, et s'il sentit une bouffée d'autorité lui monter au visage à cause de cette attaque directe, il crut plus adroit de n'afficher qu'un léger embarras.

- Vous êtes perspicace, remarqua-t-il. Je devrais m'en féliciter... Eh bien, ce qui me tarabuste, c'est un élément psychologique. Vous et moi, nous connaissons les modalités des trafics d'armes : neuf fois sur dix, ce sont plus des combines d'ordre commercial que de véritables complots. Or, en, l'occurrence, nous nous trouvons manifestement devant une machine bien montée, aux rouage huilés, à tel point que deux agents expérimentés se font épingler avec une soudaineté (passez-moi le mot...) magistrale. Ce luxe de précautions, de même que le caractère foudroyant des ripostes, m'incitent à penser que...

- Que ?

- ... Que cette organisation ne fonctionne pas uniquement pour venir en aide à une poignée d'exaltés tunisiens. Retenez ce que je vous dis : un tel réseau, en Grèce, a une autre raison d'être, et c'est ce qui le rend si dangereux. Ne le démolissez pas avant d'avoir une vue d'ensemble, cela m'intéresse beaucoup plus que cinquante caisses de mitraillettes.

Un singulier sourire fit pétiller les yeux gris de Coplan. La dernière phrase de son interlocuteur dénotait une confiance peu commune dans ses capacités... Elle était plus agréable à entendre qu'une intonation doucereuse.

- Vous faites bien de me prévenir, articula-t-il. j'agirai en conséquence. Voulez-vous ménager une conférence à trois, pour demain ? D'ici là j'étudierai le dossier à fond et j'irai examiner cette bande magnétique au laboratoire. Ce serait une erreur que de ne pas la déchiffrer avant notre départ : c'est une de nos pièces maîtresses...

Le Vieux prit une expression bougonne.

- D'accord, je ferai venir Maupas demain à dix heures du matin, mais en ce qui concerne cette bande magnétique, je crains que vous ne perdiez votre temps.

Francis se leva, préleva une Gitane dans son étui à cigarettes et fit jouer son briquet. Tout en chassant la fumée par la bouche et les narines, il répliqua :

- L'électronique, c'est ma marotte ; puisqu'il n'existe pas encore de service de déchiffrement du son, je vais tenter ma chance. je reviendrai tout à l'heure pour le dossier.

Il laissa son imperméable sur la chaise, gagna la porte en deux enjambées et sortit.

L'itinéraire qui conduisait aux locaux pompeusement qualifiés de laboratoires était assez compliqué. Dans l'extravagant dédale de ce bâtiment militaire, couloirs et escaliers s'entrelaçaient au point qu'on ne savait jamais très bien à quel étage on aboutissait.

Francis pénétra finalement dans une pièce dont l'équipement scientifique aurait fait reculer Einstein en personne. Mais les trois hommes qui opéraient dans ces lieux avaient une longue pratique et ce décor effarant avait cessé de les impressionner.

Ces trois magiciens pouvaient tout faire ; photographier une empreinte digitale et l'agrandir cent fois, analyser des poisons, déterminer l'origine d'une balle retrouvée dans le corps d'un inconnu, établir qu'un passeport était faux ou reconstituer le trajet d'une voiture d'après la terre qui adhérait à ses pneus.

Coplan avait plus d'une fois eu recours aux bons offices de ces obscurs collègues qui, avec une patience infinie, parvenaient à extraire des révélations sensationnelles d'un infime brin de matière.

Son entrée fut saluée par des grognements amicaux ; mais, dès qu'il eut mentionné la raison de sa visite, les trois laborants se renfrognèrent.

- Cette bande ? dit l'un plein de mépris, c'est une blague qu'on vous a faite ; on vous l'a fourrée dans les pattes pour vous amuser, vous les durs...

- Y a rien à en tirer, maugréa le second. A moins de s'intéresser aux mœurs des cacatoès...

- Donnez toujours, dit Coplan sans se laisser démonter, ni sans d'ailleurs nourrir un grand optimisme.

- Elle est encore sur le magnétophone, indiqua le premier avec un geste du pouce pour montrer l'appareil, un enregistreur portatif très complet placé sur une étagère.

Coplan empoigna l'engin, chercha des yeux une prise de courant pour y brancher la fiche d'alimentation.

En attendant que les tubes fussent portés à la température de fonctionnement, il questionna les techniciens.

- Qu'avez-vous fait, jusqu'à présent, pour auditionner ce ruban ?

Le plus âgé des trois, un quinquagénaire dont la maigreur semblait indiquer qu'il se nourrissait uniquement de mathématiques, leva ses lunettes sur son front. Il fixa Francis d'un œil vague avant d'entamer d'une curieuse voix de basse la relation des essais antérieurs :

- Nous l'avons d'abord fait défiler à la vitesse de 19 cm/seconde ; mais comme le haut-parleur ne débitait qu'une sorte de sifflement, nous avons aussitôt réduit la vitesse à 9 cm/seconde. Ceci nous a donné un gazouillis, à peu près ce qu'on obtiendrait en plaçant un micro dans une volière surpeuplée. Nous avons encore ralenti le défilement, mais les sons sont restés aigus et inintelligibles. Ensuite, nous avons inversé l'ordre de marche, mais sans plus de succès. J'ai pensé que ce qui était enregistré sur le ruban avait subi une distorsion, analogue à celle qu'on applique à la radiotéléphonie transcontinentale pour sauvegarder le secret des communications. J'ai donc porté la bande aux P.T.T. où les ingénieurs, tout en partageant mon opinion, n'ont cependant pas réussi à découvrir quel genre de distorsion avait été mise en œuvre : il existe des dizaines de procédés différents, et chacun peut donner lieu à une centaine de combinaisons. Alors, vous voyez le problème...

Coplan médita quelques secondes, le menton sur le poing.

- Tout ça me paraît trop compliqué, déclara-t-il enfin. Peut-être allez-vous chercher midi à quatorze heures... Vous vous figurez sans doute que les espions sont toujours des techniciens de génie ? Ils ont recours à des procédés habiles, certes, mais qui ne réclament que des moyens assez simples...

- Eh bien, amusez-vous là-dessus, suggéra le technicien sans cacher son ironie. Pour ma part, j'ai eu ma ration de maux de tête...

- ... Parce que vous vous creusez trop le ciboulot, émit Francis en appuyant sur la manette « reproduction ».

Il ne lui fallut pas écouter plus de cinq secondes pour constater qu'en régime normal, ce cafouillage de bruits suraigus ne pouvait avoir aucun sens.

Autour de lui, de bons sourires se dessinèrent sur la figure des laborants. Par acquit de conscience, Francis recommença en réduisant le plus possible la vitesse de rotation des bobines, sans obtenir un résultat plus encourageant.

Pour une raison inexplicable, le haut-parleur débitait toujours une litanie ultra-rapide qui ressemblait, comme l'avait dit le Vieux, à une discussion frénétique entre perroquets.

Les trois techniciens, apparemment ravis, eurent le triomphe modeste ; ils se contentèrent de regarder Coplan d'un air béat. Mais ce dernier, dont la tendance à l'obstination n'avait pas besoin d'être aiguillonnée par des mines sarcastiques, ignora superbement les spectateurs. Il s'hypnotisa sur le magnétophone, tandis que son cerveau élaborait diverses hypothèses.

Tout a coup, il fit sursauter ses compagnons en disant :

- Vous n'avez pas un second appareil ?

Interloqués, ils ne parurent pas comprendre.

- Mais oui, insista Francis : un deuxième magnétophone pareil à celui-là...

Le plus âgé répondit enfin de sa voix profonde :

- Oui, il y en a un qui sert de support à l'oscillographe...

- Passez-le-moi...

Avec une répugnance manifeste, ses collègues se mirent à déménager des instruments et à déconnecter des fils pour dégager l'ustensile, dont ils essuyèrent la poussière avant de l'apporter sur la table.

Coplan brancha la deuxième fiche et mit l'appareil en ordre de marche pour une prise de son. Il dénoua le cordon du micro de manière à placer ce dernier devant le haut-parleur du premier magnétophone, qu'il fit fonctionner comme précédemment. De

nouveau, l'énervante cacophonie suraiguë se déversa dans l'air ambiant.

- Qu'est-ce que vous faites ? s'enquit l'un des techniciens, plus sérieux à présent. Vous en prenez une copie ?

Coplan lui intima silence du geste, montrant le micro qui captait. Le réenregistrement dura trois ou quatre minutes, puis, éteignant le premier appareil, Francis fit revenir la deuxième bande en arrière en vue de la reproduction.

Plus personne n'avait envie de plaisanter. Tous les yeux étaient braqués sur les mains de l'opérateur, qui actionnait les clés avec une sûreté parfaite. Quand il appuya sur le bouton d'embrayage, les bobines amorcèrent une rotation lente et un faible souffle s'échappa du diffuseur.

Tous les quatre se penchèrent en avant, l'oreille tendue ; ils écarquillèrent les yeux quand une voix au timbre normal leur parla dans la figure. Cependant, cette voix n'articulait que des mots inconnus, sur lesquels se superposèrent bientôt des sonorités très graves et lentes.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? marmonna le type maigre qui avait effectué les essais antérieurs. Ça ne veut rien dire...

Coplan se frottait vigoureusement les paumes l'une contre l'autre. Il eut un petit rire.

- Pour vous, peut-être... Pour moi, c'est très clair : c'est du russe ! Quant aux espèces de meuglements qui couvrent la parole, ce sont les mots prononcés par inadvertance par notre camarade pendant l'enregistrement. Nous allons tout recommencer...

CHAPITRE VII

Cinq minutes plus tard, Coplan obtenait une version définitive du message que portait le ruban magnétique. Il la traduisit verbalement pour les membres du laboratoire :

« *Alexis à Loubié. Par suite de la capture de trois dépôts, nos activités sont entravées. Prière d'avancer la date d'expédition de la*

cargaison prévue. Une de nos unités croisera le 18 à 23 heures (G.M.T.) à 15 milles au sud du cap Limarsi pour prendre livraison. Prise de contact comme à l'ordinaire par signaux infrarouges. Si ce rendez-vous ne convient pas, prière de nous en informer d'urgence par l'antenne de radio Tirana. »

Un silence s'appesantit sur les quatre hommes, tandis que la bande continuait à s'enrouler sur l'une des bobines.

- Comment diable vous y êtes-vous pris ? questionna le technicien le plus âgé, qui attachait une importance plus grande au tour de prestidigitation que Coplan venait de réaliser qu'au texte même du message.

Francis arrêta le magnétophone et se tourna vers son interlocuteur :

- L'art réside dans la simplicité... La communication, enregistrée sur la bande à très faible vitesse, était reproduite ensuite à toute allure sur une seconde bande qui, elle, se dévidait au rythme normal. Pour rendre aux paroles leur forme première, il suffisait d'appliquer le processus inverse : la transposition ne s'obtenait qu'au prix d'un double ralenti, grâce à l'entremise d'un deuxième magnétophone. Le système est assez ingénieux et peut être appliqué par le premier venu...

Sur cette petite pointe qui le payait des sarcasmes des hommes du labo, Coplan enleva la bobine, dégagea le ruban et fourra le tout dans sa poche.

- Je vous laisse l'original comme sujet de méditation, ajouta-t-il. On vous le redemandera par la voie hiérarchique...

Il quitta la pièce pour remonter chez le Vieux. Ce dernier l'accueillit avec un brin d'étonnement :

- Déjà de retour ? Ça n'a rien donné ?

- Passez-moi une feuille de papier, dit Francis en tendant la main. Je vais vous inscrire, en français, la teneur de la communication expédiée à Athènes par vos terroristes de Tunis...

Le Vieux n'avait pas pour habitude d'extérioriser sa satisfaction, la chose était bien connue dans le service. Aussi remit-il à Coplan le papier demandé comme s'il lui faisait un don injustifié.

Francis se mit à l'ouvrage ; une minute après, il posa la feuille devant le Vieux, qui la parcourut d'un air sceptique. Quand il eut pris connaissance du texte, il releva les yeux et dit

- Le 18 du mois passé ? Et nous sommes le 4 octobre... Trop tard pour en tirer parti.

- Vous croyez ?

- Je veux dire que nous n'avons pas la possibilité d'exploiter la situation comme nous l'aurions pu, bougonna le Vieux. Néanmoins, je ne conteste pas que ces quelques lignes présentent de l'intérêt... Où est situé le cap Limarsi ?

- C'est la pointe extrême sud de l'île de Pantellaria, répondit spontanément Francis, dont le lointain passé d'officier de marine se ranimait en de telles occasions.

- Hum... Et Radio Tirana envoie en langage convenu un refus ou une acceptation... ce qui semble indiquer que la tête de l'organisation se trouve en territoire albanais...

- Oui, bien sûr, mais ce n'est pas cet aspect-là qui retient mon attention. Remarquez que ce message n'a pas atteint son destinataire, et qu'il est volontairement rédigé en termes vagues pour le cas où il tomberait dans des mains ennemies. Il peut aussi bien être utilisé ce mois-ci...

Le Vieux se prit le menton dans la main pour méditer.

- On peut toujours essayer, admit-il au bout d'un instant de réflexion. Reste à savoir si les rebelles de Tunis, voyant qu'ils ne recevaient aucune réponse positive ou négative de Tirana, n'ont pas lancé un deuxième appel au secours entre-temps... La remise en circuit de la bande magnétique que nous détenons risque de leur paraître suspecte.

- C'est possible, mais il n'en coûte rien d'user du seul avantage que nous possédons. En mettant les choses au pis, cela ne fera que créer un peu de confusion dans les rangs adverses. A nous d'en bénéficier...

- Seriez-vous d'avis d'attendre jusqu'au 8 ou au 9, que le colis soit réexpédié de Tunis pour partir à Athènes ?

- Pas du tout, rétorqua vivement Francis. je tiens à être sur place avant qu'il arrive, question de déblayer le terrain. D'autre part, il est à

prévoir que le réseau qui fonctionne en Grèce aura pris quelques précautions supplémentaires après l'élimination de Lecas et de Purdon...

- Précautions qui pourraient restreindre encore votre marge de sécurité, souligna le Vieux, songeur.

Puis, comme pour répondre à une objection qu'il se formulait mentalement, il reprit sur un ton plus incisif :

- Quoi qu'il en soit, nous devons mettre fin à ce trafic ! Tenez, prenez le dossier et gravez-vous ça dans la mémoire. Votre peau et celle de Maupas dépendent de votre flair : évitez-moi de vous porter sur la liste nécrologique et d'engager du nouveau personnel, c'est très difficile à l'heure actuelle...

Coplan pencha la tête sur le côté.

- Je serais vraiment désolé d'accroître vos ennuis, murmura-t-il, compatissant, en s'emparant de la chemise. Excusez-nous si nous y passons aussi : nous ne l'aurons pas fait exprès.

Le Vieux ignora ces propos malséants.

- Pendant que vous étiez au labo, j'ai pu joindre Maupas. Il viendra demain matin. Il a étudié l'affaire à fond et il a probablement ses petites idées... Il est têtu comme vous, et aussi individualiste. Tâchez de vous entendre.

Le 6 octobre, un Bréguet d'Air-France se posa sur le terrain d'Ellinikon, l'aéroport d'Athènes ; il en débarqua une vingtaine de passagers parmi lesquels figurait un homme de haute taille dont le visage volontaire ne laissait transparaître aucun souci. En marchant vers le bâtiment où s'accomplissaient les formalités douanières, Francis Coplan songeait à Maupas, qui était arrivé quelques heures plus tôt à bord d'un Trident britannique, venant de Nice.

De commun accord, son collègue et lui avaient décidé d'appliquer la tactique préconisée déjà par Frédéric de Prusse : marcher séparés, frapper ensemble.

Pénétré par la sensation agréable qu'éprouvent les voyageurs à leur descente d'avion lorsqu'ils foulent le sol ferme, Coplan admira le

crépuscule en se faisant la réflexion que le ciel de la Grèce méritait indiscutablement les louanges de cent générations de poètes. Certaines restrictions s'imposaient toutefois quant aux chances de vie qu'accordait ce délicieux pays aux agents du 2ème Bureau épris de Tanagras...

Un autocar l'emmena en compagnie des autres voyageurs, au cœur de la capitale hellénique, à la Place de la Constitution. Non loin de là, le plateau rocheux de l'Acropole, surmonté de ses temples, offrait cette image féerique, inoubliable qui plonge le touriste dans un passé vieux de plus de vingt siècles.

Coplan, toujours émerveillé par cette vision qui lui était devenue familière depuis bien longtemps, reniflait le vent, et s'efforçait de capter l'atmosphère actuelle de la ville.

Vers neuf heures du soir, rafraîchi, restauré, l'esprit alerte, il quitta le Colonial, le respectable établissement où une chambre lui avait été retenue par câble.

Il marcha jusqu'à la place Omonia, pénétra au café Constantin et descendit aux toilettes pour donner un coup de téléphone.

Dans l'annuaire, il n'eut aucune peine à trouver le numéro de « Chez Panboukis ». Ayant formé les cinq chiffres, il attendit. Après quelques sonneries, on décrocha à l'autre bout et une voix se fit entendre.

- Parlez-vous l'anglais ? questionna Francis dans cette langue.

- Oh yes, sir, répondit-on avec empressement à l'autre bout.

- Bon. Alors, écoutez-moi : je suis passé cet après-midi devant votre magasin, mais j'étais pressé et ne voulais pas m'encombrer de colis. Comme je m'embarque au Pirée demain à la première heure, pourriez-vous faire porter au Carlton un buste de Périclès que j'ai vu en vitrine ?

- Certainement... Voulez-vous que nous le placions en caissette, pour que ce soit moins fragile ?

- Oui, s'il vous plaît. Le prix est de combien ?

- Soixante-quinze mille drachmes, sir.

- D'accord. Je vous attends dans le hall de l'hôtel dans une demi-heure. Mon nom est Drake... James Drake.

- Très bien, sir. Nous vous l'apportons.

Coplan raccrocha. Il n'avait pas la moindre envie de mettre les pieds dans cette boutique, qui d'après Purdon était une des officines de la bande adverse. Il n'avait pas davantage envie d'une tête de Périclès, mais il avait bien dû commander une œuvre qui existait aussi sûrement dans la maison qu'une Tour Eiffel dans un magasin de souvenirs à Paris.

Il remonta dans le café, prit un mastic, une curieuse liqueur au goût de résine. Avant de partir, il jeta un coup d'œil sur le décor dans lequel Pierre Lecas avait rencontré Thessa, rencontre qui l'avait mené à sa perte. Ce café, qui offrait d'ailleurs quelque ressemblance avec les établissements des grands boulevards à Paris, n'avait de grec que le tarif des consommations.

Parvenu au Carlton, Francis se munit d'un Daily Mail qui traînait sur une table et s'enfonça dans un des fauteuils.

Au bout d'un bon quart d'heure, la porte à tambour pivota et livra passage à un homme pauvrement vêtu, qui tenait un colis contre sa maigre poitrine. Il ne correspondait en aucune façon au signalement des deux Grecs que Pur-don avait suivis au cours de la nuit où Andreios avait été tué.

Voyant hésiter l'envoyé de chez Panboukis, Coplan s'extirpa de son siège et vint au-devant de lui :

- James Drake, se présenta-t-il. Vous m'apportez la commande ?

Le visage blafard, obscurci par une barbe de trois jours au moins, s'éclaira d'un douloureux sourire.

- Yes, sir, dit l'homme en s'inclinant d'une façon cérémonieuse, visiblement soulagé d'avoir trouvé le client.

Il tendit l'objet empaqueté à Francis. C'est une merveille, la plus belle des répliques de...

- Ça va, coupa Coplan en déposant le colis pour prélever de l'argent dans son portefeuille.

Tandis qu'il comptait les billets, il reprit :

- Ce n'est pas la première fois que j'achète chez vous. Comment va Mr Panboukis ? Je n'aurai pas le temps de le voir cette fois-ci...

Le messager saisit la liasse de billets, recompta ceux-ci avec une dextérité de tricheur et répondit en les empochant :

- Mr Panboukis n'est plus au magasin, sir. Il m'a cédé son fonds de commerce il y a une dizaine de jours...

Coplan manifesta une surprise réservée en haussant les sourcils d'un millimètre, dans un style très britannique.

- Vraiment ? Où donc est-il installé à présent ?

L'autre écarta les avant-bras, les paumes vers Francis, tout en esquissant une grimace d'ignorance.

- Je suis incapable de vous le dire, sir. l'affaire a été vite conclue, j'ai payé comptant et je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis... Mais soyez assuré que vous trouverez chez moi le même soin, le même art dans...

Coplan n'écoutait pas. Si Panboukis avait déguerpi, ce ne serait pas commode de le rattraper ! Or les pistes n'abondaient pas, dans cette histoire.

Le flot de paroles du Grec finissant par se tarir, Coplan émergea de ses réflexions et dit :

- Soyez tranquille. Lors de mon prochain passage, je vous rendrai visite. Bonsoir.

L'artisan se retira en s'inclinant, emprunta la porte à tambour et disparut dans la rue. Coplan s'attarda encore une vingtaine de minutes dans le hall puis, muni de son inutile chef-d'œuvre, il regagna son hôtel, en vue de son rendez-vous téléphonique avec Maupas, à onze heures trente.

Dans sa chambre, il prit pourtant la peine de déballer le paquet. Posée sur un socle cubique, la tête de Périclès méritait qu'on lui accordât autre chose qu'un regard rancunier. En détaillant le noble profil, la sereine intelligence que reflétaient ces traits altiers, on oubliait aussitôt les morsures que le temps avait infligées à la pierre et qui grêlaient le masque figé, reproduit à la perfection par le moulage.

Coplan fut sensible à l'expression souveraine qu'un artiste avait pu imprimer, à l'aide de son ciseau, dans un bloc de marbre. Ici, la matière avait été traitée ultérieurement pour donner au plâtre l'aspect que présentait l'original.

Francis admit que l'illusion était excellente... C'était aussi bien fait que le Tanagra dont il avait les deux morceaux dans ses bagages, et

que Lecas avait eus en sa possession avant lui.

Le rapprochement d'idées qui venait de s'opérer dans l'esprit de Coplan l'incita à se détourner du buste pour retirer de sa valise les fragments du Tanagra qui avait contenu le ruban magnétique.

Soupesant d'un geste machinal l'un des morceaux, et posant à nouveau les yeux sur la copie qui trônait sur le guéridon, il se demanda si la confrontation des deux moulages ne pourrait le renseigner sur l'origine du Tanagra. Ce dernier avait probablement été fabriqué chez Panboukis, encore que Lecas, ni Purdon n'eussent transmis à Paris une indication précise à ce sujet...

Posément, Francis entreprit son travail d'iconoclaste : il brisa la figure de Périclès sur l'un des radiateurs et recueillit les morceaux dans le papier d'emballage. Du tas, il en préleva un fragment gros comme le poing et se mit à le concasser en fragments plus petits, puis il réduisit ces derniers en une poudre fine à l'aide d'une bouteille de whisky faisant office de rouleau.

Il appliqua le même traitement à une moitié du Tanagra et fut bientôt en possession de deux petits tas de poussière blanche.

Ayant rapidement consulté sa montre, il vit qu'elle marquait onze heures vingt-cinq. Il n'avait plus le temps d'entamer une analyse chimique avant le coup de fil de Maupas... Néanmoins, il se hâta de préparer la petite trousse de réactifs qu'il emportait toujours et qui lui avait déjà rendu d'inestimables services.

Dans le lavabo, il rinça deux éprouvettes ; il avait les mains mouillées quand retentit la sonnerie du téléphone. Il s'essuya sommairement avant de décrocher.

- Oui ?

- Bonsoir, fit Maupas en français. Tu as fait bon voyage ?

Ce préambule n'était pas inspiré par une amicale sollicitude, mais simplement pour donner au standardiste le temps de se débrancher de la ligne. Un clic annonça le retrait de la fiche.

- Excellent, dit Coplan avec conviction. Quelles sont les nouvelles de la famille ?

- Rares. Thessa a quitté sa place et sa tante Pittakis se fait une bile noire...

- Eh bien, c'est complet, marmonna Francis. Tu n'es pas allé voir à son adresse privée

- C'est la première chose que j'ai faite, naturellement. J'ai d'ailleurs été mal reçu car elle a vidé les lieux sans préavis, et j'aime autant te dire que la propriétaire n'est pas contente...

- Charmant. J'ai l'impression que nous allons nous sentir plutôt seuls : les deux frangins du côté de l'église de Saint-Jean-la-Colonne sont également partis en vacances.

- Ah ! fit Maupas, consterné. Ça simplifie tout... Autant dire que nous sommes sur le sable ?

- A peu près. On repart à zéro, ou presque...

- Alors, inutile que je me dérange, demain ?

Il ne semblait pas se résigner à voir s'évanouir en fumée le plan qu'ils avaient si soigneusement mis au point à Paris.

- Je t'appellerai vers neuf heures, décida Francis. La nuit porte conseil ! Profite de la tienne pour méditer ceci : les morts sont parfois plus utiles que les vivants...

Maupas ne fit entendre que le bruit de sa respiration. Au bout de quelques secondes, il déclara d'un ton déprimé :

- Ça se pourrait, après tout. Comptes-tu ouvrir un commerce de Pompes funèbres ?

Coplan eut un sourire un peu sinistre.

- Quelque chose dans ce genre-là... Nos deux prédécesseurs étaient habiles et ça ne leur a pas porté bonheur. Je serais d'avis de tâter d'une autre méthode. Mais nous en reparlerons... Je te laisse, car j'ai encore un petit travail qui m'attend. Bonne nuit quand même...

- Bonsoir.

Francis déposa le combiné, ferma sa porte à clé ; tout en réfléchissant aux conséquences de la disparition simultanée des trois seuls agents du clan adverse dont on possédait le signalement, il plaça dans chacune des éprouvettes un peu de poudre blanche prélevée sur les deux échantillons.

En fait, les quelques manipulations auxquelles il allait se livrer n'avaient qu'un objectif limité : vérifier si les diverses réactions étaient identiques, sachant qu'en principe le produit était du plâtre,

c'est-à-dire du sulfate de calcium déshydraté, auquel était mêlée une certaine dose de gomme arabique qui en accentuait la dureté.

Il versa d'abord un peu d'eau dans les deux tubes, les agita pour obtenir une solution homogène, puis déposa deux gouttes d'acide nitrique dans le liquide. L'effet produit étant le même pour les deux échantillons, il les vida dans le lavabo pour un second essai, visant à déceler la proportion de gomme arabique contenue dans les deux poudres. Ici encore, la similitude se révéla parfaite.

A mesure qu'il poursuivait ses expériences, sa conviction se renforçait que la tête de Périclès et le Tanagra avaient bien été réalisés dans le même atelier. Toutefois, ce fut plus par curiosité personnelle que par nécessité qu'il voulut acquérir une certitude absolue ; en soi, la chose n'avait plus qu'un intérêt secondaire, maintenant que Panboukis avait cédé son commerce et que d'autres modes de transmission des messages devaient être adoptés.

Cependant, alors qu'il procédait aux dernières réactions, il fut soudain intrigué par un précipité dont la teinte était moins blanche que celle du sulfate de calcium pur. Voulant déterminer quel était ce corps étranger, il dut encore tâtonner de longues minutes pour parvenir à l'isoler en quantité suffisante pour l'analyse, car le mélange n'en contenait qu'une très faible proportion.

Finalement, il en eut le cœur net : c'était du carbonate de calcium. Se laissant tomber sur le bord du lit, il essaya de trouver une explication satisfaisante à la présence de ce carbonate dans une composition où il n'avait aucune raison d'être.

Fronçant les, sourcils et rassemblant ses souvenirs, il chercha à se remémorer la forme sous laquelle ce corps se rencontre dans la nature et, brusquement, un frisson le parcourut de la nuque aux talons.

D'un bond, il fut sur ses pieds et alla reprendre une des éprouvettes dans le lavabo pour examiner le liquide par transparence. Fasciné, il inclina le petit tube tandis qu'une sorte de répulsion s'emparait de lui. Car le carbonate de calcium se trouve principalement dans les os !

En un éclair, il comprit comment Pierre Lecas et Max Purdon avaient disparu... Et où.

CHAPITRE VIII

Le lendemain matin, Coplan téléphona à Maupas uniquement pour lui fixer un rendez-vous dans le parc situé derrière l'ancien Palais Royal, en bordure du boulevard d'Amélie. Les deux hommes se rencontrèrent à dix heures, alors que les allées étaient encore presque vides.

Maupas, âgé de trente-huit ans, devait être doté d'un caractère difficile, à en juger par ses sourcils touffus et rapprochés, par sa bouche ferme dont les lèvres se rejoignaient en une barre droite, horizontale. L'ossature de ses pommettes ne devait pas craindre les coups, et son visage rectangulaire aux yeux intelligents dénotait un bon équilibre intérieur secondé par une ferme volonté. D'une stature un peu inférieure à celle de Coplan, il donnait la même impression de robustesse physique. Vêtu d'un costume de gabardine beige clair, une main négligemment enfoncée dans la poche du pantalon, il vint vers Francis en secouant la cendre de sa cigarette.

- Tu n'avais pas envoyé ta carte de visite avant que nous arrivions ? demanda-t-il avec un sourire sans joie. Curieuse coïncidence, qu'ils se soient tous taillés il y a quelques jours...

Coplan se remit en marche, son compagnon a son côté.

- Ce n'est pas une coïncidence, émit-il en fixant le sol. Quand on est acculé à commettre trois crimes successifs, on a toutes les raisons du monde de vouloir changer d'air. Tu sais où ont fini Lecas et Purdon ?

Maupas tourna vers Francis une figure inexpressive aux paupières à demi fermées.

- Non ?

- Dans un four, laissa tomber Coplan. Voilà pourquoi ils ont disparu sans laisser de traces. La cendre de leurs os est incorporée à des dizaines de statuettes en plâtre vendues dans le commerce... Drôle de tombe, hein ?

Maupas serra les dents.

- Comment l'as-tu découvert ?

- Une simple analyse chimique... De la poudre d'os est mêlée à la matière d'un buste venant de chez Panboukis.

Ils avancèrent de quelques mètres en silence, tandis que les oiseaux pépiaient autour d'eux dans les branches des arbres.

- Que voulais-tu dire, hier soir, avec tes morts ? s'informa Maupas d'une voix terne.

- Qu'il y en a au moins un qui nous donne un fil conducteur : c'est Andreios. C'est par lui que les colis adressés à Thessa prenaient le chemin de leur véritable destinataire ; c'est dans ce but qu'il venait chez Pittakis.

- Mais pourquoi ses propres collègues l'ont-ils descendu ? objecta Maupas. D'ordinaire on ne liquide pas son agent de liaison...

- Sauf quand on le soupçonne de trahir ou de mener un jeu personnel. En réalité, c'est Purdon qui a tué Andreios...

Maupas ne put réprimer un léger sursaut. Cette fois, son regard devint franchement inquisiteur.

- ... Sans le vouloir, poursuivit Coplan sur le même ton. En expédiant sa lettre anonyme, il faisait converger les soupçons sur le seul membre de la bande qui, tout en ayant connaissance du meurtre de Lecas, n'y avait pas participé. C'est pourquoi les deux types de chez Panboukis n'ont pas hésité une seconde : ils ont tenu Andreios pour responsable du chantage et ils ont voulu en avoir le cœur net. En partant, ils n'avaient pas l'intention de le tuer ; souviens-toi du rapport de Purdon : au lieu de lui planter d'emblée un couteau dans le dos, ils l'ont emmené avec eux pour l'interroger. C'est quand il a voulu fuir qu'ils l'ont poignardé, interprétant sa fuite brusquée comme un aveu.

- C'est possible, admit Maupas, mais il n'empêche qu'ils ont eu Max aussi, et c'est ça qui me dépasse. Comment l'ont-ils amené à se trahir ?

Coplan se gratta distraitement la joue, puis se tâta le menton d'un geste qui trahissait sa perplexité.

- Nous ne le saurons probablement jamais... à moins qu'ils n'utilisent un jour la même tactique vis-à-vis de nous, et alors nous le saurons trop tard.

Il jeta un coup d’œil sur les frondaisons, Dans sa nuque, le soleil commençait à taper dur.

- En un sens, nous avons de la chance, reprit-il. De toute manière, les quatre protagonistes que nous connaissons n'étaient que des comparses. Nous devons brûler les étapes, aller au cœur même de l'affaire.

- Ouais, fit Maupas. En commençant par où ?

Coplan s'arrêta, fit face à son collègue.

- Écoute : l'agent de liaison Andreios habite Corfou, c'est de là qu'il vient. Avant de mourir, il prononce deux noms : Kotroni et Saseno. Max croit qu'il s'agit de deux types mais je te signale que Saseno est une base navale sur la côte albanaise, à l'entrée de la baie de Valona. Le ruban magnétique, lui, fait une allusion à Radio Tirana. Réunis le tout et vois ce que ça donne : Corfou est une île grecque qui s'étend jusqu'à la côte albanaise. Elle constitue un endroit idéal pour jouer le rôle de relais entre un pays neutre, la Grèce, et un pays d'obédience communiste, l'Albanie, qui ne peut entretenir de rapports directs avec la Tunisie. Conclusion ?

Maupas hocha la tête, compréhensif, et demanda :

- On part pour Corfou ?

- Tu pars, corrigea Coplan. A moins que tu ne préfères que ce soit moi, ajouta-t-il très vite pour atténuer le ton impératif de ses paroles. L'un de nous doit rester à Athènes jusqu'à l'arrivée de l'enregistrement que le Vieux fait expédier de Tunis.

- Hum... Et pendant ce temps-là, qu'est-ce que je fais ?

- Tu prends l'air en ouvrant les yeux et les oreilles. Tâche de découvrir ce Kotroni, intéresse-toi à tout ce qui flotte, cherche les anciennes relations d'Andreios ; bref, fais ce que tu veux mais ne te compromets pas. Descends à la Pension Suisse, c'est là que je te ferai signe.

- Et si je voulais t'atteindre d'urgence ?

- Télégraphie au Colonial ; sauf imprévu, j'y rentrerai chaque soir. Je te rejoindrai par avion dès que j'aurai pu me rendre compte si le colis conduit quelque part ou non.

Maupas n'avait pas l'air séduit par l'idée de se séparer de Coplan alors que ce dernier demeurait à Athènes. Si on les avait engagés ensemble sur cette affaire de trafic d'armes, c'était précisément pour qu'ils opèrent en étroite liaison.

- Comme je te connais, déclara-t-il soudain, tu ne vas pas rester les bras croisés en mon absence. S'il t'arrive un pépin, j'aurai bonne mine.

Coplan le prit par le bras et l'entraîna plus loin.

- Console-toi, c'est réciproque. La gueule du loup, ce n'est plus ici, mais du côté de l'Albanie... Au reste, nous nous enverrons mutuellement un télégramme tous les jours, simplement pour indiquer que les choses suivent leur cours normal. En l'absence d'un tel message, la consigne est simple : celui qui ne voit rien venir au bout de 36 heures rapplique ventre à terre vers l'autre. D'accord ?

- Ça va. Mais ne lambine pas trop dans ce coin-ci.

Au moment de quitter Maupas, Francis voulut encore s'assurer d'un détail :

- Quand tu es allé chez la mère Pittakis, hier soir, l'as-tu interrogée au sujet de Thessa ?

Un éclair de malice brilla dans les yeux de son interlocuteur.

- Penses-tu ! La photo ne figurait plus dans l'album, ce n'était pas la peine d'insister... J'ai choisi une autre fille, question de ne pas me faire remarquer.

Coplan retint un sourire.

- Et c'est après que tu es allé à l'adresse privée ?

Immédiatement : ce qui m'a donné la confirmation de ce que j'appréhendais. L'adorable petite salope a changé de secteur.

- Bien dommage, j'aurais aimé lui dire deux mots.

Ils partirent dans des directions opposées, sans avoir évoqué leurs préoccupations immédiates. Car dans le fond, tous deux préféraient agir seuls. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais eu besoin d'un soutien moral.

Contrairement à ce que se figurait Maupas, Coplan ne mit pas les jours suivants à profit pour des investigations hasardeuses ou pour des manœuvres de provocation. Il ne fit même aucune démarche chez Mme Pittakis, bien qu'il estimât que celle de son collègue n'avait rien prouvé. Thessa ne figurait peut-être plus au

catalogue, mais elle avait certainement donné à la patronne un moyen quelconque de l'atteindre ne serait-ce que pour prendre possession de lettres ou de colis qui lui étaient adressés rue Victor-Hugo. La maison Pittakis n'avait pas été touchée par les événements qui avaient décidé Panboukis, son acolyte et la fille à prendre le large : il n'y avait donc aucune raison pour qu'elle cessât d'être un relais commode pour les transferts de communications.

Un autre point tracassait Coplan : quelle était l'activité véritable des membres de ce réseau ? Ils n'étaient pas à Athènes uniquement pour fabriquer des Tanagras ! Ni Lecas ni Purdon n'avaient eu le temps de se demander pourquoi Thessa formait un échelon intermédiaire entre Athènes, Corfou et l'Afrique du Nord. Cela impliquait cependant un échange d'informations, des transmissions d'ordres. Qu'est-ce que ces Grecs, installés dans un paisible commerce de fausses œuvres d'art, pouvaient trafiquer dans leur propre pays ?

Avec ponctualité, Coplan envoya chaque jour un télégramme à Maupas et reçut régulièrement le sien. Il loua une voiture, se promena dans la capitale et aux environs, et passa souvent dans la rue Victor-Hugo en vue de déterminer comment il exercerait sa surveillance sur la maison Pittakis au moment opportun.

Il reçut enfin de Tunis une lettre dont le texte n'avait aucune signification, mais qui avait été postée en même temps que le ruban magnétique introduit dans un Tanagra, et qui fit office de signal. Dès lors, Coplan tint l'immeuble à l’œil sans interruption, se doutant bien que Mme Pittakis informerait la destinataire séance tenante.

En fin d'après-midi, alors qu'il grillait une cigarette en examinant un étalage, il vit une petite Volkswagen s'arrêter non loin de lui. La jeune femme qui en descendit, mince et de petite taille, attira d'emblée l'attention de Francis, tant par l'élégance de sa silhouette que par la fidélité avec laquelle ses traits correspondaient au signalement de Thessa.

La jeune femme traversa la rue et sonna chez Pittakis. Coplan se détacha de la vitrine pour continuer sa promenade jusque dans la rue adjacente, où était garée la Fiat de louage.

La Volkswagen avait une teinte bleu ciel qui était visible de loin ; Coplan fit le tour du pâté de maisons pour venir stationner à cinquante mètres derrière elle.

Il aurait donné gros pour assister à ce qui se passait à l'intérieur. Thessa pouvait laisser le colis sur place et dire qu'on pouvait le remettre de sa part à l'homme qui viendrait le réclamer. Dans ce cas, la piste tournerait court une fois de plus.

Coplan sentit peu à peu ses nerfs se crisper : ceux qui avaient élaboré ce système n'ignoraient pas qu'il était à toute épreuve, et bien propre a dégoûter un observateur...

Au bout de dix minutes, Thessa ,ressortit, un petit paquet sous le bras, et regagna sa voiture à pas pressés. Avec un soupir de soulagement, Francis tourna la clé de contact et mit le moteur en marche. La Volkswagen s'ébranla, bifurqua au premier croisement et fila vers la rue du Pirée.

Coplan devait fortement contrôler son pied droit, qui avait une fâcheuse tendance à écraser l'accélérateur. Les yeux braqués droit devant lui, il s'efforça de maintenir au moins un véhicule entre sa Fiat et la Volkswagen. Tant que dura la grand-route qui conduisait au Pirée, il n'éprouva guère de difficulté ; mais, dès que la Volkswagen pénétra dans les rues du port, il dut, se rapprocher pour ne pas être semé.

L'agglomération avait un aspect pauvre et morne que ne parvenait pas à embellir le soleil couchant. Tout, ici, était centré sur les activités maritimes. Des odeurs de poisson frit flottaient dans l'air.

Thessa prit le boulevard Venizelos, vira sur la droite et stoppa sur une place qu'ombrageaient des arbres. Elle mit pied à terre, avança dans la direction du bassin du grand port, où étaient amarrés de nombreux navires aux cheminées fumantes. Elle portait toujours le colis sous le bras.

Coplan la vit s'engager sur la passerelle d'un cargo d'aspect minable, à la coque noire tachée de rouille, et disparaître à l'intérieur du vaisseau.

Il longea le quai, dépassa la poupe du navire et se retourna pour lire le nom : Argonia - Piraeus. Le pavillon bleu à carré blanc qui pendait à une drisse montrait que ce navire allait appareiller.

Coplan se caressa l'arête du nez. Ce bateau avait bien l'allure débraillée des unités qui ne survivent que grâce à de louches trafics, et qui inspirent plus la compassion que la méfiance. Était-ce lui qui débarquait clandestinement des armes sur la côte africaine, ou bien Thessa était-elle montée à bord parce qu'il allait traverser le canal de Corinthe et remonter vers la côte albanaise ?

Francis continua son chemin jusqu'à ce qu'il rencontrât un matelot dont le jersey s'ornait du nom d'une compagnie grecque, ainsi que d'un bon nombre de trous aux bords effilochés.

- C'est le vôtre ? questionna-t-il d'un air amusé, en montrant le cargo vétuste.

Le marin secoua la tête énergiquement, comme s'il voulait se laver d'une accusation infamante.

- Oh non ! protesta-t-il. Moi je suis sur ce paquebot...

L'unité qu'il désignait de l'index n'avait pas meilleure mine que l'Argonia, en dépit de l'accent de fierté que le matelot avait mis dans sa rectification. Ce bâtiment tombait positivement en ruine.

- Ah ! dit Francis en hochant la tête, rassuré. Vous avez de la chance... Ceux qui doivent naviguer sur ce sabot-là ne feront pas de vieux os... Quelle ligne fait-il ?

Le matelot prit la cigarette que lui tendait Coplan et dit avec dédain :

- C'est un tramp... (Tramp : navire vagabond, sans itinéraire fixe, qui ramasse des cargaisons au gré des ports d'escale) Une fois par-ci, une fois par-là... J'ai un copain qui est à bord. Pour l'instant il remonte à Corfou avec une cargaison de ciment.

- Un bon chargement, quand apparaît une voie d'eau, émit Francisa Le navire coule comme une pierre. Non, je ne crois pas que c'est à l'Argonia que je confierai mes marchandises. Bonsoir...

Il fit demi-tour et revint d'un pas nonchalant le long de la coque du vieux cargo. On ne voyait personne au château central, la passerelle était encore inoccupée. De la lumière brillait derrière quelques hublots.

Coplan s'écarta du bord, traversa la voie ferrée qui courait le long du quai et alla se poster sur le trottoir d'en face. Il dut patienter une bonne demi-heure ; enfin Thessa réapparut, les mains vides, sur la

coupée. Francis rejoignit aussitôt sa voiture afin de reprendre la poursuite.

L'obscurité aurait été complète, à présent, si les fenêtres des maisons, les vitrines et les lampadaires ne s'étaient éclairés petit à petit.

Lorsque Thessa démarra, Coplan ne lui laissa qu'une faible avance. Il eut d'ailleurs l'occasion de s'en féliciter peu après car, au lieu de s'engager sur la route d'Athènes, la Volkswagen partit vers le sud, empruntant la route côtière qui contourne la baie de Phalère.

Constamment partagé entre le désir de filer Thessa d'aussi près que possible et la crainte de voir brusquement s'allonger l'intervalle qui le séparait d'elle, Coplan tint en permanence les yeux fixés sur les feux rouges qui ensanglantaient le macadam deux cents mètres devant lui.

Il ne songea pas à chronométrer la durée de cette course dans la nuit. Tout à coup, voyant grandir les cercles rouges, il en déduisit que la Volkswagen avait ralenti. Relâchant aussitôt l'accélérateur, il scruta les ténèbres car entre-temps les feux s'étaient éteints. La voiture avait dû virer dans un chemin de traverse. Francis abaissa de nouveau sa semelle sur la pédale, dépassa l'endroit où la Volkswagen avait tourné et continua encore pendant une centaine de mètres, après quoi il stoppa en bordure de la route et cala son frein à main.

Thessa n'avait pu aller bien loin, puisque la route était parallèle au littoral. Une bande de terrain rocailleux, encombré de broussailles, la séparait de la mer.

Coplan revint sur ses pas, les sens aux aguets, et arriva bientôt à l'embranchement.

Avant de se hasarder dans la direction qu'avait prise la jeune femme, il jeta un regard circulaire. De rares voitures circulaient encore ; mais, aussi loin que portaient les yeux, aucun piéton n'était visible. Dans le ciel, un croissant de lune brillait d'un éclat vif, au point de donner des ombres aux peupliers et aux oliviers qui traçaient les limites du chemin. Seul le ressac troublait le silence.

Francis se glissa derrière les arbres en levant les pieds pour ne pas buter sur un obstacle inattendu. Sa main droite tâta le pistolet

qu'il portait dans sa poche intérieure, vérifia s'il jouait librement.

Au bout de vingt mètres, il aperçut la carrosserie en dos de coccinelle de la voiture allemande que la lune faisait scintiller. Un peu au-delà se détachait la silhouette sombre d'une villa dont la façade était orientée vers le sud.

Immobile, Coplan tenta de dominer sa curiosité. L'endroit où Thessa avait cherché refuge n'offrait pas un intérêt capital pour la suite. S'il avait été certain qu'elle occupait seule la villa, Francis n'aurait sans doute pas résisté à l'envie de lui proposer un entretien.

Ce fut plus fort que lui. Il avança encore, l'oreille tendue, prêt à se baisser au moindre signe suspect. Il franchit l'espace découvert qui séparait les arbres de la maison et se colla contre le mur, dans l'espoir de voir au travers des persiennes closes.

Deux faisceaux de lumière, jaillissant de la nuit, le clouèrent sur place.

CHAPITRE IX

A peine eut-il esquissé le geste de se protéger les yeux qu'une voix menaçante l'apostrophait en grec et qu'un individu s'avançait vers lui, un énorme Mauser au poing. Une fenêtre s'ouvrit au premier étage, une autre voix d'homme grommela une phrase inintelligible, mais qui appuyait sans aucun doute l'injonction du premier.

Coplan comprit tout de suite que les phares de la Volkswagen avaient été allumés à point nommé parce que quelqu'un l'attendait à l'intérieur de la voiture. Il était en fâcheuse posture pour se défendre, avec cet autre adversaire qui se tenait au-dessus de lui...

Il put enfin voir la figure de l'homme qui brandissait le Mauser. Crispée par la colère et proférant toujours des paroles véhémentes, elle ressemblait trait pour trait à celle que Max avait décrite dans son rapport, celle de l'individu qui avait surveillé le vestiaire du cabaret Olympe et qui, plus tard, avait liquidé Andreios.

Coplan s'exclama, en anglais :

- Je ne savais pas qu'elle était mariée !

Amilcas se rapprocha encore de Coplan et ne fut plus qu'à un mètre de lui. Les yeux plissés a cause de la réverbération produite par la façade en crépi, ses sourcils ne formant plus qu'une touffe de poils noirs, il scruta le visage de l'inconnu qui avait suivi Thessa depuis Athènes.

Coplan, très droit, les paumes appuyées contre le mur auquel il s'adossait, affichait une expression de profond ennui, mais dont toute appréhension semblait bannie.

- Vous dites ? questionna le Grec, sans abaisser son arme, en faisant lui aussi usage de l'anglais.

- Je voulais simplement voir où habitait la jeune dame qui conduisait cette voiture, expliqua Francis. Je ne pouvais pas deviner qu elle était mariée, non ?

Amilcas était dérouté. A l'étage, Panboukis suivait le dialogue et ne savait pas trop quelle décision prendre.

- Fais-le entrer ! cria-t-il à Amilcas dans leur langue maternelle. On va voir ce qu'il a dans le ventre...

Amilcas, avec un sourire forcé qui découvrit ses dents aiguës, dit à Coplan :

- Entrez donc... Vous pourrez faire plus ample connaissance. Ma sœur sera très flattée.

Coplan haussa les épaules et se dirigea vers la porte que l'autre indiquait du canon de son pistolet.

Il gravit deux marches, pénétra dans un hall assez luxueusement meublé et où s'amorçait un escalier ; Panboukis descendit d'un pas lourd, tandis qu'Amilcas refermait le vantail et poussait un énorme verrou en fer forgé.

Campée à proximité d'une haute pendule, Thessa braqua ses yeux vifs sur l'homme qu'amenait son garde du corps.

Au centre de l'attention générale, Coplan offrait l'image même de l'embarras.

- Qui êtes-vous ? demanda Panboukis, le muffle bourru.

Francis se tourna vers lui et déclara, comme s'il voulait réparer une incorrection :

- James Drake, sujet britannique, de passage à Athènes.

- Vous avez un passeport ?

- Naturellement... Vous désirez le voir ?

Panboukis opina en silence et tendit la main. Coplan n'eut pas l'air d'apprécier la mise en doute de ses affirmations ; une expression vexée assombrit ses traits, tandis qu'il écartait son revers pour accéder à sa poche intérieure.

- Voilà, dit-il en remettant le carnet.

C'était effectivement un passeport britannique au nom de James Drake, et la photo reproduisait sans conteste le visage de Coplan.

Panboukis feuilleta le document, le trouva en règle et se fit la réflexion que cela ne signifiait rien.

Amilcas, qui n'avait pas lâché son Mauser mais ne le pointait plus vers Francis, vint jeter un coup d'œil sur le passeport que tenait son acolyte. Thessa sortit enfin de son immobilité et s'approcha du groupe en roulant des hanches. Tous trois se mirent à parler avec volubilité.

La bouche pincée par la désapprobation, Coplan articula d'une voix impatiente :

- Qu'est-ce que c'est que cette comédie ? Je veux bien présenter mes excuses à la demoiselle, mais il me paraît inutile de prolonger cette entrevue. Rendez-moi mon passeport !

Visiblement, les trois Grecs étaient perplexes. Était-ce vraiment le hasard qui avait conduit cet Anglais jusqu'à leur porte ? Dans le métier qu'ils exerçaient, on se méfie du hasard, même quand il est dû à l'attirance que peut provoquer une jolie fille... Mais, par ailleurs, en témoignant une suspicion qui n'était pas justifiée par la banalité de l'incident, ils risquaient d'engendrer eux-mêmes des soupçons chez l'Anglais.

Panboukis prit enfin une décision. Un sourire paterne se peignit sur sa face luisante. Il tapota le dos du passeport contre sa main et dit :

- Les villas de la côte tentent souvent les rôdeurs, sir. Ne vous étonnez pas si nous vous avons accueilli d'une façon un peu... énergique. Je crois que vous feriez mieux d'oublier la demoiselle ici présente et...

Sa phrase fut interrompue par quelques coups frappés à la porte, sur un rythme défini. Francis tressaillit. Les trois autres se

consultèrent du regard. Il y eut un court moment de gêne, puis Panboukis dit à Amilcas

- Ouvre... C'est Lados.

Amilcas alla vers la porte et fit glisser le verrou, tandis que Panboukis achevait son geste et remettait le livret cartonné à Coplan. Ce dernier le prit sans hâte excessive, le fourra dans sa poche tout en regardant s'ouvrir le vantail.

L'homme qui pénétra dans le hall avait des vêtements élimés et un visage souffreteux. Petit et maigre, il cligna ses yeux accoutumés à l'obscurité de l'extérieur : c'était le type qui avait apporté la tête de Périclès au Carlton, le seul homme qui pouvait anéantir d'un mot l'alibi qu'avait invoqué Francis...

Coplan n'eut pas besoin d'un dixième de seconde pour dégainer et tirer. Sa première balle fracassa le poignet droit d'Amilcas, la seconde alla se loger dans la cuisse de Panboukis. Les deux détonations se succédèrent presque sans intervalle, et pendant que le canon fumant de son arme décrivait un arc de cercle, Francis recula d'un pas en grinçant :

- Désolé, je croyais que la soirée allait se terminer sans casse, mais...

Le bras pendant et perdant du sang en abondance, Amilcas voulut se pencher pour ramasser de sa main gauche le Mauser.

- Bougez pas ! lui intima Francis en orientant vers la tête du Grec le museau noir de son automatique.

Brusquement, Panboukis s'effondra comme un sac de betteraves. D'abord, il n'avait ressenti qu'un choc à la jambe, mais la douleur s'était amplifiée d'une manière atroce et son appui venait subitement de flancher.

Thessa plantait ses ongles dans ses joues, les yeux agrandis. Le petit homme qui s'appelait Lados avait sauté de saisissement au premier coup de feu. Maintenant il jetait de part et d'autre des regards égarés, comme s'il cherchait un trou pour se réfugier. La soudaineté de l'attaque avait pétrifié tout le groupe.

Coplan marcha vers Amilcas, le repoussa d'une violente pression de la main et mit le pied sur le revolver.

- J'espère que vous n'aurez plus d'autres visiteurs, ce soir, dit-il en s'adossant à la porte d'entrée. Il vaut mieux que ceci reste entre nous...

- Mais... mais... mister Drake, bégaya Lados avec un ahurissement sincère, pourquoi ?...

Affalé sur son côté et soufflant comme un buffle, Panboukis se tordit le cou pour voir l'imbécile auquel il avait cédé son commerce, et qui semblait connaître l'Anglais. Ce dernier les avait bien roulés ; il devait savoir beaucoup de choses sur leur compte puisqu'il s'était intéressé à la boutique et a Thessa...

Le doigt de Francis frémissait d'aise sur la détente : il tenait en suspens la vie des assassins de Lecas et de Purdon. Il regretta que Maupas ne fût pas présent, car la situation aurait été encore bien plus savoureuse.

- Non, Panboukis, dit-il en réponse au rictus de haine qui crispait les traits du blessé, moi vous ne me ferez pas passer au four, comme les autres. Comment avez-vous détecté Purdon ?

Le Grec s'aida de ses bras pour s'asseoir sur le tapis, où s'élargissait une tache de sang frais. Il grimaça de douleur et cracha :

- Vous l'apprendrez tôt ou tard. Et à vos dépens, salaud !

Le masque de Coplan prit une dureté de pierre.

- Je veux le savoir tout de suite, et bien d'autres choses encore. Allez-y...

Sa voix vibrait d'une façon comminatoire, tranchante.

L'interpellé lui lança une injure en guise de réponse et parut s'occuper de sa blessure.

Coplan se baissa, saisit le Mauser dans sa main gauche.

- Vous trois, reculez jusqu'au fond de la pièce, vous verrez mieux le spectacle, ordonna-t-il à Thessa, Lados et Amilcas.

Quand ils eurent reflué comme il l'exigeait, Francis se rapprocha du gros homme, qui leva le front vers lui.

- Comment avez-vous procédé, crapule ?

La tignasse crépue du Grec éveillait en Coplan l'envie féroce d'y abattre la crosse du Mauser. Mais il lui préparait un stimulant encore meilleur.

La pointe de son soulier alla écraser la chair tuméfiée qui entourait le point de pénétration du projectile. Panboukis hurla comme une bête et voulut agripper les jambes de Coplan, qui avait fait un pas en arrière. Les ongles du Grec arrachèrent des brins de laine au tapis, une autre plainte naquit dans sa poitrine. Coplan broya ses phalanges sous son talon; comme s'il tuait une vipère, puis il frappa Panboukis en pleine figure avec une force suffisante pour l'étendre complètement.

Dans le fond du hall, un corps s'écroula avec un bruit mat. Le petit Lados n'avait pas assez de ressort pour assister jusqu'au bout aux manœuvres de persuasion qu'employait Coplan. Amilcas essayait de garrotter son bras pour limiter l'hémorragie. Quant à Thessa, rigide et glacée, elle ne semblait pas pouvoir détacher les yeux du féroce traitement que subissait Panboukis. Ce dernier, le front couvert d'une sueur froide, le torse haletant, ne remuait plus.

- Alors ? murmura Francis sur un ton encourageant. Dépêchez-vous ou je vais vous faire sérieusement mal...

Les lèvres du Grec articulèrent deux ou trois mots, mais pas un son ne sortit de sa bouche.

- Parlez plus fort...

- Il s'est trahi devant... un moulage du masque mortuaire de son prédécesseur. Il l'a reconnu.

Coplan frémit ; aurait-il pu se maîtriser lui, si, brusquement, on lui avait placé la tête de Purdon sous les yeux ?

- Qui est Kotroni ? questionna-t-il en décochant un coup d’œil au couple collé au mur.

Il eut tout juste le temps d'apercevoir le mouvement du bras d'Amilcas : un objet lourd fendit l'air et vint percuter sa main droite avec une force telle qu'il ne sut pas s'il tenait encore son arme ou si elle lui avait échappé. Il crut une fraction de seconde que son poing ne formait plus qu'une masse de viande déchiquetée, trébucha en arrière et ajusta le Grec avec le Mauser logé dans sa main gauche.

Le coup partit, mais sans causer de mal car Amilcas plongea vers Coplan avec une vitesse stupéfiante en clamant :

Thessa, récupère son pistolet !

Coplan put éviter le choc principal, mais non l'épaule d'Amilcas qui vint heurter la sienne avec une violence suffisante pour rompre son équilibre. Il tira de nouveau, à bout portant, et réalisa trop tard que l'absence de recul était due au fait que les cartouches du Mauser étaient chargées à blanc !

Comme une furie, Thessa s'était précipitée vers le G.P. qui gisait à terre non loin de Panboukis. Si Francis ne pouvait se servir de son bras droit, Amilcas ne pouvait davantage user du sien, et tant qu'on peut utiliser ses jambes...

Esquivant l'assaut du Grec, Coplan bondit au-dessus du corps de Panboukis pour tomber à pieds joints devant la fille alors qu'elle étendait le bras pour saisir le pistolet. D'un coup de genou à la ceinture, il la projeta à deux mètres en arrière, hurlante et déchaînée. Voyant Amilcas revenir à la charge avec un poignard maltais qu'il avait décroché d'une panoplie, il n'osa pas se baisser. Se souvenant de la fin d'Andreios, il prit l'initiative en lançant son Mauser inutile vers la figure ricanante du Grec, qui évita le projectile de justesse mais perdit le cinquième de seconde nécessaire à Coplan pour agripper son G.P. Encore accroupi, Francis bascula sur le côté en recevant de plein fouet le corps contracté de Thessa, qui, rivée à son poignet gauche, y plantait ses ongles et ses dents pour lui faire lâcher prise.

Francis ramena son bras vers lui, enserrant la poitrine de la jeune femme dans un impitoyable étau qui lui bloqua la respiration et la força d'ouvrir la bouche.

Gigotant au-dessus de lui, Amilcas cherchait un endroit où planter son poignard, gêné par la présence de Thessa qui faisait office de bouclier bien qu'elle se débattît comme une forcenée. Coplan ne pouvait viser sans relâcher d'abord la fille... Soudain, des deux jambes, il réussit un magnifique coup de ciseau qui plaqua son adversaire sur le sol avec une implacable précision. Ensuite, il roula sur lui-même pour écraser Thessa sous lui et lui administrer un coup de tête qui acheva de la rendre flasque. Il fut sur ses genoux en même temps qu'Amilcas, mais cette fois son pistolet pouvait tonner.

Le souffle court, les cheveux en désordre, Amilcas était aveuglé par la rage, mais pas au point d'affronter une arme de 9 mm placée

à un mètre de sa bouche. Hébété, il se passa la langue sur ses lèvres sèches, avala et parvint à gronder :

- On vous aura... Tôt ou tard, on vous aura...

Coplan se remit debout ; il ne put adopter un air aussi narquois qu'il l'aurait souhaité car son poing droit le faisait salement souffrir.

- D'accord, ironisa-t-il. Tôt ou tard, mais pas maintenant. Laissez tomber votre navaja, ça fera plus convenable.

Les doigts d'Amilcas s'écartèrent à regret, le poignard glissa sur le tapis.

- Restez à genoux, ne vous fatiguez pas.

Coplan vint derrière lui et le frappa d'un coup sec sur la tête, juste de quoi l'endormir pendant quelques minutes. Les épaules du Grec se tassèrent, puis son buste s'inclina en avant et son front heurta sourdement le parquet.

Alors Coplan put jeter un coup d'œil à sa main droite, sur laquelle du sang s'était coagulé. Ce devait être un presse-papier en bronze, ou un brûle-parfum, qui lui avait abîmé les articulations à ce degré-là...

Ses doigts étaient paralysés, mais c'était encore l'effet du choc et non parce que les os étaient brisés. Il s'en assura en faisant bouger ses doigts un à un : ils répondaient à sa volonté mais en irradiant des ondes de douleur dans l'avant-bras.

Francis s'ébroua. Il avait autre chose à faire qu'à évaluer ses dégâts personnels. Le hall présentait l'aspect d'un intérieur dévasté par un séisme. Une petite table que Coplan n'avait même pas vue s'était renversée, et le vase qui était dessus s'était brisé en miettes. Deux taches de sang souillaient le tapis, dont un des bords était replié.

Panboukis, évanoui, occupait le centre du hall. Un peu plus loin, Amilcas replié en chien de fusil semblait dormir d'un sommeil tranquille, bien qu'au bout de son bras droit ne pendît qu'un moignon affreux à voir. Près du fond, le petit Lados gisait dans une pose molle et indifférente, le teint blême. Quant à Thessa, étendue sur le des, la jupe haut troussée, elle aurait été jolie si ses lèvres n'avaient démesurément enflé ; elle geignait faiblement, aux frontières nébuleuses de l'inconscience.

Coplan poussa un soupir, un authentique soupir. Il tenait à sa merci une bande qui avait au moins trois meurtres à son actif, sans compter d'autres peccadilles.

Il chercha des yeux de quoi ficeler le quatuor, ne trouva rien et en fut réduit à enlever les ceintures des trois hommes. Il réunit les corps inanimés autour de celui de Panboukis, en une sorte de roue dont chaque personnage formait un rayon, puis il ligota ensemble tous les bras gauches. Il eut un peu plus de difficulté quand il voulut rassembler les bras droits, mais il simplifia en excluant le membre blessé d'Amilcas. Quand les quatre Grecs reprendraient leurs sens, ils auraient de quoi s'occuper...

Sa montre, miraculeusement indemne, marquait onze heures. Il remit ses cheveux en place, tenta de nouveau de mouvoir sa main et obtint un meilleur résultat. Il devait explorer ce pavillon de fond en comble, encore qu'il n'eût pas envie d'y prolonger son séjour.

Il commença par les pièces du rez-de-chaussée, meublées comme le sont les résidences d'été ; mais il n'y découvrit strictement rien.

Au premier étage, il entra dans une chambre qui devait être celle de Thessa. Des mules couleur parme, une frêle odeur de parfum, des produits de beauté sur la coiffeuse ne permettaient pas d'en douter. Dans les tiroirs, rien qui eût un rapport quelconque avec une activité clandestine, sinon le commerce des charmes féminins.

La porte de la pièce suivante étant fermée à clé, Coplan essaya de l'enfoncer d'un coup d'épaule, mais le battant résista. Il opposa même une telle rigidité que Francis le soupçonna d'être en métal. La serrure était du type Yale : protégée par de l'acier, elle ne serait pas détruite par une balle de revolver.

Coplan descendit quatre. à quatre dans le hall, afin de fouiller Panboukis. Il trouva sur lui plusieurs clés Yale réunies dans une pochette de cuir. Voyant qu'aucun des hommes ne manifestait une tendance à se réveiller, il remonta à l'étage et parvînt à ouvrir la porte métallique.

Sa main tâtonna alors le long du chambranle, effleura un commutateur. La lumière jaillit et Coplan, médusé, resta sur le seuil pour examiner le décor futuriste qui s'offrait à sa vue.

Un profane aurait pu croire qu'il pénétrait dans un atelier de dépannage de postes de radio, ou dans la cabine de télégraphie d'un paquebot. Sur trois parois s'étageaient des amplificateurs et des oscillographes, dont les écrans de verre laiteux ressemblaient à ceux de tubes de télévision.

Mais Coplan fut surtout surpris par l'engin qui trônait au milieu de la pièce : une sorte de corbeille métallique montée sur pivot orientable. Automatiquement, Francis leva les yeux au plafond, ce qui eut pour effet de confirmer son premier sentiment ; une coupole assez analogue à celle qu'installent chez eux les amateurs d'astronomie pour abriter une lunette ou un télescope, découpait un cercle dans la plaque de métal formant plafond.

Pourquoi diable Panboukis et consort disposaient-ils d'un radar centimétrique ? Coplan s'attendait vaguement à mettre le grappin sur un dépôt d'armes, sur une imprimerie clandestine ou même sur une poste d'émission, mais pas sur un radar !

Il avança dans la pièce pour voir les appareils de plus prêt et situer leur provenance. C'est alors qu'il se rendit compte que tout n'était pas monté ; le travail était en cours, des torsades de fils s'échappaient par endroits des amplis, les raccordements au réseau n'étaient pas achevés.

Les instruments de mesure étaient allemands, mais la fabrication des nombreux châssis qui se superposaient en montages de deux mètres de haut ne pouvait être attribuée avec certitude à l'un ou l'autre pays.

Coplan nota encore l'existence d'un récepteur de trafic maritime et aérien comportant de nombreuses gammes d'onde, deux magnétophones portatifs et tout un outillage pour l'électronique. Mais pas un papier, pas un formulaire...

Cette découverte plongea Coplan dans une perplexité plus grande que celle qu'il avait ressentie à l'annonce de la disparition simultanée de trois Grecs.

Les paroles du Vieux lui revinrent en mémoire avec une clarté parfaite : « *Cette organisation ne fonctionne pas uniquement pour venir en aide à une poignée de Tunisiens exaltés*... » Il s'en apercevait. Mais à quoi cet équipement pouvait-il bien servir ?

Il éteignit, referma et, par acquit de conscience, fit un tour dans les chambres adjacentes. Là, tout était banal et sans mystère, rien ne traînait qui pût lui fournir un indice quelconque.
Il descendit au rez-de-chaussée. De l'escalier, il vit Thessa et Amilcas qui se tordaient dans l'espoir de défaire leurs liens. Panboukis avait repris conscience mais il ne bougeait pas. Lados etait toujours évanoui.
Dès qu'ils aperçurent leur ennemi, les Grecs s'abstinrent de remuer. Coplan acheva la descente et vint se poster à un mètre du groupe. Sortant son pistolet de sa poche, il le tint solidement dans le poing gauche et articula d'une voix mesurée :
- A quel objectif répond l'installation qui est en cours de montage là-haut ? Celui qui parlera le premier sera seul exempté d'une balle dans la tête. Qui a envie de vivre ?

CHAPITRE X

Couchés comme ils l'étaient, Panboukis, Amilcas et Thessa ne pouvaient se consulter par un jeu de physionomie. Chacun devait décider pour soi.
Coplan patienta dix secondes, puis il vint se poster devant Thessa. Des trois, c'était probablement elle qui avait les nerfs les moins solides ; l'imminence du coup de feu qui allait trouer cette jolie tête était aussi un argument capable de faire parler l'un des deux hommes.
- Honneur aux dames, dit Coplan en visant la fille entre les deux yeux. A quoi sert le fourbi qui est là-haut ?
Pâle comme une morte, le visage figé par l'effroi, Thessa fixait le canon d'un regard fasciné, sans paraître entendre la question qu'on lui posait.
Panboukis et Amilcas, le cou tordu, respiraient d'une façon saccadée, mais sans proférer un son.
Francis fléchit les jambes, posa le canon de son arme sur le front de Thessa.

- Dommage, émit-il.

Au bout de quelques interminables secondes, il se releva, enfouit son pistolet dans sa poche. Il s'était attendu à ce mutisme, que même l'approche de la mort n'avait pu entamer.

Le secret que détenaient ces gens avait pour eux plus d'importance que leur vie, c'est pourquoi ils faisaient bon marché de celle des autres. Coplan devait renoncer à obtenir d'eux une information capitale... Il ne pouvait cependant pas leur laisser l'occasion de lui compliquer la besogne.

Il alla vers un appareil téléphonique posé sur une console, décrocha et demanda le commissariat central de la police.

Il nota une certaine nervosité parmi ses captifs. Un gémissement de Lados lui montra que ce dernier revenait à la vie.

Dans l'écouteur, une voix rocailleuse aboya enfin.

- Parlez-vous l'anglais ? s'enquit Francis. Puis, quand il eut reçu l'assurance qu'il était compris.

- Faites rechercher l'adresse de l'immeuble d'où je vous parle pendant que je tiens la ligne, je vous prie. Je ne pourrais pas vous situer l'endroit car je ne connais pas la région.

Son interlocuteur lointain, d'abord ébahi, voulut savoir le motif d'une requête aussi insolite.

- Ceci est un appel au secours, affirma Coplan d'une manière d'ailleurs peu convaincante. Venez d'urgence, et en force. Cet immeuble est habité par les individus qui ont, assassiné deux citoyens français respectivement nommés Lecas et Purdon... Oui... Lecas, Purdon... Ils ont également tué Andreios Pezmazoglou, l'homme qui a été trouvé poignardé sur un trottoir d'Athènes il y a huit jours. Des preuves ? Analysez les cendres du four de chez Panboukis, la boutique qui est près de l'église Saint-Jean-la-Colonne, pour les deux premiers. Vous trouverez aussi un moulage de la figure de ces victimes. Pour Andreios, je vous ferai parvenir une déposition signée par le seul témoin du crime.

A l'autre bout du fil, le policier donna l'impression de devenir fou. Il vociféra, fit répéter plus lentement et s'enquit avec vigueur de l'identité du correspondant. Coplan fit mine d'ignorer cette question mais ajouta :

- Visitez le cottage de haut en bas. Au premier, vous découvriez des preuves d'une activité clandestine d'une nature particulière. Mais dépêchez-vous, car je suis en danger de mort...

Il déposa le cornet sans raccrocher, pour maintenir la ligne occupée aussi longtemps que la police en avait besoin pour localiser la villa, et aussi pour éviter tout appel venant de l'extérieur.

Alors il revint vers le groupe qui entre-temps s'était ranimé. Malgré les jurons de Panboukis, Thessa tentait frénétiquement de se dégager, comme un fauve pris au piège et qui se débat jusqu'à se désarticuler un membre. Ces efforts, qui secouaient avec sauvagerie les deux blessés, n'aboutissaient qu'à leur arracher des grognements de douleur.

- Calmez-vous, leur conseilla Francis en réalisant qu'ils formaient un joli panier de crabes. On va venir vous délivrer... Même débarrassés de vos liens, vous n'iriez pas loin, étant donné que je vais mettre votre voiture hors d'usage. Pensez à moi dans vos beaux rêves.

Il alla retirer le verrou et sortit sans se soucier des imprécations qui le poursuivaient.

Les phares de la petite voiture, encore allumés, illuminaient toute la façade arrière du pavillon. Coplan se contenta d'enlever la clé de contact et de dégonfler les pneus, puis il regagna la grand-route en espérant qu'on ne lui avait pas volé sa Fiat.

Il la retrouva au même endroit, mit le moteur en route et, au lieu de reprendre la direction d'Athènes, il s'élança vers le sud. Il n'avait nulle envie de rencontrer les cars de police.

Après cinq heures de sommeil, il quitta son hôtel pour prendre l'avion de Corfou. Au fond de lui-même, il n'était pas tellement satisfait. S'il avait réglé quelques dettes trop criardes et liquidé le passé, il n'était guère plus avancé que ses prédécesseurs sur les points essentiels.

Au cours du trajet aérien qui lui fit survoler le canal de Corinthe avant la brève escale d'Agrinion, il eut le loisir de méditer sur une

anomalie qui, la veille, ne l'avait pas frappé.

Pourquoi Thessa, après réception d'un message qu'elle devait transmettre plus loin, l'avait-elle confié à un navire vétuste qui allait mettre un temps interminable pour atteindre l'île de Corfou ?

Cela cadrait mal avec les moyens ultramodernes auxquels ce réseau avait recours...

Coplan ne discerna qu'une réponse satisfaisante à cette question, et dès qu'elle se fut formulée dans son esprit, il s'employa à maîtriser son imagination : si Thessa avait porté le ruban magnétique à bord de l'Argonia, c'était tout bonnement parce que son, destinataire se trouvait à bord du raffiot ! Et qu'en cas de nécessité, des instructions consécutives pouvaient être radiotélégraphiées par la station du navire peu après que celui-ci eût quitté le port...

Lorsque l'avion se posa sur l'aérodrome de Kerkyra, île luxuriante que la fin de l'auttomne ne privait pas d'un soleil généreux, Coplan n'accorda qu'une attention discrète aux beautés naturelles ou architecturales des environs de la ville.

Kerkyra, qui a donné son nom à l'île entière, n'est qu'une petite localité de trente mille habitants, dominée par une vieille citadelle vénitienne qui, à l'époque, protégeait la cité et la rade.

Coplan descendit au « Splendid » et abandonna définitivement l'identité de James Drake, assez compromise par les événements d'Athènes. Dans la soirée, il appela Maupas au téléphone.

- Il était temps que tu arrives, dit ce dernier, soulagé. Je commençais à m'embêter... On pourrait se voir ?

- C'est indispensable ?

- A mon avis, oui. Je ne peux pas te raconter par téléphone toutes les splendeurs touristiques que j'ai découvertes. Tu connais le patelin ?

- Plus ou moins, oui. Pourquoi ?

- Alors, simplifions : prends la route qui passe entre le fort Abramo et le bâtiment de la douane ; marche vers l'ouest en direction de Mandouki. Trois cents mètres après le fort, tu verras sur la gauche une espèce de bâtiment britannique. C'en est un, d'ailleurs... Il y a un banc juste en face, et une très belle vue sur le

canal de Corfou. Attends-moi là vers onze heures, c'est un bon coin pour bavarder.

Coplan jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet.

- D'accord, acquiesça-t-il.

Ayant revêtu un veston léger qu'il n'avait pas porté à Athènes, il pria la réception de l'éveiller le lendemain à cinq heures et partit respirer l'air parfumé de Kerkyra.

Son humeur s'était progressivement améliorée, depuis le matin. Le fait que Maupas désirait le voir sans délai semblait indiquer qu'il n'avait pas perdu son temps, lui non plus.

Après avoir erré pendant une bonne demi-heure aux environs du Palais royal, vaste édifice en pierre blanche qui n'est que l'ancienne résidence des gouverneurs anglais, il emprunta les ruelles qui devaient le conduire non loin du fort.

La route, balayée par la brise, était baignée d'une douce clarté qui tombait des étoiles et d'un large croissant lunaire. Francis aperçut le banc alors qu'il en était à une cinquantaine de mètres. Maupas l'avait précédé. Sa silhouette se découpait en noir sur le fond du ciel.

Francis arriva près de lui sans forcer l'allure. Maupas se leva à son approche. Ils se serrèrent la main.

- Où en es-tu ? questionna Coplan. Pas d'histoires depuis ton débarquement ?

- Je ne crois pas m'être mouillé, mais c'est une chose dont on n'est jamais sûr...

- Tu parles ! fit Coplan en se rappelant

l'entrée inattendue de Laclos dans la villa. Que donne la piste Andreios ?

Maupas jeta un coup d'œil aux alentours, puis se rassit.

- Tout le monde se connaît dans Kerkyra, dit-il. j'ai commencé par feuilleter la collection du journal local qui a relaté le crime : un enfant du pays assassiné à Athènes, ça méritait un papier sur deux colonnes à la une. Dans les condoléances à la famille, j'ai relevé que le gars avait deux frères et que sa mère vivait encore. Andreios était réellement mécanicien ; il travaillait dans une firme où on répare les moteurs marins, où on loue des voitures et où deux autocars sont

affectés aux excursions en groupe dans l'île. J'y suis allé pour louer une voiture dont on pourrait avoir besoin un de ces jours, mais aussi pour voir la tête d'un des frères d'Andreios, qui est également occupé dans cette entreprise.

Le nom du propriétaire ? s'informa Francis.

- Brovnik, un Albanais. Un type qui a le sens des affaires et qui est déjà parvenu à extraire quelques dizaines de millions de drachmes aux touristes : tu devrais voir sa bagnole... Bref, le frère en question s'appelle - tiens-toi bien - Héraclès. Plus âgé qu'Andreios, il a une femme et trois enfants. Jusqu'ici, je ne sais pas s'il trempe dans la combine ou non, mais ce qui est sûr c'est que la mort d'Andreios continue à lui peser sur l'estomac. S'il tenait les assassins, il leur ferait passer un mauvais quart d'heure. C'est, paraît-il, dans les traditions de l'endroit.

Songeur, Coplan hocha la tête. Cette disposition d'esprit du sieur Héraclès pouvait se révéler utile.

- Et du côté maritime ? demanda-t-il. As-tu vérifié s'il existe une liaison régulière avec la côte albanaise ?

Maupas leva les bras avec accablement.

- Mais tu ne te rends pas compte ! Cette côte est à portée de la main, et tout le monde a un bateau, ici. Même si tu exceptes les trafics réguliers avec la côte adriatique, il reste toute une activité licite ou illicite qu'il est impossible de surveiller. Il y a plus de bateaux dans les eaux qui entourent l'île que de bagnoles à la place de la Concorde !

Évidemment, cela ne simplifiait pas les choses. Même en possédant soi-même une vedette rapide on n'aurait pu surveiller efficacement les allées et venues des unités qui relâchaient à Corfou. Et pourtant, la route de l'Argonia devait être relevée...

Coplan alluma une cigarette de tabac blond, la fixa d'un air dédaigneux après la première bouffée et se promit de ne plus acheter de tabac grec, trop léger à son goût.

- Nous devons prendre un risque, émit-il soudain. Un pétard va éclater dans 48 heures et il s'agit d'en profiter. Panboukis et Amilcas sont aux mains de la police ; la gazette locale en fera sûrement

mention, d'autant plus qu'ils vont être inculpés du meurtre d'Andreios. C'est une bonne carte pour nous.

Dans l'obscurité, Maupas arrondit les lèvres pour un petit sifflement.

- C'est toi qui...

- Oui. Ils ont failli m'avoir...

Coplan grimaça un sourire sarcastique, puis reprit :

- Une déveine incroyable... Nous étions sur le point de nous séparer en excellents termes quand un pépin a surgi...

Il entreprit alors de fournir à Maupas un résumé de ses investigations à Athènes, lorsque Thessa était venue chez Pittakis pour emporter le colis expédié à son nom par les bons soins du Vieux. Il raconta l'épisode de l'Argonia, puis la scène de la villa et son issue finale.

J'ai exactement l'impression, conclut-il, que nous sommes en train de nous échiner à retrouver un porte-monnaie pendant qu'on pille sous notre nez le coffre d'une banque. La contrebande d'armes pour la Tunisie me semble être une aimable plaisanterie à côté de ce qui se trame en réalité. Mais qu'est-ce que cela peut être, je me le demande...

Maupas demeura silencieux. Ce qu'il venait d'apprendre ancrait en lui la conviction que s'ils parvenaient à éclaircir le tout sans y laisser leurs os, c'est qu'ils avaient une robuste santé...

- Tu crois qu'ils vont marcher jusqu'au bout, avec ce ruban magnétique qui date d'un mois ? questionna-t-il brusquement.

- Tout dépend de la fréquence de leurs contacts avec la Tunisie. S'ils ont reçu d'autres commandes depuis, ils vont évidemment trouver bizarre l'apparition d'un message qui fait double emploi, et ils vont ouvrir l’œil. Néanmoins, pour nous le colis a déjà partiellement rempli son office, puisqu'il nous a désigné l'Argonia et a conduit les assassins d'Athènes sous les verrous.

- Bon. Et maintenant, comment orientons-nous nos batteries ?

- Continuons chacun sur notre lancée. Toi, tu attends que le journal de Kerkyra publie une information au sujet de la mort d'Andreios, puis tu entreprends son frère. Tu vois ce que je veux dire ?

Maupas ayant fait un signe d'assentiment, Francis poursuivit :

- Pour ma part, c'est le vieux rafiot qui m'intéresse. S'il a quitté le Pirée hier soir, il se présentera dans le port demain matin à la première heure. Ce sabot ne doit pas dépasser neuf nœuds, et encore, par temps calme... Contact téléphonique entre nous, tous les soirs.

Il écrasa le bout de sa cigarette sous son talon, se leva sans enthousiasme et regarda l'eau miroitante du golfe, ridée de minuscules vaguelettes. Maupas s'étira et dit avec un soupir :

- Cette eau limpide, ça me donne envie de faire de la pêche sous-marine.

Coplan le fixa de biais, l’œil attentif. Cette idée n'est pas mauvaise du tout, murmura-t-il. Merci de m'y avoir fait penser. Bonne nuit, vieux...

Sa haute silhouette s'éloigna sûr la route, tandis que Maupas le suivait des yeux.

Dès six heures du matin, alors que des banquises roses dans le ciel clair annonçaient le lever du soleil, Coplan se promenait en bordure de la baie de Kerkyra pour y attendre l'arrivée du vieux vapeur à bord duquel Thessa était allée en visite au Pirée.

A trois cents mètres du rivage, la petite île de Vido, avec ses bâtiments blancs encastrés dans une riche végétation, abritait des vents du canal de Corfou les navires à l'ancre.

L'importance de l'Argonia s'affirmait de plus en plus pour Coplan, lorsque ce dernier considérait les centres d’activité de la bande adverse : les eaux tunisiennes, le Pirée, Corfou... et d'autres endroits sans doute dans ce coin de la Méditerranée. C'était le caboteur qui devait avoir amené à pied d’œuvre le matériel électronique équipant la villa, comme il acheminait, vraisemblablement, les cargaisons d'armes légères pour les rebelles tunisiens. En outre, il y avait gros à parier que c'était encore lui qui assurait les contacts avec l'Albanie.

La seule crainte que nourrissait Francis, c'est que le renseignement que lui avait communiqué le marin rencontré sur le quai au Pirée fût inexact.

Il n'est pas rare qu'un navire dont la destination est officiellement désignée change de cap en cours de route, surtout quand il se livre à des trafics en marge des transports normaux qui lui servent d'alibi. Et si l'Argonia baguenaudait en cours de route, ou s'il ne relâchait pas à Corfou dans les jours suivants, la patience de Coplan risquait d'être mise à rude épreuve.

A sept heures du matin, une coque surmontée d'un panache de fumée noire contourna l'île de Vido, mais vingt minutes plus tard Coplan constata qu'il s'agissait d'un cargo anglais.

Vers huit heures, la rade s'anima. Des chaloupes se détachaient de certains bateaux et venaient déposer des marins à quai. Des treuils se mirent à fonctionner avec fracas pour extraire des cales des marchandises qui étaient ensuite chargées sur des chalands et remorquées vers un autre point de l'île.

Ce spectacle ne parvint pas à distraire Coplan, qui réalisa soudain que le rafiot viendrait probablement du sud, et non du nord, n'ayant en principe aucune raison de longer d'abord la côte ouest de Corfou. Ceci l'incita à prolonger son périple vers le cap Sidéra, d'où le canal pouvait être surveillé sur toute sa longueur, et même sans jumelles. A l'horizon se profilait la côte grecque, un ruban noir et plat estompé par une légère brume matinale.

A dix heures du matin, Coplan avait déjà parcouru un nombre respectable de kilomètres, il avait déjà cru plusieurs fois distinguer la silhouette du navire délabré qu'il guettait et avait juré intérieurement autant de fois, sinon davantage.

Pourtant, il finit par fixer avec insistance, en se protégeant les yeux du soleil, un navire qui progressait avec peine au large du cap Lefkimmo, et qui faisait route vers Kerkyra.

Comme c'était bien le cinquième depuis que Francis avait commencé sa vigie, il se garda d'un optimisme prématuré, mais à mesure que les détails se précisèrent, il sentit se renforcer sa conviction que c'était bien l'Argonia.

Ce n'est qu'aux environs de midi que le vaisseau doubla le cap Sidéra et qu'il passa à moins de cent mètres de Coplan, avant de virer sur bâbord et d'entrer dans le port. Cependant, au lieu de continuer jusqu'à un quai, il laissa tomber l'ancre dans la rade et s'immobilisa en crachant encore d'épaisses volutes de fumée noire qui souillèrent le ciel. Coplan en déduisit que l'escale de l'Argonia ne dépasserait pas quelques heures, une douzaine au plus, ce qui était fort peu pour tenter une incursion clandestine à bord. Et pourtant, là-bas, dans les flancs de ce misérable cargo, parmi les membres de son équipage, devait vivre quelqu'un qui en savait long sur l'organisation qui intriguait le Vieux...

Francis songea aux difficultés et aux risques de l'entreprise tout en conservant le regard braqué sur le vaisseau, dont un canot venait d'être mis à la mer. Trois hommes avaient pris place dans la chaloupe, deux matelots et un officier, qui se tenaient debout à l'avant.

A coups de rames réguliers, la petite embarcation vint à proximité des quais et s'approcha d'un escalier de pierre dont les marches inférieures étaient baignées par l'incessant clapotis de l'eau.

Coplan quitta le môle à longues enjambées pour observer de loin l'endroit où allait cet officier, dix minutes à peine après que le vaisseau eût mis en panne.

Le Grec se rendit tout droit au garage où avait travaillé Andreios.

CHAPITRE XI

A la tombée de la nuit, Coplan reprit la route qu'il avait parcourue lors de son rendez-vous avec Maupas. Il portait une mallette de toile achetée peu auparavant, et avait laissé à son hôtel tout ce qui n'était pas strictement indispensable à son expédition nocturne. Dans ses poches, aucun papier d'identité.

Il marcha jusqu'à ce qu'il aperçut une petite crique en contrebas, un peu en dehors de l'agglomération.

S’étant retourné pour voir si personne ne s'étonnerait de son manège, il quitta la route et dévala une forte déclivité qui menait à la mer.

Au bord de l'eau, il s'assura une nouvelle fois qu'on ne pouvait l'apercevoir quand il s'abritait derrière les broussailles. Dans le ciel pur, la lune brillait d'un éclat plutôt exagéré : la rade tout entière était visible et les feux de position des navires ne jouaient qu'un rôle purement conventionnel, car les unités se profilaient avec netteté sur les reflets argentés de la baie.

Coplan se déshabilla, enfila un slip et ajusta les lunettes sous-marines dont il avait fait l'acquisition. Dans une enveloppe imperméable, il logea son pistolet, une petite lampe-torche et une boîte de graisse. Ce paquet, il l'accrocha à sa ceinture, de manière à ne pas être gêné dans ses mouvements. Ses vêtements de ville furent pliés et quelque peu malmenés pour être introduits dans la mallette, laquelle fut dissimulée dans un bosquet.

Francis regarda autour de lui pour s'imprimer quelques détails topographiques dans la mémoire, puis il chercha des yeux la coque de l'Argonia. Le cargo, bien stable sur ses ancres, se trouvait à 800 mètres de la crique : une jolie balade à condition qu'il n'y eût pas de courant trop tort...

Francis emboucha un tube respirateur et s'engagea dans l'eau, dont la fraîcheur le fit frissonner. Cette impression se dissipa dès qu'il se fut mis à nager ; quelques minutes de brasse lui prouvèrent qu'en réalité l'eau était tiède. Dans un style aussi efficace que peu fatigant, le nageur mit le cap sur l'Argonia, ne laissant émerger que l'extrémité supérieure du respirateur.

Quand il eut décrit un arc de cercle qui le plaça entre le navire et l'îlot de Vido, c'est-à-dire à l'opposé du port, Coplan se trouva dans une zone d'ombre projetée par la coque du vaisseau lui-même. Si par hasard des matelots se tenaient sur le pont, il y avait beaucoup de chances pour qu'ils dirigeassent de préférence leurs regards vers les lumières de Kerkyra.

Devant Coplan, le flanc du cargo formait une sorte de muraille noire et lisse. Le pont s'élevait à trois ou quatre mètres au-dessus de la ligne de flottaison. Grimper par l'échelle de coupée qui pendait sur

le côté bâbord eût été le plus sûr moyen de se faire intercepter dès le début... Comme il est d'usage, un homme devait être de faction à cet endroit.

Francis nagea silencieusement vers l'une des chaînes d'ancre, agrippa un maillon et respira un bon coup, à l'abri, de la poupe qui surplombait l'hélice. Quand il se hissa sur la chaîne, il éprouva une telle lourdeur de tous ses membres qu'il se demanda s'il parviendrait jusqu'en haut, mais aussitôt après ses jambes prirent appui sur le métal et participèrent à son ascension.

A bord du navire régnait un calme assez rassurant. Aucun des bruits qui précèdent un appareillage ne troublait la quiétude du pont. Une bonne partie de l'équipage devait être à terre...

Le front de Coplan arriva bientôt à hauteur de la plage arrière. Un coup d’œil circulaire confirma le témoignage de ses oreilles : le pont était vide. Cependant, au château central, quelques hublots étaient éclairés de l'intérieur.

Pour un visiteur clandestin, monter jusqu'à la chambre des cartes n'était pas un exploit particulièrement facile, mais il le fallait car, dans le local, étaient réunis tous les documents intéressant la marche du navire : le journal de bord, l'inventaire de la cargaison, le rôle d'équipage et, aussi, les codes utilisés pour les transmissions, autant de sources d'information que Coplan brûlait de consulter.

Alors qu'il se hâlait sur le bois rugueux et sec de la poupe, il se plaqua subitement contre le plancher en entendant un raclement de gorge à une vingtaine de mètres de lui. Il rampa jusque derrière un treuil avant de relever la tête, et vit dans la pénombre un profil que le reflet rougeoyant d'une cigarette sculptait au-dessus du bastingage. Tête nue, le matelot était accoudé dans une pose négligente, la figure tendue vers la côte.

Une légère brise fit imperceptiblement bouger le vaisseau. Les chaînes se tendirent, raclèrent la coque. Francis mit cette seconde à profit pour franchir en trois bonds la partie découverte. Après, étant sorti du champ de vision de l'homme de garde, il put progresser avec moins de prudence. Son séjour dans l'eau l'avait quand même fortement réfrigéré, et ce ne fut pas tellement la prudence, mais

l'envie de se donner du mouvement qui l'incita à grimper l'escalier quatre à quatre.

Sur ce petit navire, le deck supérieur réunissait tous les aménagements qui, sur des unités plus grandes, s'étagent sur deux, voire sur trois ponts. La timonerie, la chambre des cartes, la cabine du capitaine, le poste de radio, tout était englobé dans un seul roof, en avant de la cheminée. Autour de celle-ci, trois canots de sauvetage pendaient à leurs daviers, le quatrième étant absent de son berceau.

Coplan posait la main sur l'anneau qui tenait lieu de bouton à l'entrée de la timonerie quand il entendit le matelot héler quelqu'un, de l'autre côté du navire. Il était sur le point de s'en féliciter, mais le son d'autres voix lui parvint et lui fit soudain comprendre que le canot manquant ralliait le bord. Ce qui signifiait que l'équipage au complet allait être rassemblé dans quelques minutes, et que le navire serait en mesure d'appareiller !

Le geste suspendu, Francis calcula ses chances en deux secondes.

Le lendemain matin, Maupas sortit de la Pension Suisse pour aller chercher un journal, préliminaire obligatoire à l'organisation de sa journée.

Il poussa un soupir de satisfaction en apercevant à la première page un article consacré à l'arrestation des meurtriers présumés d'Andreios Pezmazoglou.

Il lut attentivement l'information qui, bien entendu, passait sous silence le fait que la police avait été convoquée sur place par un appel téléphonique. Tout était relaté comme si les fins limiers de la brigade criminelle avaient ramené les coupables dans leur filet après une longue et minutieuse enquête.

Maupas replia la gazette et la fourra dans sa poche. Sans s'en douter, le rédacteur du Phare de Corfou venait de lui donner un sérieux coup de main. Il attendit cependant le début de l'après-midi

avant de passer un coup de fil au garage Brovnik, car il fallait que la nouvelle ait eu le temps de se répandre dans la cité.

En se dirigeant vers le café Chrissonalis, sur la galerie qui longe l'esplanade, il embrassa la baie du regard et nota que l'Argonia, qu'il avait vu la veille, avait quitté le port.

Le temps était radieux, chaud et sec comme au cœur de l'été en Provence. Maupas se dit que, lorsque leur mission serait terminée, Francis et lui découvriraient bien un prétexte pour prolonger leur séjour dans cette île enchanteresse.

En attendant, le plus dur restait à faire, et sur cette amère pensée, Maupas pénétra dans une des cabines téléphoniques de l'établissement. Il forma le numéro de l'atelier de réparations, puis demanda à dire deux mots à Héraclès. Quelques secondes s'écoulèrent avant que celui-ci ne vînt à l'appareil.

- Vous êtes bien le frère d'Andreios ? s'enquit Maupas.

- Oui. Et alors ? grommela une voix impatiente.

Héraclès avait dû lire l'écho, ou tout au moins on devait lui en avoir parlé.

- Vous avez vu, on a capturé les assassins de votre frère, dit Maupas d'un ton détaché. C'est du moins ce qu'affirme le journal de ce matin...

- Qui êtes-vous ? coupa Héraclès.

- Un ami d'Andreios. Il m'avait rendu un fier service à Athènes. Les types qui l'ont descendu n'étaient pas des ennemis. Au contraire, c'étaient ses associés, mais ils ont reçu l'ordre de l'abattre, et cet ordre venait de Corfou. Je voudrais savoir qui l'a donné. Pas vous ?

Il y eut un silence. Rancunier et vindicatif comme le sont les Corfiotes, Héraclès devait remâcher ses désirs de vengeance.

- Un ordre venu de Corfou ? répéta-t-il, incrédule. Personne ici n'avait de raison d'en vouloir à mon frère !

- Non ? Mais ses collègues d'Athènes en avaient encore beaucoup moins... j'ai de sérieux motifs de croire que l'assassin véritable d'Andreios habite Kerkyra, et que vous le connaissez.

Subitement, Héraclès adopta un ton colérique.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Si j'avais seulement l'ombre d'une preuve que ce que vous dites est vrai, j'étranglerais de mes propres mains la crapule qui...

- Ne vous fâchez pas. Cette preuve, je peux vous la donner... C'est d'ailleurs pourquoi je vous téléphone. Seulement, attention ! Quand vous saurez quoi, votre peau ne vaudra pas plus cher que la mienne. J'aimerais vous voir dans un coin tranquille, ce soir si possible.

Le Corfiote réfléchit un moment. Tout son sang de méridional devait bouillonner, si l'on en jugeait par sa respiration saccadée.

- Venez chez moi, suggéra-t-il. A partir de sept heures, je...

- Non, trancha Maupas. Je ne tiens pas à ce qu'on me voie entrer chez vous. Cette entrevue doit être strictement personnelle.

- Vous ne pouvez rien me dire par téléphone ? s'enquit Héraclès. Ça simplifierait les choses.

- Non, impossible. Débrouillez-vous... D'ailleurs, si la mort d'Andreios ne vous préoccupe pas davantage, je n'insiste pas.

- Hé ! jeta l'autre, craignant qu'on ne raccroche, vous connaissez le couvent de Vlakherne, à la pointe sud de la presqu'île ?

- A gauche du pont ?

- Oui ! En voiture ou en moto on arrive en dix minutes. je pourrais être là vers huit heures. Ça vous convient ?

- D'accord. Tenez-vous à la droite de l'allée qui conduit au portail.

- Mais..., objecta soudain Héraclès, pris d'une vague méfiance, je ne vous connais pas. Comment saurai-je que...

- Moi, je vous connais, dit Maupas, et lorsque vous me verrez, vous vous souviendrez de m'avoir déjà vu. A ce soir !

Il déposa le combiné, se gratta la joue et se demanda si son hameçon avait été suffisamment appâté. Au fond, il n'avait fourni à Héraclès aucun indice précis. Du bluff pur et simple..

Maupas passa son après-midi à faire une randonnée dans l'île, en voiture. Lorsqu'il était allé prendre le véhicule au garage, il avait vu Héraclès, qui vaquait à sa besogne le front barré par plusieurs plis. Au contraire d'Andreios, il était peu élégant. Ses cheveux commençaient à grisonner. Plus robuste que son frère, il avait aussi une face plus honnête.

Ayant dîné à Casoppo, une petite localité de la côte nord, Maupas se dit qu'après son entrevue il n'aurait que le temps de rentrer à Kerkyra pour appeler Coplan, comme tous les soirs.

Il gara la voiture près du pont, le chemin devenant impraticable un peu plus loin. Aucun éclairage artificiel ne dispensait de lumière sur ce rivage plat, mais on s'en passait aisément car la clarté lunaire permettait de voir à plus de cent pas. Seul l'éblouissement passager causé par les phares des voitures passant sur la route ou sur le pont obscurcissait par contraste, d'une façon très fugitive, le paysage environnant.

Héraclès, appuyé à un tronc d'arbre, était déjà là ; sa moto, calée sur la béquille, luisait sous les rayons de lune.

- Bonsoir, dit Maupas. Mes traits ne vous sont pas inconnus, je présume ?

Le Corfiote scruta son visage, puis, donnant l'impression de fouiller sa mémoire, il articula

- Vous êtes déjà venu au garage ?

Maupas acquiesça et passa d'emblée à l'offensive.

Avez-vous entendu parler d'une jeune Athénienne appelée Thessa ? Thessa Spyridon...

- Oui, dît vivement Héraclès. Mon frère devait la voir. Est-elle pour quelque chose dans sa mort

- C'est elle qui l'a désigné aux tueurs.

Maupas s'aventurait sur un terrain terriblement glissant. Dans quelle mesure Héraclès était-il réellement au courant de la mission d'Andreios ? Soupçonnait-il seulement son frère d'appartenir à une organisation clandestine ? S'il savait à quoi s'en tenir, une affirmation un peu tendancieuse risquait de le mettre sur ses gardes.

Les yeux vers le sol, les deux mains dans les poches, Héraclès repoussa une pierre du pied et questionna :

- Pourquoi vous occupez-vous de cette histoire ? Pourquoi vous êtes-vous mis en rapport avec moi ?

- Moi aussi, je veux venger Andreios, dit Maupas d'une voix contenue. Ceux qui l'ont envoyé à la mort m'ont privé d'un atout inestimable. Maintenant, c'est moi qui vais leur faire payer la facture.

Heraclès médita sa réponse. Qu'un gars qui avait un compte à régler à Kerkyra cherchât des alliés, ce n'était pas étrange en soi, mais quelle idée avait-il derrière la tête ?

- Qu'espérez-vous de moi ?

- Peu de chose : connaissez-vous le nom de l'homme qui a envoyé votre frère en mission à Athènes ?

Maupas retint involontairement sa respiration, tandis que son cœur accélérait sa cadence dans sa poitrine. Si le Corfiote livrait cette indication, la piste serait renouée.

- Oui, opina Héraclès, je sais qui c'est, mais vous ne parviendrez pas à me faire croire que cet homme-là voulait le faire supprimer. C'est impossible.

Maupas se sentit devenir nerveux. Il touchait un élément essentiel du bout des doigts et ne parvenait pas à le saisir.

- Ecoutez-moi, dit-il sur un ton pressant. Je vais vous dire une chose que la police elle-même ignore : quand Andreios a été frappé d'un coup de poignard, un passant l'a vu sur le trottoir et a recueilli ses derniers mots. Juste avant de mourir, Andreios a dû comprendre le motif du crime ; il a murmuré : « *C'est Kotroni, de Kerkyra*... » Voilà pourquoi je suis venu. Qui est ce Kotroni ?

Héraclès leva les yeux vers Maupas, une expression d'incrédulité peinte sur son visage.

- Kotroni ? Vous êtes sûr ?

- Certain ! grinça Maupas, exaspéré.

Le Corfiote secoua sa tête chenue.

- Ce n'est pas Kotroni qui l'a envoyé à Athènes, c'est le patron, Brovnik. Alors, vous voyez bien...

Maupas se retint d'essuyer la sueur qui perlait sur son front. Il dissimula son énervement en allumant une cigarette.

Quelque chose le déconcertait dans l'attitude du mécanicien. Celui-ci témoignait d'un calme qui n'est guère dans le tempérament des Grecs, alors qu'il aurait presque dû se ronger les poings, étant donné le sujet de cette conversation. Était-il bête, arriéré ou supérieurement habile ?

- Est-ce que Kotroni n'aurait pas pu lui confier une tâche spéciale pendant son séjour dans la capitale ? insista Maupas sans paraître

trop intéressé, comme s'il envisageait une simple hypothèse.

- Ça m'étonnerait, fit le Corfiote. Il y va trop souvent lui-même : c'est le capitaine d'un caboteur.

Maupas fut sur le point de prononcer le nom de l'Argonia, mais il se retint à temps.

- Vous ne m'avez pas été d'un grand secours, maugréa-t-il, mécontent. J'avais cru que vous me fourniriez un détail décisif, niais je ne suis guère plus avancé...

- Je pense que vous avez commis une erreur au départ, répliqua Héraclès. Ce n'est pas d'ici qu'est parti l'ordre de supprimer mon frère.

Une faible nuance, dans l'intonation de son interlocuteur, ranima la suspicion de Maupas, qui se demanda s'il n'était pas en train de se faire duper par le Grec. La tentation le prit d'employer la manière forte, mais un rapide raisonnement l'en dissuada. Si par hasard ce type était de bonne foi, et s'il ignorait tout, c'eut été la dernière des sottises que de le malmener pour un résultat douteux.

Maupas fit mine de se résigner. jetant le bout de sa cigarette par terre, il haussa les épaules avec fatalisme et déclara

- Je croyais tenir la bonne piste... Tant pis. Je regrette de vous avoir fait perdre votre soiree...

- Oh ! il n'y a pas de mal... Moi aussi j'espérais que vous alliez me dire quelque chose de sensationnel, mais franchement, je crois que vous vous trompez. Ça ne tient pas debout.

Héraclès alla vers sa moto, la fit basculer sur la béquille de support et l'enfourcha., Avant de peser sur le starter, il dit encore :

- Si vous revenez au garage, faites comme si vous ne m'aviez jamais vu, ça vaudra mieux pour nous deux.

Il déchaîna un formidable tintamarre en démarrant, cahota sur le mauvais chemin et alluma son phare. Maupas lui fit un signe de la main et regagna sa voiture, toujours aussi perplexe.

Brovnik ? Le personnage avait assez de surface pour diriger un réseau à l'abri de la couverture que constituait son affaire. Il avait des moyens financiers, un personnel, une entreprise placée en un endroit stratégique...

Maupas décida de ne plus rien tenter avant une nouvelle conférence avec Coplan.

Il ouvrit la portière de sa voiture et s'installa au volant. Insérant la clé de contact, il tourna aussi le commutateur des feux, appuya sur le démarreur. Après un ou deux ratés, le moteur se mit à tourner. Maupas abaissa le pied sur l'accélérateur. A ce moment précis, une corde lui scia soudain la gorge, juste sous la pomme d'Adam. Tiré en arrière avec une force herculéenne, il suffoqua, le souffle bloqué.

Sa main droite lâcha le volant pour s'égarer dans son veston, mais des lumières rouges dansant sur sa rétine et une atroce sensation d'étouffement le prévinrent qu'il n'aurait plus assez d'énergie pour achever son geste.

De part et d'autre, les deux portières s'ouvrirent et des inconnus lui ligotèrent les poignets avec une vigoureuse dextérité. Au moment où il allait sombrer dans le puits de l'étouffement, son cou fut délivré de l'impitoyable garrot et une voix rauque lui dit à l'oreille :

- Tu es bien renseigné sur ce qui s'est passé à Athènes, toi. C'est précisément un gars dans ton genre que nous cherchions...

CHAPITRE XII

Maupas fut transféré sur la banquette arrière et coincé entre deux Grecs qui, d'une manière ostensible, se mirent à jouer avec d'énormes parabellums. Un troisième prit le volant, fit accomplir un demi-tour à la voiture et, au lieu de partir en direction de Kerkyra, emprunta le pont pour filer vers le sud de l'île.

Quelques secondes plus tard, un motocycliste doubla le véhicule et, en passant, fit un petit signe de la main. C'était Héraclès.

Incapable de remuer un petit doigt, la gorge encore douloureuse, Maupas jugea que le bout de sa carrière n'était plus très éloigné. Le seul sursis qui lui était accordé, c'était l'interrogatoire auquel on allait le soumettre. Après, bonsoir... Il suivrait le même chemin que Lecas et Purdon.

Coplan n'aurait même pas le temps d'intervenir : avant qu'il se décide à cuisiner Héraclès et qu'il découvre l'endroit où Maupas avait été conduit, la pièce serait jouée.

La voiture fonçait à vive allure dans la nuit. Les trois hommes, dont les traits restaient indéfinissables dans l'obscurité, sortirent enfin de leur mutisme..

- C'est pas croyable, dit l'un. Ce type avait eu le culot de louer une bagnole de la maison...

- Ça tombe bien, souligna celui qui était au volant. On n'aura pas besoin de la balancer dans la flotte, après. On pourra tous jurer qu'il l'avait rapportée ce soir... avant de se suicider.

Le troisième émit un gloussement de satisfaction.

- Héraclès nous a rendu service, avec son air godiche. Après les deux curieux qui ont été nettoyés par Panboukis, on pouvait s'attendre à une petite visite. Celui-ci va nous aider à voir un peu clair dans toute cette salade...

Maupas serra les mâchoires. Gagner du temps, tel devait être son seul objectif.

Après avoir roulé pendant une dizaine de minutes à l'intérieur des terres, la voiture longea de nouveau la côte. Elle traversait parfois de petites localités, soubresautait sur les mauvaises pierres et reprenait de la vitesse aussitôt après.

En dépit de sa situation périlleuse, Maupas s'efforça de tirer des conclusions objectives des faits les plus récents. Héraclès ignorait pourquoi et comment son frère avait été tué. Cependant, il avait relégué ses sentiments personnels au second plan dès qu'il avait soupçonné son informateur bénévole d'être un ennemi du réseau : il l'avait trahi sans hésiter, au premier coup de téléphone. Cela traduisait un véritable fanatisme pour la Cause...

L'auto poursuivit sa course pendant plus de trois quarts d'heure, ce qui signifiait qu'elle parcourait l'île de Corfou dans sa plus grande longueur et qu'elle se dirigeait vers sa pointe extrême sud.

Finalement, elle quitta la route principale et s'engagea dans un chemin épouvantable. Les passagers furent jetés l'un contre l'autre au gré de cahots qui devaient torturer les ressorts, mais le conducteur réduisit la vitesse au point que le véhicule n'avança

bientôt plus qu'au pas d'homme. Bientôt, il stoppa complètement. Le conducteur cala le frein à main, éteignit les phares.

Maupas fut extrait de la voiture avec une brutalité calculée, destinée à le convaincre que toute résistance était illusoire. A dix mètres devant lui se dressait une villa, presque au bord d'une falaise qui plongeait à pic dans la mer.

Solidement agrippé par ses deux gardiens, Maupas fut pousse dans le hall d'entrée, où Héraclès l'avait précédé. Ce dernier le fixa d'un air rusé, de petites rides se creusèrent dans sa figure basanée.

- Je ne vous avais pas fixé rendez-vous ici parce que c'était un peu loin, grimaça-t-il. Nous poursuivrons plus tard cette intéressante conversation en présence de personnes plus compétentes que moi.

Puis, s'adressant aux trois hommes qui encadraient Maupas, il leur expliqua quelque chose en dialecte corfiote, à quoi les autres répondirent par des signes d'assentiment.

Deux d'entre eux empoignèrent ensuite Maupas et le forcèrent à monter à l'étage, non sans lui bourrer les côtes de coups perfides qui lui coupaient le souffle. Une porte d'acier fut ouverte, le prisonnier fut projeté à l'intérieur d'une pièce entièrement nue, sans un meuble et sans fenêtre, puis le battant se referma en claquant, et une obscurité profonde l'environna. Les mains toujours étroitement liées, il se laissa glisser par terre, plutôt déprimé.

Quelques minutes plus tard, il entendit faiblement la pétarade de la moto.

Quand Coplan avait déduit des bruits qu'il percevait que les permissionnaires de l'Argonia revenaient à bord et que le navire allait lever l'ancre, son premier mouvement avait été d'enjamber le bordage et de plonger. Mais l'idée de quitter le cargo sans avoir récolté le moindre renseignement contint cette première impulsion.

Au lieu de se jeter à l'eau, il bondit vers le canot le plus proche, défit un des œillets qui maintenaient en place la toile de protection recouvrant l'embarcation et s'introduisit dans la chaloupe. Celle-ci devait contenir une réserve de vivres et d'eau, comme l'exigent les

règlements maritimes. Au reste, l'Argonia était un caboteur, il n'irait jamais bien loin sans faire escale, et une telle chance ne se renouvellerait jamais.

Peu à peu, une rumeur naquit à bord du vaisseau. Des semelles raclèrent le pont, des matelots rejoignirent leur poste d'appareillage. La vapeur fusa dans les conduites allant vers les treuils. A la passerelle, on fit tinter le chadburn, à titre d'essai. Des voix s'entrecroisaient sur le pont inférieur. A deux ou trois reprises, des hommes passèrent près du canot où Coplan s'était réfugié.

Dix minutes plus tard, sur un coup de sifflet, l'ancre avant fut dégagée. Le tambour du treuil se mit à tourner avec un vacarme métallique, comme s'il broyait des galets. Puis l'ancre arrière fut relevée à son tour, tandis que la machine commençait à faire tressaillir le cargo de bas en haut. Le battement de l'hélice fit jaillir de l'écume sous la poupe, et le navire glissa lentement sur l'eau miroitante de la rade.

Couché sous la toile qui l'abritait, Coplan chercha à tâtons un tissu quelconque pour se sécher, car un froid interne le faisait claquer des dents. Il défit le paquet qu'il portait à la ceinture pour vérifier si l'humidité n'avait pas causé de dégâts à sa torche ou à son revolver.

Au toucher, il constata que ces deux objets étaient intacts. Il se hasarda à allumer sa lampe un court instant, dans la paume de sa main. Elle fonctionnait.

Alors, il s'organisa pour passer le plus confortablement possible les heures de traversée qui l'attendaient. Dans un coffre placé à l'arrière, il dénicha une voile repliée dans laquelle il s'enroula. Le manque de cigarettes était, pour le moment, l'inconvénient le plus pénible. Francis se prit à songer à Maupas ; celui-ci ne s'inquiéterait pas avant vingt-quatre heures, c'est-à-dire avant le lendemain soir. D'ici là...

Il ne sut jamais combien de temps il avait dormi, mais il fut stupéfié de voir les premières lueurs de l'aube, peu après qu'un coup

de sirène l'eut fait sursauter. Par un interstice au ras du plat-bord, il vit à proximité une côte montagneuse, un cap et, au-delà, une île dénudée. Ce paysage ne lui rappela rien c'était un décor absolument semblable à ceux qu'on peut trouver sur la plupart des côtes méditerranéennes, de la Riviera française à la Turquie.

Ce qui était curieux, c'est que l'Argonia ralentissait alors qu'aucun port n'était visible. Et le coup de sirène montrait pourtant qu'il ne cherchait pas à passer inaperçu.

Coplan élargit davantage la fente par laquelle il observait la terre ferme. Une lumière encore grise nimbait le cap que le cargo doublait à très faible allure. La sirène lança deux coups brefs, essoufflés. Un grondement de tonnerre troubla l'air calme, il y eut un choc sourd : l'ancre venait de mordre le fond.

Des ordres retentirent peu après, et Coplan fut soudain transi à l'idée qu'on allait mettre un canot à la mer... peut-être celui où il se cachait !

Il examina rapidement ce qu'il pourrait faire dans une telle éventualité : profiter de la surprise pour se jeter à l'eau et rejoindre la côte, ou jouer le rôle du vagabond pris en flagrant délit ? Comment savoir ?...

Il se frictionna les bras et le torse avec vigueur, pour ranimer sa circulation.

Mais les minutes s'écoulèrent sans qu'un matelot montât, sur le pont des embarcations. Par contre, toute l'activité semblait se concentrer du côté de la cale avant.

Francis risqua de nouveau un coup d'œil à l'extérieur et vit alors, à moins d'un demi-mille, une vedette rapide qui fendait les flots, le cap sur l'Argonia.

Elle grandit dans le champ de vision, ses contours se dessinèrent mieux. Cette petite unité, peinte en gris comme les navires de guerre, était équipée d'un canon et de tubes lance-torpilles.

Trois sifflements autoritaires précédèrent le virage qu'accomplit la vedette pour venir se ramer le long de l'Argonia.

Coplan rabaissa la toile au point de ne plus laisser qu'un faible jour, car ses yeux arrivaient tout juste à hauteur de la tête des

officiers qui se tenaient sur la passerelle de l'autre vaisseau, à vingt mètres de lui.

D'un bord à l'autre, une conversation s'établit par mégaphones ; Coplan crispa les mains sur le banc de bois contre lequel il s'appuyait. On parlait en russe. Alors il comprit soudain où l'Argania l'avait mené : il se trouvait dans la baie de Valona, face à l'île de Saseno, en Albanie ! Cela concordait avec le temps mis depuis Corfou ; et c'était la confirmation, pour Coplan, de ce qu'il avait supposé depuis la traduction du message porté sur le ruban magnétique.

Il lui fallut respirer plusieurs fois à pleins poumons pour diluer la boule qui se gonflait dans sa gorge. Si son coup d'audace lui apportait une preuve décisive que le réseau de Grèce était coiffé par une autorité supérieure résidant à l'étranger, il lui révélait aussi combien la lutte était inégale... Maupas et lui, réduits à leurs seuls moyens, pourraient tout au plus rassembler des renseignements, mais ils seraient incapables de combattre cette organisation.

Son attention fut subitement attirée par le fait que la vedette transbordait des marchandises sur le cargo. Il ne pouvait voir quoi, mais le bruit du treuil suffisait à lui prouver qu'un mât de charge était en action au-dessus de la cale.

Si les deux navires opéraient au large de Saseno, sans utiliser les installations du port de Valona, c'est que la cargaison ne devait pas être bien lourde, quelques caisses à peine. Mais cela montrait aussi que le transfert devait s'effectuer sans témoins.

Coplan, dans l'impossibilité de voir l'essentiel du spectacle, ne cessait d'user ses ongles contre la coque du canot et de ruminer d'irréalisables projets. Dès qu'il serait libre, il transmettrait d'urgence au Vieux le signalement de l'Argonia, afin que les unités de surveillance de la marine française en patrouille sur les côtes d'Afrique du Nord l'arraisonnent à la première occasion.

Les manœuvres de transbordement avaient pris fin. Déjà, la vedette rapide déhalait les filins qui la retenaient au cargo et s'écartait du bord. Simultanément, le bateau grec repêchait son ancre. Les deux navires se saluèrent d'un autre coup de sirène

avant de lancer leurs machines et de s'éloigner l'un de l'autre, reprenant la direction d'où ils étaient venus.

Francis se renfonça dans le canot et se livra à un petit calcul, inspiré par les contractions de son estomac. Le cargo avait mis de six à sept heures pour couvrir la distance entre Corfou et Valona. Il lui en faudrait autant pour rallier l'île, à condition que celle-ci fût sa destination, ce qui n'était pas sûr.

Au bas mot, et en mettant les choses au mieux, Coplan en avait encore pour sept heures avant de pouvoir s'échapper du navire. S'il ne mangeait pas entre-temps, il aurait du mal à couvrir mille mètres à la nage pour regagner la côte...

Il entreprit une exploration des réserves de vivres ; deux boites métalliques contenaient, des biscuits de mer, durs comme du vieux chêne, et qui sentaient un peu le moisi. A part ça, il n'y avait rien qu'un tonnelet d'eau. Pas une goutte d'alcool, pas une tablette de chocolat.

Avec une grimace amère, Francis se mit à croquer un biscuit, encore heureux d'avoir quelque chose à se mettre sous la, dent. Au troisième, il y renonça, les mâchoires endolories.

L'Argonia ayant mis le cap sur le sud, Francis ne voyait plus la côte, mais la pleine mer. Cette vue finissant par être monotone, il prit le parti de se rendormir.

Cette fois, ce fut la chaleur qui le tira de son sommeil. Sous la toile régnait une température étouffante. D'après la hauteur du soleil, il devait être entre midi et deux heures.

Alors qu'il lampait une goulée d'air frais en relevant la bâche, Coplan aperçut une terre à un mille de lui. Et comme elle se présentait sur tribord, il y avait neuf chances sur dix pour que ce fût la partie nord de l'île de Corfou. L'Argonia retournait bel et bien à Kerkyra !

Francis dut se retenir pour ne pas manifester sa satisfaction d'une façon bruyante. Toute son énergie lui revint d'un coup, un optimisme prématuré contracta ses muscles Le torse luisant de sueur, la figure enrichie d'une barbe de deux jours et les cheveux emmêlés, il ressemblait plus à un pirate qu'à un agent spécial. Depuis son aventure de Porto-Rico (Voir Recours au meurtre), c'était

sa première mission en mer, mais elle ne se terminait pas aussi glorieusement que l'autre...

Une heure de plus fut nécessaire au cargo pour parvenir dans la rade de Kerkyra et mettre en panne à l'endroit qu'il avait quitté la veille au soir.

Coplan décida d'attendre, pour mettre son plan initial à exécution, que toute activité eût cessé à bord et que la plupart des membres de l'équipage se, fussent rendus à terre.

Le crépuscule tomba, puis la nuit. Un calme serein succéda à l'agitation du port. Sur le navire, les allées et venues étaient devenues de moins en moins fréquentes et, à l'heure actuelle, sauf le matelot de garde, plus personne ne devait être occupé. Ceux qui n'étaient pas sortis en ville devaient dormir pour rattraper la nuit précédente.

Francis estima que le moment était venu. Après un prudent examen des alentours, il se hissa hors du canot et marcha vers la porte de la timonerie. Cette fois, quoi qu'il advînt, il ne repartirait pas en croisière...

Ayant entrebâillé la porte, il ne vit que la douce lumière du compas, devant la barre. Passant alors à l'intérieur, il franchit le seuil de la chambre des cartes. Une vaste table, sous laquelle s'étageaient des tiroirs, était surmontée d'un baromètre. Des punaises maintenaient encore à plat une carte marine de la partie sud de la côte albanaise.

Coplan actionna sa lampe-torche, en serra le manche entre ses dents pour conserver les mains libres et pour fouiller à l'aise.

Le journal de bord ne fut pas difficile à trouver. En première page : S/S Argonia. Armateur : Kotroni. Capitaine : Loubié Kotroni. Ouais : ce vieux rafiot appartenait à son capitaine, lequel envoyait des gens à Athènes, recevait des messages d'Afrique du Nord, convoyait des armes et se baladait comme chez lui dans une base albanaise sous contrôle russe. Un type intéressant, dont il faudrait voir la figure à la première occasion.

Coplan étudia en vitesse les itinéraires suivis par le navire au cours des semaines précédentes. C'étaient toujours les mêmes ports qui revenaient : Kerkyra, Patras, Le Pirée, Salonique, Valona.

Francis feuilleta encore le livre, a des dates antérieures. Le cargo avait aussi, touché la Crète et la Sicile. La pointe ouest de la Sicile est à deux pas des eaux territoriales nord-africaines... Tous les recoupements concouraient à accuser le sieur Kotroni, sans qu'on eût pourtant une preuve tangible contre lui.

Coplan referma le volume, songeur. S'il mettait à jour une seule preuve pouvant faire inculper Kotroni par la justice grecque, ce serait toujours un moyen élégant de mettre un terme à ses activités, et peut-être de faire saisir l'Argonia. Dans sa cabine privée, le capitaine du rafiot devait bien détenir un document compromettant, un code secret ou des consignes spéciales.

Il n'y avait qu'une porte de plus à franchir. Coplan colla l'oreille contre la cloison. A travers le métal, le moindre bruit se propage aisément. N'entendant rien, il fit jouer l'anneau, tira le battant vers lui.

Cette porte n'ouvrait pas sur la cabine de Kotroni, elle donnait sur un couloir, bien éclairé par deux ampoules électriques. Et sous l'une des ampoules, assis par terre, se trouvait un matelot, une mitraillette en travers des genoux, qui leva sur Coplan un regard interdit.

Le saisissement de Francis ne dura qu'un éclair. Un dixième de seconde plus tard il abattait de toute sa force la crosse de son pistolet sur le crâne du Grec. Ce dernier devait avoir une calebasse en acier car, s'il fut sonné, il ne perdit pas conscience. D'un geste convulsif, il saisit sa mitraillette, et seule sa position incommode l'empêcha de tirer avant qu'un second coup de crosse vînt percuter son front. Alors seulement ses membres s'amollirent, ses yeux chavirèrent et il s'abattit sur le dos.

Coplan, malgré la soudaineté de son attaque, n'en était pas moins estomaqué. Qu'est-ce que ce type fichait là, tout seul, avec une arme dans les bras ? Seule réponse logique : il veillait, il gardait quelque chose... ou quelqu'un.

Francis inséra son pistolet dans la ceinture de son slip et ramassa la mitraillette de l'homme. Sur la porte d'en face, un verrou récemment placé bloquait le chambranle. Il n'y avait pas à hésiter : tirant la barre de fer, Coplan actionna le bouton et enfonça le battant de la plante du pied. A l'intérieur, un homme bondit sur ses pieds :

vêtu avec une certaine élégance, le teint clair, il darda sur Francis des yeux bleus de faïence, avec une expression de fureur qui, tout de suite après, se mua en un étonnement sans borne. Effectivement, le spectacle d'un homme nu porteur d'une mitraillette avait de quoi surprendre n'importe qui.

- Was machen Sie da (Que faites-vous la)? proféra l'inconnu en reculant contre la cloison dans un réflexe de crainte.

En entendant ces mots, Coplan éprouva un petit choc : jamais, de toute sa vie, il n'avait entendu parler allemand avec autant de plaisir. Car l'homme qui était prisonnier sur l'Argonia ne devait pas porter les Grecs et les Albanais dans son cœur !

- Qui êtes-vous ? questionna-t-il, un peu oppressé.

L'autre le dévisagea, devinant après coup que le gaillard qui avait ouvert la cabine avec une telle décision n'appartenait pas à l'équipage. Une vague lueur d'espoir se peignit sur ses traits quand il entendit la question exprimée dans sa langue maternelle.

- Doktor Brandt, de Berlin...

Bien sûr qu'il était de Berlin, pas de, Paname ! Coplan l'invita d'un mouvement de tête à sortir de là, et lui jeta d'une voix sèche :

- Je vous offre la liberté... Venez. Sûr d'être suivi, il refit en sens inverse le trajet jusqu'à la timonerie.

CHAPITRE XIII

Sur le pont, Francis prêta l'oreille. Le matelot de garde à la coupée ne semblait pas avoir noté de mouvements insolites. Au loin, les lumières de Kerkyra scintillaient. Une douce brise venant de la terre apportait des senteurs parfumées.

Brandt échangea un regard avec Coplan : quel que fût son libérateur, l'Allemand était prêt à l'accompagner jusqu'au bout du monde. Depuis dix ans, il n’était plus qu'une machine à calculer qu'on entretenait avec soin pour, qu'elle fonctionne sans heurts, un cerveau qu'on utilisait jusqu'à la limite de son rendement. Et soudain il se sentait redevenir un homme...

Coplan passa la mitraillette en bandoulière. D'un signe, il pria Brandt de se dévêtir et lui montra la mer. L'Allemand opina. En quelques secondes il ôta ses vêtements, ne conservant qu'un simple slip. Coplan fit un paquet aussi réduit que possible qu'il emballa, avec son pistolet, dans l'enveloppe de plastique.

Le bruit de deux plongeons aurait résonné avec force, dans le calme qui régnait sur la rade, et n'aurait pas manqué d'attirer l'attention. Or la seule chance de salut des fugitifs était de quitter le cargo sans avoir provoqué l'alarme.

Coplan descendit l'échelle vers le pont inférieur en se tenant aux rampes, aussi silencieux qu'un chat. Les pieds nus sur les tôles du deck, il s'approcha de l'angle du château central, longea la cale arrière pour épier le matelot de faction.

Ce dernier, assis sur un tas de cordages, était en train de mâcher un bout de pain, une bouteille à côté de lui. Ses yeux erraient sur les silhouettes des autres navires à l'ancre.

Francis revint vert Brandt, qui attendait au bas de l'escalier ; par gestes, il lui fit comprendre qu'ils allaient emprunter la chaîne d'ancre pour se mettre à l'eau. Ensuite, il lança sa lampe-torche sur le pont de l'avant, pour attirer le matelot vers cet endroit du navire tandis qu'eux filaient vers la poupe, enjambaient le bastingage et se cramponnaient à la chaîne d'ancre tendue en oblique.

Alors que le Grec se précipitait pour élucider la cause du bruit qu'il venait d'entendre,

Coplan et Brandt s'immergeaient pour nager vers la côte.

L'Allemand serait-il capable de tenir jusque-là ? Un trajet d'un kilomètre, pour un nageur sans entraînement, est un dangereux exploit... Francis voulait cependant ramener cet homme sain et sauf, à tout prix ; Brandt devait connaître bien des choses. Pas question de le laisser en panne.

Coplan se délesta de la mitraillette, qui coula à pic. Le paquet de vêtements, gonflé d'air, flottait comme une bouée.

Lorsqu'ils se furent éloignés d'une cinquantaine de mètres de la coque de l'Argonia, Brandt commença à donner des signes de fatigue. Il y avait bien longtemps qu'il ne s'était plus livré à un exercice physique, et sa respiration sifflante attestait qu'il ne pourrait

jamais parvenir jusqu'au rivage, du moins à l'endroit où Coplan voulait atterrir.

Francis lui passa le petit ballot, de manière qu'il pût s'y accrocher et souffler un peu. Ensuite, il entreprit de remorquer son compagnon. Le froid était leur pire ennemi. Si la tiédeur relative de l'eau les sauvait d'une congestion, elle était insuffisante pour autoriser un trop long séjour. Une crampe pouvait les saisir, à la longue, et les entraîner vers le fond.

La volonté indomptable qui habitait les deux fugitifs leur permit de lutter pendant une heure et demie, alternant, entrecoupant leurs périodes de nage de quelques minutes de repos, puis repartant vers le sol ferme qui paraissait bien proche.

Exténués, à la limite de l'épuisement, ils finirent par toucher les galets. Ils n'avaient même plus la force de se tenir sur les jambes et c'est à plat ventre qu'ils rampèrent sur la plage.

Dès que leur souffle et leurs battements de cœur furent un peu calmés, ils durent vaincre l'engourdissement qui les envahissait et qui tendait à les engloutir dans un sommeil de brute.

Rhabillez-vous, enjoignit Francis en allant lui-même récupérer la mallette où étaient enfermés ses propres vêtements.

Et pour secouer l'apathie qui les menaçait, il continua de parler

D'où venez-vous ? Pourquoi étiez-vous séquestré à bord de l'Argonia ?

Les dents de Brandt s'entrechoquaient, tout son corps était agité de tremblements spasmodiques. Il bégaya j'ai été transféré de Moscou à Saseno il y a six mois... Des travaux en cours dans la base. On m'amenait en Grèce pour des réglages...

Coplan avait la tête trop vide pour réfléchir. Son seul but était de se tenir éveillé, de surmonter la fatigue. Il demanda machinalement en enfilant sa chemise :

- Des réglages de quoi ?

- Radar spécial. Repérage aérien automaque.

Une étincelle d'intérêt s'alluma dans le cerveau enténébré de Coplan.

- Des radars russes, en Grèce ?

Brandt se frictionnait avec une vigueur fébrile. Il hocha le menton en un signe affirmatif, sans paraître réaliser l'étrangeté de sa précédente réponse.

- Un tout nouveau système, déclara-t-il. Une arme antimissile dont les premiers essais ont été faits en Corée. La guerre a fini trop vite pour...

Les paroles du savant exerçaient sur Coplan le même effet qu'un litre de whisky. Une chaleur interne naissait en lui, qui assouplissait soudain ses muscles et clarifiait sa pensée.

Il voyait enfin poindre une explication, une raison susceptible de justifier l'existence d'un réseau aussi étendu... Les transports d'armes pour l'Afrique du Nord n'étaient effectivement qu'un aspect secondaire : il y avait autre chose, de cent mille fois plus important.

Sa fuite allait déclencher une terrible corrida dès qu'elle serait découverte ; leur vie à tous deux ne tiendrait qu'à un fil tant qu'ils n'auraient pas quitté Corfou.

- Vous savez ce qui vous attend si on vous rattrape, dit-il. je vais essayer de vous mettre à l'abri pendant quelques jours ; un bon conseil : ne vous montrez pas.

Brandt tremblait un peu moins, mais la fatigue dissolvait encore son énergie. Dans l'ombre, il fixa Coplan et, pour la première fois, il parut réaliser qu'il était libre, que son interminable captivité avait pris fin.

C'était tellement neuf qu'il ne pouvait pleinement y croire, et même si un danger subsistait, rien ne souillait l'ivresse de ses premiers instants de liberté.

- Qui êtes-vous ? s'informa-t-il à mi-voix. Quelle nationalité ?

- Vous saurez ça plus tard. Êtes-vous capable de marcher, à présent ?

- Je serais capable de voler si c'était nécessaire, affirma l'Allemand avec une sombre conviction. Mon sort est entre vos mains.

C'est bien ce qui préoccupait Coplan. Sans papiers, entré clandestinement en Grèce, pourchassé bientôt par une bande qui ratisserait l'île de fond en comble pour le retrouver, Brandt constituait une marchandise plutôt encombrante. Où le planquer, sur ce

territoire restreint, sans éveiller la cusiorité indiscrète des habitants ou de la police ?

- Venez, dit Francis sans extérioriser ses soucis. Connaissez-vous les Grecs qui appartiennent à l'organisation ?

Brandt se mit à escalader la pente en s'aidant des mains.

- Non, je n'étais jamais en contact qu'avec des Albanais. Au fond, où sommes-nous, ici ?

- Comment ? s'étonna Francis. Vous ignorez que l'Argonia relâchait à Corfou ?

L'Allemand s'arrêta, surpris à son tour.

- Nous sommes à Corfou ? Gott im Himmel ! s'exclama-t-il, soudain joyeux, comme si ce nom évoquait pour lui la terre promise. Alors qu'ils allaient grimper sur la route Menant à Kerkyra, le phare d'une moto troua la nuit. Les deux hommes s'aplatirent contre le sol, en contrebas, jusqu'à ce que le véhicule les eût dépassés. Ensuite, ils se hissèrent sur la route et prirent le chemin de la ville. Quelle heure pouvait-il être ? Francis désirait planquer l'Allemand au plus vite, afin de se mettre ensuite en rapport avec Maupas.

Il se creusa la cervelle avec férocité. Où aller ? Une idée, qui lui parut saugrenue de prime abord, s'implanta dans son esprit. Après l'avoir rejetée, il la réexamina. Bien qu'elle le fît sourire, elle représentait une solution possible.

- Vous ne parlez pas une autre langue ? questionna-t-il .

- Si, le russe.

Ça ne valait pas mieux. Coplan gratta ses cheveux encore humides.

- Tant pis. Vous en serez quitte pour jouer au sourd-muet. Je vais vous conduire dans un endroit sûr, mais il ne faut pas qu'on sache que vous êtes Allemand. Compris ?

Einverstanden.

Lorsqu'ils atteignirent la périphérie de l'agglomération, Coplan choisit des rues peu fréquentées, s'égara, patrouilla aux environs du Gymnase et finit par s'arrêter devant un portique austère. De la main droite, il saisit une poignée de fer pendue à un fil métallique et tira. Une cloche tinta à dix mètres.

Deux ou trois minutes passèrent, puis des pas feutrés s'approchèrent du vantail, qui s'entrebâilla d'un léger cran. La cornette blanche d'une religieuse sortit de l'ombre.

En ressortant un quart d'heure plus tard, Coplan n'était pas alourdi par le poids qui aurait dû lui peser sur la conscience.

En confiant un sourd-muet aux bons soins des Sœurs de Notre-Dame de la Compassion, une annexe de l'Institut français d'Athènes, il n'avait pas commis un péché majeur. Par contre, il s'était accordé un précieux délai de réflexion.

En rentrant au Splendid, il vit une pendule qui marquait onze heures et demie. Avant toute chose, il téléphona à la Pension Suisse, où il apprit que Maupas, parti depuis le matin, n'était pas encore rentré.

Bien qu'il accueillît cette nouvelle avec un léger froncement de sourcil, Coplan estima qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Si Maupas avait contacté Héraclès comme prévu, l'entretien avait fort bien pu se prolonger...

Francis, mort de fatigue au point de n'avoir plus l'envie de manger, se contenta d''une rasade de raki avant de s'allonger sur son lit. Assommé, il sombra dans un sommeil qui tenait presque du coma.

A l'aube, il dut se battre contre de tièdes fantômes qui le persuadaient de se rendormir et qui rendaient ses moindres mouvements fatigants et douloureux. Quand il se fut avisé que ces fantômes n'étaient autres qu'un bel assortiment de courbatures, il s'étira puis bondit hors du lit pour se précipiter sous la douche.

A sept heures et demie, après un double petit déjeuner et deux cigarettes, il rappela la Pension Suisse. Maupas n'était toujours pas revenu. Ce coup-ci, ça devenait inquiétant.

Francis décida de faire un saut jusqu'au garage de Brovnik. Des mécaniciens travaillaient à des véhicules de tous genres, les mains et la figure déjà salis. L'un d'eux s'informa poliment de ses désirs.

- Je cherche une voiture à louer pour deux jours...

En même temps, Coplan regardait attentivement autour de lui. Lequel, parmi ces mécanos, était le frère d'Andreios ?

Tandis que l'ouvrier qui l'avait reçu allait au bureau pour prévenir l'employé chargé des locations, Francis erra dans le vaste local.

Cette entreprise fonctionnait à plein : camions, autocars, voitures de tourisme et motos attendaient d'être vérifiés, tandis qu'à l'extérieur, sur un chantier en plein air, des moteurs marins de diverses puissances étaient démontés pour nettoyage.

Un homme en pantalon de toile et en chemise kaki, un crayon derrière l'oreille, vint près de Coplan pour s'enquérir du type de voiture qu'il désirait et lui énumérer les conditions.

Ce fut une Fiat qui remporta ses suffrages. Son état importait peu, car elle était uniquement destinée à légitimer de fréquentes visites de Francis au garage de Brovnik. La caution versée, il partit faire un tour dans les environs. En fait, il parcourut surtout les rues qui s'étendaient entre le garage et les quais.

Vers neuf heures, une chaloupe se détacha de l'Argonia. Francis rangea sa voiture mais demeura au volant. L'embarcation ne contenait pas seulement des marins du cargo, elle convoyait aussi le capitaine et deux caisses d'au moins un mètre de côté.

Coplan suivit le canot des yeux, écartelé entre la nécessité de voir ce qu'allait faire Kotroni après l'évasion de Brandt et celle de retrouver la piste de Maupas. Le capitaine du vaisseau avait fort probablement alerté les agents résidant dans l'île pour que le fugitif fût ramené mort ou vif. Ce qui était une occasion unique de voir qui allait se mettre en branle...

Plus énervé que s'il était assis sur une fourmilière, Francis essaya de se dominer en se disant que, puisque tout gravitait autour du garage Brovnik, il n'avait d'autre ressource que de se concentrer sur ce point. Ce n'est pas en plein jour qu'il pourrait questionner Héraclès.

La barque vint le long du quai. Un matelot l'amarra sommairement, tandis qu'un homme, en chandail bleu foncé, coiffé d'une casquette plutôt crasseuse, grimpait les marches de pierre, et hélait un camion stationné non loin de là.

Aux occupants du canot se joignirent des ouvriers du camion et, ensemble, ils hissèrent les deux caisses sur le véhicule.

Coplan observa la manœuvre avec attention. Si l'Argonia déchargeait à Corfou des marchandises arrivant d'Albanie, ce ne pouvaient être que les caisses amenées par la vedette rapide au large de Saseno...

Quand le camion s'ébranla, Coplan partit à sa suite, pratiquement certain de deviner où les caisses allaient être déchargées. Comme il le prévoyait, en moins de trois minutes le camion parvint chez Brovnik.

Francis fit un léger crochet pour ne pas pénétrer dans le garage en même temps, mais il déboucha dans la cour à peine trente secondes plus tard.

Brovnik en personne se tenait dans la cour. On ne devait pas le regarder deux fois pour se convaincre qu'il était le grand patron, rien qu'à la manière dont il distribuait des ordres et à la façon dont tout le monde lui obéissait. Le personnel était sur les dents, il y avait de l'électricité dans l'air.

Une grosse Ford américaine pilotée par un mécanicien sortit avec lenteur du garage. Brovnik fit un signe à l'homme qui avait accompagné les caisses de l'Argonia.

Il débita une, courte phrase, en un terrible charabia, mais qui contenait trois syllabes que Coplan perçut comme un signal d'alarme : Kotroni.

Le type en casquette acquiesça et s'installa dans la Ford. Il avait le teint gris des gens qui ont passé une nuit sans dormir.

Avec naturel, Coplan mit pied à terre, arborant l'expression bougonne du client qu'on fait attendre. Brovnik s'en aperçut et dépêcha un ouvrier vers lui.

Francis expliqua en anglais que la voiture qu'il avait louée présentait quelques défauts trop criants auxquels on devait remédier. En réalité, il ne chercha qu'à prolonger le plus possible sa présence dans la cour.

Le chauffeur du camion passa le buste par la fenêtre baissée, comme s'il quémandait des instructions. Brovnik, qui avait l'œil à tout, lui lança des indications en patois, saisit au passage un gamin

qui courait vers la Ford et lui remit un objet, puis indiqua le chauffeur de l'index et prononça d'autres mots, dont le dernier était Héraclès.

Francis comprit que le frère d'Andreios était le conducteur du camion, et que quelque chose se préparait.

Ayant promené autour de lui un regard autoritaire, Brovnik parut satisfait. Il se dirigea vers la voiture américaine, s'installa au volant et fit signe au camion. L'un à la suite de l'autre, les deux véhicules quittèrent la cour, tandis que plusieurs ouvriers, les bras ballants, assistaient au départ.

Coplan interrompit son exposé car son interlocuteur, comme les autres membres du personnel, contemplait le spectacle.

- Qui est-ce ? s'enquit Francis d'un ton naturel.

Ramené à l'immédiat, le mécanicien dit avec une nuance de respect :

- C'est le patron... L'homme le plus riche de Corfou.

- Il me semblait bien : il a mobilisé tout le monde, ici. Où s'en va-t-il ? L'ouvrier eut une mimique admirative.

- A sa villa... Une splendide demeure au promontoire du Cap Blanco.

Héraclès, Brovnik et Kotroni, toute la bande filait au Cap Bianco. Ça ressemblait furieusement à un conseil de guerre... Mais était-ce à cause de l'évasion de Brandt ou parce qu'ils avaient mis la main sur Maupas ?

S'il n'avait écouté que les impulsions qui bouillonnaient en lui, Coplan aurait sauté dans la voiture dont il, venait de dépeindre tous les défauts et serait parti ventre à terre à la poursuite des Grecs. Mais sa mésaventure du Pirée et une notion très nette qu'une telle filature le précipiterait dans la gueule du loup freinèrent son élan.

- Il y a des gens qui ont de la chance, émit-il.

Puis, donnant un léger coup de la pointe de son soulier contre le garde-boue de la Fiat, il ajouta :

- Mettez-la au point pour le début de l'après-midi. Il faut qu'elle tourne rond.

Plongé dans une obscurité totale, Maupas ne sut pas en s'éveillant s'il avait perdu conscience pendant une heure ou pendant une nuit. En tout cas, il était demeuré assez longtemps sur le plancher métallique pour être complètement courbatu.

Il se remit debout, fit à tâtons le tour de la pièce, ne trouva rien. Résigné, il alla s'asseoir dans un coin et attendit.

Sans aucun signe précurseur, la porte d'acier pivota ; une clarté aveuglante éblouit le prisonnier. Une voix rude éclata :

- Sortez de là ! Vite !

Maupas plissa les paupières, ne vit tout d'abord qu'un gros pistolet braqué sur lui puis, derrière, un individu qu'il n'avait pas vu la veille. Combiem étaient-ils, dans cette équipe ?

Se détachant de la muraille d'un coup d'épaule, Maupas marcha vers la porte d'un pas traînant. Quand il eut débouché dans le couloir, son geôlier lui balança un coup de talon à la cheville et grommela :

- J'ai dit : vite. Descends...

Maupas, le canon du revolver entre les omoplates, emprunta l'escalier par lequel il était monté.

En bas, dans le hall, son arrivée provoqua un mouvement d'intérêt. Héraclès et Brovnik étaient là, accompagnés d'un marin en casquette que Maupas n'avait jamais vu mais qu'il identifia comme un membre de l'équipage du caboteur.

Le gardien qui se tenait derrière lui le propulsa au milieu du groupe, d'une poussée de son pistolet.

Brovnik fit un pas en avant et lui fouetta la figure d'un ruban magnétique mal enroulé en vociférant :

- Où avez-vous intercepté cet enregistrement, salaud ?

CHAPITRE XIV

Maupas retint les insultes qui lui montaient à la bouche. Garder son sang-froid, gagner du temps...

Avec brutalité, on le plaqua dans un fauteuil. Les Grecs firent cercle autour de lui. Leurs expressions reflétaient un mélange de colère, de cruauté et d'inquiétude.

- Qu'est-ce qui vous prend ? protesta le prisonnier. De quoi parlez-vous ?

Brovnik inspira fortement. D'une voix furieuse, mais contenue, il articula :

- Ce ruban a été remis par la poste à Athènes il y a trois jours : six heures plus tard nos amis d'Athènes étaient dénoncés à la police. Donc, quelqu'un a suivi Thessa pour découvrir leur refuge. Or ce message était périmé, il a été saisi quelque part et retenu, puis on l'a réexpédié dans le but de filer Thessa. Et d'après votre conversation avec Héraclès, vous semblez parfaitement au courant de ce qui s'est passé à Athènes avant.

Qui a brouillé les cartes ? Qui a provoqué l'assassinat d'Andreios ?

Peu à peu le ton avait monté, et la dernière question avait été hurlée à dix centimètres de Maupas.

Ce dernier ne baissa pas les yeux. Il essayait de se souvenir de ce qu'il avait réellement dit à Héraclès.

- Vous vous trompez du tout au tout, affirma-t-il. Je ne comprends rien à vos histoires. J'ai cherché à savoir qui avait tué Andreios, et rien d'autre.

- Pourquoi ?

- Parce qu'on était copains, lui et moi... On s'était connus pendant la guerre civile et on s'est rencontrés par hasard il y a trois semaines. Il m'a dit que si je cherchais du boulot il pouvait m'en procurer ; il avait une combine qui pouvait rapporter des fortunes... Trafic d'armes... Mais il a été lessivé avant d'avoir pu me donner le tuyau.

Maupas mentait à l'aveuglette, mais en tablant sur le fait que ceux qui pratiquaient le jeu des communistes devaient, dans le passé, avoir appartenu aux bandes du général Markos (On se souvient qu'après la capitulation allemande de 1945, une longue guerre civile a ensanglanté la Grèce, les combattants du maquis,

sous la conduite du général Markos, refusant de reconnaître le gouvernement appuyé par les Anglais et les Américains).

Brovnik et Kotroni consultèrent Héraclès du regard, comme pour lui demander si ce que racontait le prisonnier était plausible. Le frère d'Andreios semblait indécis.

- Quel est votre nom ? s'enquit-il.

- Carlo, lança Maupas, décidé à jouer le rôle d'un communiste italien.

Héraclès fourragea dans ses cheveux grisonnants.

- Je vais téléphoner à Kerkyra, dit-il à ses compatriotes. Koraï a vécu avec Andreios pendant toute la guerre, il a connu toutes ses relations...

Se tournant vers Maupas :

- Où et quand avez-vous connu mon frère ?

Le Français fit mine de rassembler ses souvenirs. Il ne voulait pas se montrer trop affirmatif, surtout qu'on allait vérifier ses dires.

- Dans le maquis de janica, en 46...

Héraclès marcha vers le téléphone, porta l'écouteur à l'oreille, puis tapota plusieurs fois la fourche. Au bout de trois secondes il se retourna :

- La ligne est coupée, annonça-t-il d'un air ennuyé.

- Quoi ? aboya Brovnik, qui alla aussitôt prendre le combiné des mains d'Héraclès. La ligne était bien muette.

Raccrochant d'un geste impatient, il revint vers Maupas, plus méfiant que jamais. Il le considéra en silence, comme s'il espérait pouvoir lire dans ses pensées.

- C'est vous qui avez vendu Panboukis, Amilcas et Thessa à la police ?

- Moi ? Vous êtes cinglé ! Je suis à Corfou depuis huit jours... Vous n'avez qu'à voir quand je suis venu louer une voiture !

Maupas commençait à respirer. Il était en train de les enfoncer dans une salade tellement embrouillée, avec des alibis si contrôlables qu'il parviendrait peut-être à éviter le pire.

Brovnik prit une résolution. S'adressant au gardien, il ordonna :

- Colle-le près de la table et mets le projecteur en batterie. On va le cuisiner dans les règles...

L'interpellé glissa son pistolet dans sa poche et traîna une lourde table au milieu du hall. Kotroni, Héraclès et Brovnik prirent des sièges pour s'asseoir autour du prisonnier, tandis que le gardien défaisait le fil enroulé autour d'une lampe puissante logée dans un réflecteur métallique.

Allume la radio et prends le programme de Tirana, commanda Kotroni en regardant sa montre. C'est bientôt l'heure.

Le patron du cargo ne s'intéressait que médiocrement à la scène. Il aurait préféré qu'on mobilise tout le monde pour rechercher Brandt. Brovnik avait beau afficher une confiance absolue et prétendre que l'Allemand ne saurait s'échapper de l'île, Kotroni n'en menait pas large. Sa propre peau était en jeu.

L'homme qui avait allumé le récepteur brancha la prise de la lampe, qui ne s'alluma pas. Conscient d'être le point de mire de tous les occupants de la pièce, et gêné de sa maladresse, il vérifia les contacts.

- Y a pas de courant, émit-il enfin, penaud.

Brovnik grinça un juron, se leva et alla manipuler un interrupteur. Le lustre central ne s'éclaira pas. De la radio ne s'échappait pas le moindre souffle.

Les quatre hommes se dévisagèrent, interdits.

- Ben quoi, grommela Brovnik, tout est en panne, ici ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il aurait voulu en attribuer la responsabilité à quelqu'un pour décharger sa mauvaise humeur mais ne savait qui accuser.

C'est peut-être le plomb, suggéra Maupas d'une voix neutre, comme s'il était aussi embêté que les autres.

Il ne donnait pas l'impression de s'en faire outre mesure.

- Passe-moi ton pistolet et va voir à la cave, ordonna Brovnik au gardien. Nous perdons un temps fou... Ces caisses doivent encore être déchargées.

- Oui, opina Kotroni. Et Brandt...

Un coup d’œil foudroyant de Brovnik lui coupa la parole. Maupas en déduisit que le marin était sur le point de commettre une gaffe. Qui était ce Brandt ?

Le chef du garage se tourna vers Héraclès :

- Va déjà tourner le camion et placer le plan incliné, pendant que cet imbécile s'occupe de la lumière...

Sans mot dire, le frère d'Andreios alla vers la porte, l'ouvrit et disparut. Une échappée de soleil envahit un bref instant le couloir.

Kotroni alluma une cigarette, tandis que Brovnik faisait sauter le pistolet dans sa paume.

- Vous êtes membre du Parti ? s'enquit distraitement ce dernier, les yeux vers le sol.

- Pour sûr ! prétendit Maupas.

- Quelle section ?

- Milano.

« Avant qu'ils aient le temps de vérifier ça ! » se dit Maupas.

La porte d'entrée s'ouvrit, Héraclès revint dans le hall, les traits consternés.

- Le camion a été saboté ! Impossible de le bouger d'un millimètre. Et l'essence a coulé par terre...

Au même instant, le garde du corps remonta de la cave et, sans avoir entendu les paroles d'Héraclès ni sans remarquer le teint congestionné de Brovnik, il laissa tomber :

- Les plombs sont intacts... Ça devrait pourtant s'allumer !

Brusquement, en proie à un accès de fureur, Brovnik sauta sur ses pieds, l'automatique au poing.

- Vingt milliards de...

A l'extérieur, une violente explosion retentit. La porte fut repoussée comme par un coup de poing et battit le mur du couloir. Par l'embrasure on vit un tourbillon de flammes autour du camion.

Les quatre Grecs foncèrent, mais Brovnik interrompit sa course pour crier au gardien de Maupas, en lui lançant le pistolet :

- Reste là, toi !

Héraclès et Kotroni se précipitaient vers le camion en feu, Brovnik sur leurs talons. Maupas évalua rapidement la situation. S'il n'avait pas eu les mains ligotées, son choix aurait été vite fait, mais il ne pouvait espérer venir à bout d'un type armé. Pourtant, il était dévoré par une formidable envie d'agir. Une pareille occasion ne se représenterait plus...

Une proche détonation mit un terme à ses cogitations. Il vit l'homme qui le surveillait battre l'air des deux mains, puis s'effondrer comme une masse, la gorge trouée par une balle. Maupas se tordit le cou pour voir d'où venait le projectile et il faillit hurler lorsqu'il vit Coplan, debout contre la rampe, en haut de l'escalier, qui souriait d'un air féroce.

Malgré l'incendie qui faisait rage, Brovnik avait entendu le coup de feu à l'intérieur de la maison. Il dégaina un Mauser et se rua dans le vestibule en brandissant son arme, mais un réflexe de prudence le fit freiner avant d'entrer dans le hall. N'en croyant pas ses yeux, il vit le prisonnier toujours assis sur sa chaise et le garde du corps, l'arme à la main, étendu de tout son long sur le tapis.

Il s'est suicidé ! clama Maupas.

Abasourdi, Brovnik fit deux pas de plus sans s'en rendre compte. Il encaissa une balle en pleine poitrine sans savoir d'où elle avait été tirée. Les yeux exorbités, la bouche grande ouverte, il tituba, trébucha et plongea la tête en avant.

- Et de deux, compta Francis à mi-voix, sans descendre d'une marche.

Dehors, Héraclès et Kotroni se sentaient gagnés par une peur animale. Ils ne se souciaient plus du véhicule qui flambait comme une torche. Les deux détonations successives qui avaient éclaté dans la villa étaient aussi inexplicables que les divers incidents qui se produisaient depuis une demi-heure.

Les deux Corfiotes n'étaient pas armés, eux. Leur instinct leur conseilla de détaler à toutes jambes, mais la discipline qui gouvernait tous leurs actes depuis vingt ans exigeait qu'ils se portent au secours de leur chef. Malgré leur affolement, ils se rapprochèrent de la villa, pliés en deux pour ne pas offrir une cible trop commode.

Le spectacle qu'ils aperçurent lorsqu'il risquèrent un coup d'œil prudent dans le vestibule les laissa pantois.

Les mains toujours liées, le prisonnier n'avait pas bougé de son siège. Par terre, Brovnik gisait sur le ventre, les bras allongés au-dessus de sa tête, son pistolet dans ses doigts crispés. Au-delà, un second cadavre était couché devant la table.

A plat ventre, Kotroni rampa le long du couloir, hypnotisé par le Mauser qui, à deux mètres de lui, lui permettrait de lutter à armes égales s'il pouvait mettre la main dessus.

Il avait beau explorer la superficie du hall qu'encadrait le bout du vestibule, il ne voyait âme qui vive, sinon Maupas, figé sur sa chaise, et qui le fixait d'un air horrifié. Ce fut la terreur qu'il lut dans les traits du prisonnier qui l'enhardit à poursuivre son avance. Il n'était plus qu'à un mètre de Brovnik...

Héraclès n'avait pu se résoudre à pénétrer dans la villa. Il craignait de se battre, ce n'était pas dans son tempérament. Pour se justifier, il se disait que si Kotroni se faisait cueillir à son tour, il fallait bien qu'au moins l'un d'entre eux s'échappe pour prévenir les autres... Alors il attendait, secoué par un tremblement irrépressible, en dépit de la chaleur accablante qui se dégageait du brasier.

Collé au sol, Kotroni tendit le bras vers l'automatique. Il parvint à l'agripper, à l'arracher au mort et à l'assujettir fermement dans sa main. Il ne comprenait toujours pas ce qui s'était passé, mais il soupçonnait Maupas d'être à l'origine de tout, et c'est pourquoi il décida de le supprimer.

Un coude sur le tapis, il visa Maupas entre les deux yeux. Ce dernier ne perdit pas un centième de seconde : il se catapulta dans un des coins du hall alors que Kotroni pressait la détente. Sûr de l'avoir manqué, le marin avança encore d'un mètre pour balayer de son feu toute la largeur du hall ; le canon cracha une giclée de balles, et l'automatique dévidait encore le chargeur alors que Kotroni avait déjà la cervelle déchiquetée par deux projectiles venus du haut.

Cette salve propulsa littéralement Héraclès. Quittant le mur contre lequel il était appuyé, il prit ses jambes à son cou et décampa dans le chemin creux, droit devant.

Dans la villa, Coplan dévala des escaliers, son pistolet encore fumant à la main, étreint par l'angoisse que Maupas se fût fait liquider a la dernière seconde.

Toutefois, il n'avait pas encore atteint la dernière marche que la voix de son collègue résonnait avec une vigueur de bon aloi :

- Ne fais pas le con ! Y en a un quatrième !

- Je sais, mais celui-là n'a pas de flingue ! jeta Francis en courant vers lui. Rien de cassé ?

Maupas se remit sur ses pieds avec difficulté. Il s'était plaqué au sol avec une vélocité surprenante, au risque de se casser un bras, et il avait l'impression d'être tombé d'un premier étage.

- Ça va, grogna-t-il. Qu'est-ce que tu attends pour me débarrasser de ces saloperies de cordes ?

- T'es chouette, fit Coplan en ouvrant un couteau de poche. Engueule-moi, tant que tu y es...

- Et moi qui me décarcassais pour leur bourrer le crâne ! Tu arrives et tu casses tout... Quelle misère !

La joie qui pétillait dans ses yeux démentait ses paroles, et Coplan eut un sourire ambigu.

- Tu as une belle veine que j'aie visité de haut en bas une bicoque absolument identique à celle-ci, avant de venir. Au Pirée, ils logeaient dans un cabanon qui a dû être construit par le même architecte, et dans le même but...

Libéré de ses entraves, Maupas se secoua les bras pour ranimer la circulation. Il contempla Francis comme s'il le voyait pour la première fois, vaguement ébahi.

- Hein ? Une villa pareille à celle-ci ?

- Une copie fidèle. Et je sais pourquoi... On reparlera de ça plus tard. Viens, on file !

Maupas étouffa toutes les questions qui se pressaient dans sa tête. Il essuya son visage, voulut ramasser le ruban magnétique entortillé dont Brovnik l'avait frappé.

- Laisse, dit Coplan qui essuyait les empreintes de son pistolet. Ça fera plaisir aux flics grecs.

Il alla vers le corps de Kotroni, prit le Mauser et le remplaça dans la paume du mort par son propre G.P,

- Comme ils ont tous dans le baba des projectiles qui sortent de mon arme, autant simplifier, ajouta-t-il en commentaire. On croira à un règlement de comptes, ce qui, d'ailleurs, est assez vrai.

- Tu pourrais fignoler, suggéra Maupas. Colle le Mauser dans la patte de mon garde du corps et fauche-lui son arme : elle est pleine...

- Très juste, admit Francis, qui opéra tout de suite la substitution. Maintenant si nous avons encore trois minutes pour nous débiner, c'est le bout du monde, car l'explosion du camion va faire rappliquer les curieux.

Ils sortirent de la villa en courant, contournant le véhicule qui brûlait toujours en dégageant une fumée noire et suivirent le chemin où la Ford était garée.

- Celle-là aussi, je l'ai bousillée, nota Francis au passage. Pas de danger que le quatrième s'en empare...

Les coudes au corps, ils atteignirent l'extrémité de la grand-route qui sillonne l'île de bout en bout. A trente mètres, ils virent une autre voiture autour de laquelle un homme s'escrimait

- C'est Héraclès..., haleta Maupas.

- Et ma Fiat ! compléta Francis sans ralentir. Il ne pourra pas la mettre en marche, j'ai la clé... il est fait comme un rat !

Ils foncèrent de plus belle. Le Corfiote les vit subitement et s'arrêta, puis il déguerpit à toute allure, perpendiculairement à la route, dans une sorte de maquis fait de buissons, de petits arbres et de ronces. Excellent pour se dissimuler, mais impraticable pour une fuite : Héraclès devait avoir perdu la boule pour s'engager dans ce piège végétal..,

Quand les deux Français arrivèrent à sa hauteur, il avait à peine progressé de vingt mètres. Ils se séparèrent pour converger vers lui de deux points différents.

Le visage dégoulinant de sueur, le Corfiote les vit à cinq pas de lui, et l'un d'eux tenait un pistolet. Alors il capitula. Il se laissa tomber sur place, les bras levés en signe d'abandon.

Coplan l'agrippa par sa chemise, la tordit et l'obligea à se relever :

- Tu vas nous accompagner... Si un flic nous arrête, raconte que tu as eu un accident à la villa de Brovnik, que tu nous as stoppés sur la route pour qu'on t'emmène et que tu vas chercher du secours. Compris ?

Héraclès, roulant des yeux effarés, Maupas lui répéta la même chose en grec, avec un avertissement supplémentaire :

- Ta peau ne tient qu'à un fil, tu entends. En route !

Quelques minutes plus tard, la Fiat démarrait.

La région était plus déserte que Coplan ne l'avait cru, car ce ne fut qu'au bout de six kilomètres qu'ils aperçurent le premier habitant. C'était un paysan qui, la tête protégée par un chapeau de paille, marchait dans la même direction qu'eux et qui ne leur accorda qu'un regard stupide, sans avoir l'air de se douter qu'un camion avait brûlé dans les environs.

A deux heures de l'après-midi, on ne se promène guère au soleil, à Corfou.

A vingt minutes de la banlieue de Kerkyra, Coplan rangea la voiture dans un chemin de traverse. Ayant calé le frein à main, il dit son collègue en désignant Héraclès du pouce : Explique-lui qu'on lui rend sa liberté... Comme Maupas avait un léger haut-le-corps, il reprit très vite :

- Bien sûr... Que veux-tu qu'il fasse ? L'organisation est décapitée, ses chefs tués. Il ne sait même pas qui était au-dessus d'eux car la haute direction est en Albanie. Son intérêt lui commande de jouer l'imbécile, tant à l'égard de la police que vis-à-vis des autres membres du réseau, s'il en reste. Sa position est plus dangereuse que la nôtre. S'il veut revoir sa femme et ses gosses, fais-lui comprendre que sa seule chance est de la boucler, de prétendre qu'aussitôt arrivé à la villa, Brovnik l'a renvoyé à Kerkyra et qu'il ne sait rien de ce qui s'est passé ensuite. S'il sème l'alerte dans la bande, on lui demandera quel a été son rôle dans cette bagarre, et je ne crois pas qu'il tienne à s'en vanter...

Maupas réfléchit quelques secondes. Au fond, un cadavre de plus ne les aiderait guère... Le climat était suffisamment surchauffé comme ça.

En quelques phrases, Maupas répéta au mécanicien l'essentiel de ce qui lui avait dit Coplan.

A plusieurs reprises, le Corfiote approuva vigoureusement, galvanisé par l'idée que son cauchemar allait prendre fin autrement que par une balle dans la tête.

Lorsque Maupas se tut, Héraclès, submergé de reconnaissance, lui jura qu'il ne dirait pas un mot, qu'il regrettait que...

Coplan fit marche arrière pendant qu'il bredouillait encore, vira sur la route et redémarra vers la ville.

- Je vais te déposer à la Pension Suisse. Grimpe à ta chambre en vitesse ; essaye qu'on ne voie pas ta figure avant que tu te sois amélioré le portrait. Prépare tes bagages et paie ta note puis roupille jusqu'à ce que je t'appelle au téléphone.

Maupas se mit en travers de son siège pour regarder Francis.

- Tu rêves ? Mais nous ne sommes nulle part ! Tu as l'intention de rentrer les mains vides à Paris ?

Coplan ne détacha pas les yeux du pare-brise. Il réalisa seulement que Maupas ignorait tout de son équipée à bord de l'Argonia et que, pour lui, l'affaire était loin d'être éclaircie.

- Tu me connais mal, sourit-il. Nous avons tout élucidé et nous emportons pour le Vieux un cadeau qui lui fera venir l'eau à la bouche ! Le tout, c'est de sortir le colis de Grèce...

- Hein ? Quel colis ?

- Un Allemand, en parfaite santé et le crâne bourré de renseignements.

Maupas s'abandonna sur les coussins avec un soupir. Il ne se sentait pas en forme pour résoudre des charades et soupçonnait Francis de le charrier gentiment.

Alors qu'ils pénétraient dans les faubourgs de Kerkyra, il se contenta de conclure d'un air entendu :

Évidemment, c'est d'une limpidité extrême... J'aurais dû y penser plus tôt. Tu n'as pas une cigarette ?

Le lendemain, nanti d'instructions détaillées et de deux photos d'un homme qu'il n'avait jamais vu, Maupas prit l'avion pour Athènes.

Il se rendit en droite ligne à l'ambassade et, après un entretien confidentiel avec un des attachés, il sortit de l'immeuble avec un passeport en bonne et due forme établi au nom de Jules Grumbach, citoyen français né et domicilié à Colmar. Un habile travail de chirurgie avait même doté ce passeport d'un visa grec délivré quinze jours auparavant.

Ayant proprement ficelé le carnet dans un emballage, Maupas le posta à l'adresse de Coplan, Hôtel Splendid, Corfou.

Ensuite, il se promena dans la capitale pendant deux jours, délivré de tout souci.

La seule course importante qu'il fit, ce fut de chercher trois billets pour Paris à l'agence d'Air-France.

Il lut dans un journal que le Cap Bianco, dans le sud de l'île de Corfou, avait été le théâtre d'une tragédie et que la police estimait que l'enquête serait longue. Chose singulière, les inspecteurs avaient découvert une installation radio-électrique qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle trouvée dans une villa des environs du Pirée, où des incidents sanglants avaient eu lieu une semaine plus tôt.

En dépit de son flegme apparent, Maupas était dévoré d'impatience. Il aurait donné gros pour être plus vieux de quelques jours. Tant que Francis, l'Allemand et lui ne seraient pas dans le ciel de France, il aurait les nerfs en pelote.

Quand il vit atterrir l'avion venant de Corfou, il craignit que l'appareil ne fît une fausse manœuvre et ne s'écrasât sur le terrain. Il eut beau se dire que c'était idiot, il ne respira librement que lorsqu'il vit Coplan et le soi-disant Grumbach sortir de la carlingue.

Comme ils ne devaient prendre le Bréguet pour la France que dans la matinée du lendemain, les trois hommes se rendirent dans le même hôtel, proche de la place de la Constitution d'où partait le car.

C'est au début de la nuit qu'ils recueillirent de Brandt les confidences qui n'allaient pas manquer de secouer quelques services secrets.

A dessein, Coplan n'avait pas posé de questions précises à l'Allemand pendant le trajet de Kerkyra à Athènes, car il voulait que Maupas fût présent.

- Pourquoi vous a-t-on transféré de Russie en Albanie ? demanda enfin Francis.

Brandt se cala avec délices dans son fauteuil, alluma un cigare et cligna de l’œil en regardant ses deux interlocuteurs.

- Français, hein ! Que comptez-vous faire de moi quand nous serons à Paris ?

- Ça dépend de vous... Une période de résidence surveillée, probablement. Par la suite...

Coplan fit un geste évasif de la main pour montrer qu'il ne pouvait s'engager : cela dépassait ses attributions.

Brandt eut un vague sourire, resta pensif un moment, puis se décida à parler.

- Savez-vous, murmura-t-il, qu'au cours de la guerre de Corée, les Américains ont lancé sur des villes de la zone nord, en une seule fois, cinquante bombardiers sans pilote du type Matador ?

Coplan et Maupas firent un signe d'assentiment. A l'époque, la presse et les actualités cinématographiques avaient assez clamé la chose pour qu'ils s'en souviennent.

- Et savez-vous qu'aucun d'entre eux n'a touché sa cible, que pas un seul n'est revenu (Authentique) ?

Les deux Français se rapprochèrent, avec un mouvement d'intérêt. Brandt jouit de leur surprise, puis affirma tranquillement :

- C'est moi qui les ai démolis. Tous ! Kaputt !

Comme ceci pouvait passer pour une vantardise, il se hâta de justifier cette révélation.

- Ya. Ce fut une expérience décisive, après de nombreux essais moins spectaculaires. Mes appareils ont fait exploser en plein vol plusieurs avions américains : vous pouvez vérifier dans leur presse, ils ont signalé à maintes reprises que des avions avaient été perdus autrement qu'en combat ou par la D.C.A. chinoise (Authentique). En réalité, je puis vous dire que j'étais un assistant des professeurs Heinde et Wintersdorff, qui ont étudié les ondes hypersonores dans un laboratoire des Carpathes. j'ai été emmené en Russie avec eux en 1945, mais eux sont parvenus à s'évader en 49 (Authentique). Cependant, les travaux étaient suffisamment avancés pour que je puisse passer aux réalisations pratiques. Envoyé sur le front de Corée, j'y ai démontré que le rayon Gamma n'est pas un mythe, et qu'on peut déterminer à distance, par des vibrations hypersonores entretenues, la destruction d'engins volants, quel que soit leur mode de propulsion.

Coplan avala une boule d'air. Maupas, fasciné, regardait Brandt en retenant sa respiration.

Très décontracté, l'Allemand poursuivit d'une voix calme :

- Vous me demandiez pourquoi on m'avait transféré en Albanie ? Eh bien ! tout bonnement pour installer dans cette base avancée, qui couvre le monde arabe, un équipement de rayons Gamma destiné à interdire l'espace aérien à tout missile porteur d'explosif, chimique ou nucléaire.

- D'accord, mais pourquoi vous amenait-on en territoire grec ?

Brandt détacha la cendre de son cigare, qui menaçait de tomber sur son nouveau pantalon, et dit d'un ton doctoral :

- Un centre émetteur de rayons hypersonores ne présente une réelle efficacité que s'il est entouré d'un réseau de radars qui détectent l'approche des engins adverses et qui fournissent les coordonnées exactes de leur position. Ces radars sont, eux aussi, assez spéciaux car ils fonctionnent sur quelque huit ou neuf millimètres de longueur d'onde, et leurs dimensions réduites font qu'on peut les cacher n'importe où. A ma connaissance, trois postes de radar sont édifiés en Grèce...

- L'un au sud du Pirée, l'autre au Cap Bianco.

Et le troisième ?

Brandt eut un geste d'ignorance.

- Je ne saurais désigner l'endroit exact, mais ce doit être ou bien au cap Matapan, ou bien dans l'île de Cythère. Tant sous l'angle stratégique que sous l'angle des nécessités techniques, c'est dans ce coin-là que doit s'ériger le troisième radar.

Maupas ouvrit enfin la bouche, pour dire à Francis :

- Et ces radars sont en même temps des centres de contre-espionnage qui protègent Saseno contre des investigations de l'adversaire : voilà pourquoi ce réseau faisait la chasse aux agents secrets et les envoyait dans l'autre monde sans hésitation...

Hochant la tête, Coplan résuma :

- L'aide aux insurgés de Tunisie n'était qu'une activité tout à fait bénigne, à côté du reste. En fait, Kotroni seul s'occupait de ce département ; les autres ne s'en souciaient pas. Sa mort met fin au trafic d'armes, du moins provisoirement. Rappelle-toi que c'est à lui que le message du ruban magnétique s'adressait, et que c'était lui qui trimbalait les caisses sur son raffiot. C'est la raison pour laquelle

Thessa a porté directement sur l'Argonia le ruban expédié par nos soins quand elle a cessé d'avoir des contacts par l'intermédiaire de la maison Pittakis...

Se tournant vers Brandt, qui ne voyait pas le rapport avec ses propres mésaventures, il poursuivit :

- Croyez-vous que votre évasion portera un coup mortel à l'établissement de futurs émetteurs d'ondes hypersonores ?

L'Allemand leva les deux bras au plafond :

- Un coup, oui, mais mortel, sûrement pas. Les techniciens russes en savent assez pour continuer sans moi...

Un silence contraint s'établit. Puis Maupas haussa les épaules et dit :

- La course perpétuelle entre l'obus et la cuirasse n'est pas près de finir... Mais ce qui compte, c'est que les radars de repérage étant mis hors service, la base de Saseno est aveuglée, muselée. Le réseau grec est pulvérisé, ses chefs tués, ses quartiers généraux saccagés par la police qui est sur les dents et qui achèvera la démolition. Et vous êtes en fuite... Au total, ça forme un bilan plutôt appréciable.

Mais sans qu'un mot fût échangé, Coplan et Maupas songèrent simultanément à leurs deux collègues défunts, éliminés parce qu'ils avaient frôlé de trop près un secret dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Lecas et Purdon étaient morts parce qu'un jour, trois Allemands avaient été capturés par les Russes dans les Carpathes. Et des hommes étaient tombés en Tunisie par la faute d'un Grec qui se fichait des Arabes mais qui voulait gagner de l'argent.

Coplan écrasa sa cigarette et conclut, plus pour lui-même que pour les autres :

- Une fichue partie, gagnée avec de mauvaises cartes au départ. On devrait pourtant se sentir heureux, non ?

FIN